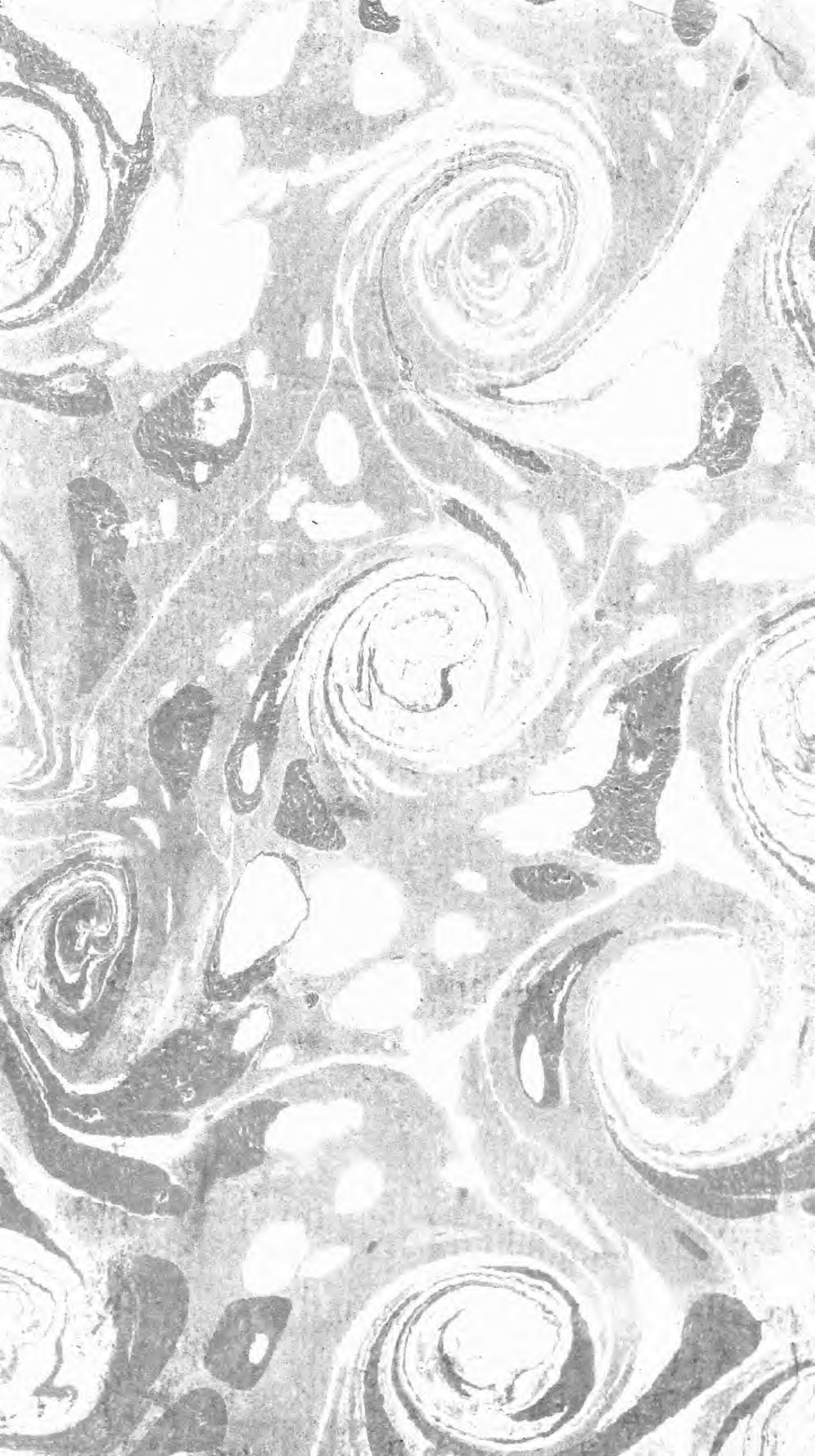
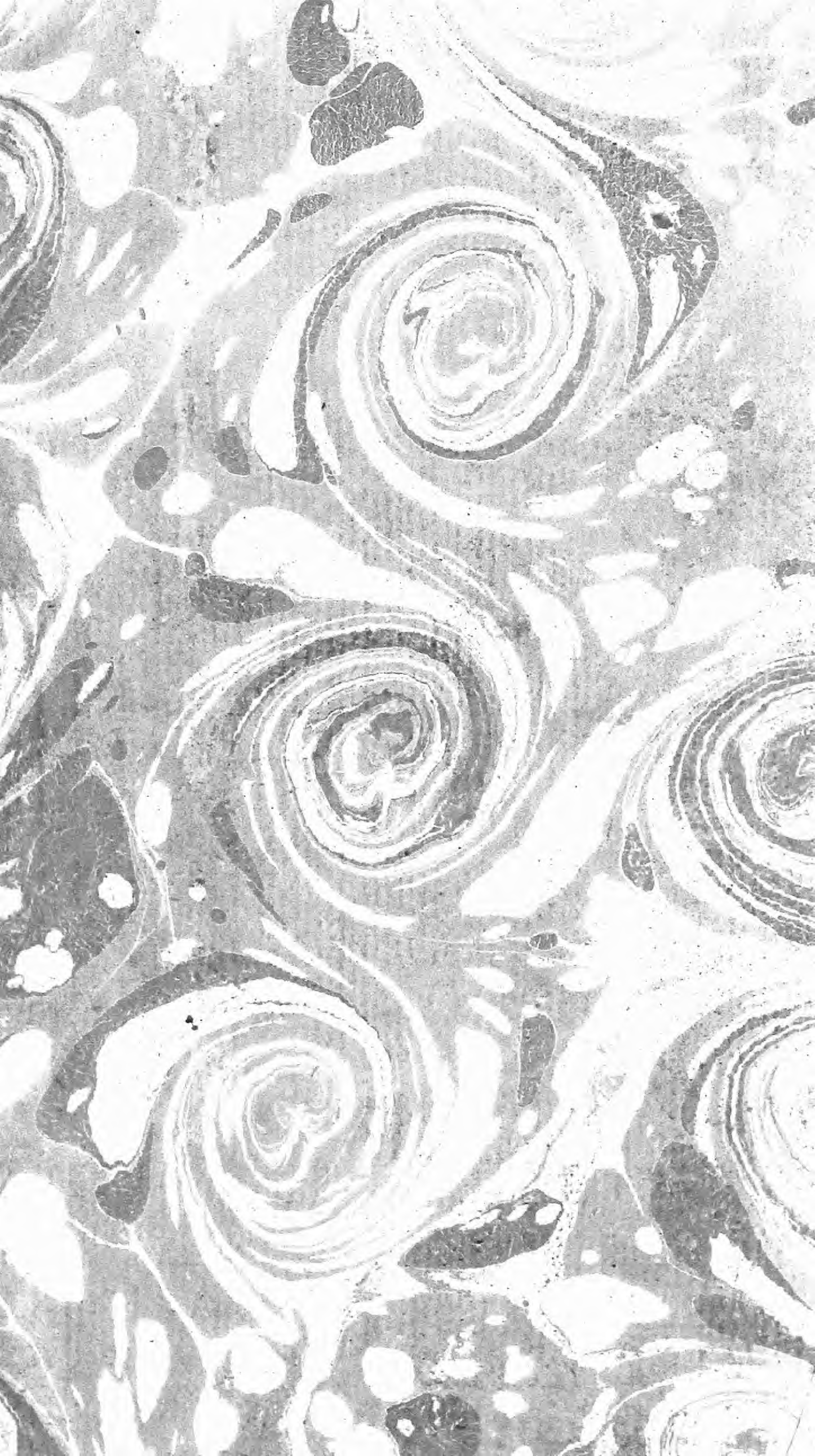







ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

MANUEL
ANTI-SYPHILLITIQUE
OU
ESSAI
SUR LES MALADIES
VÉNÉRIENNES,

Ouvrage fondé sur l'Expérience & l'Observation, & rédigé d'après les principes des plus grands Médecins ;

AVEC

UN PRÉSERVATIF

DE CES MALADIES.

PAR M. DE CÉZAN,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, &c.

A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez DESVENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le Collége de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXXIV.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

Hor. Ep. VI. Lib. I.



INTRODUCTION.

UNE application & une pratique de douze à quinze années, dans le traitement des Maladies Vénériennes, me donnent la confiance de présenter au Public ce que j'ai pu recueillir sur une matière aussi importante.

Mon but a été, en composant cet Ouvrage, de rassembler sous un seul point de vue tout ce qui étoit nécessaire pour que chaque individu pût être son Médecin dans les cas ordinaires.

Mon intention a été pareillement de désiller les yeux d'un certain public, qui s'imagine que

le traitement des Maladies Vénériennes est du ressort seul de la Chirurgie, & que les Médecins ne s'en mêlent point.

La source d'une pareille erreur vient de ce que les Médecins, craignant de tout tems de compromettre par une œuvre méchanique leur dignité & la pourpre doctorale, en ont confié la partie ministrante aux Chirurgiens, c'est-à-dire, les frictions; aussi ces frotteurs se sont-ils prévalus de ce qui, seulement, devoit servir d'ombre au tableau; &, sans faire attention au génie qui conduisoit leur main, se sont-ils déclarés les guérisseurs par excellence. *Tel étoit ce Barbouilleur*

d'Enseignes qui disoit mon coloris.

Les prétentions de certains Chirurgiens, sur le traitement de ces sortes de maux, sont assez connues ; ils se croyent, & voudroient le faire croire, les seuls capables de les guérir ; la sçience des Médecins leur fait ombrage; ils souhaiteroient qu'il fût en leur pouvoir de détruire la confiance que la supériorité de leurs lumières leur attire de la part du Public ; ils voyent sur-tout avec terreur que les Médecins cherchent à rentrer dans leurs droits, & à ôter à ces geais orgueilleux les plumes dont ils se sont ornés.

Les Ecrits lumineux qui sortent de la plume de ces Maîtres

de l'Art leur tiennent au cœur, ils feignent d'ignorer que c'est à ces mêmes Médecins qu'ils sont redevables des meilleurs Ouvrages sur cette partie *. Ils font plus,

---

* Il y a plus de trois cens Médecins qui ont écrit sur les Maladies Vénériennes : comme l'énumération en seroit trop longue, nous nous contenterons seulement d'en nommer un certain nombre que la Faculté de Paris a produits, tels que *Guillaume Brunell*, *Pierre Deschamps*, *Nicolas de Corneille*, *Jean Fernel*, *Julien Paulmier*, *Jacques Cousinot*, *Sulpice Rigault*, *Guillaume Lusson*, *Antoine Quiquebœuf*, *Barthelemi Perdoux*, *Claude Charles*, *Simon Pietre*, *Guy Patin*, *Robert Patin & Charles Patin*, *Guillaume de Baillou*, *Antoine le Coq*, *Jean de Renou ou Renaudée*, *Pierre Séguin & Claude Séguin*, *Jacques Régnault*, *Martin Akakia*, *Pierre Bourdelot*, *François Boujonier*, *Ni-*

ils ſe plaignent amérement de ce qu'on rend cette ſcience communicative & à portée de tout le monde, & que ces Bienfaicteurs de l'humanité n'ayent pas la complaiſance criminelle, (par la méthode cruelle & faſtidieuſe des frictions,) de leur laiſſer mettre en chartre privée, pour 25 & 50 louis, & même quelquefois davantage, des victimes que l'on peut tirer du naufrage

---

colas Liénard, Paul Mattot, Claude Puillon, Jean-Baptiſte Fauſte Alliot, Jean-Baptiſte-Thomas Martininq, Antoine-Nicolas Guéneult, Jacques Fourneau, Otton Caſimir Barſeknechk, Charles Thuillier, Michel Peaget, Charles Dionis, Joſeph-Jacques Gardanne, Edme-Claude Bourru, &c.

pour 9 ou 12 liv. au plus par le traitement interne. *

Pour ce qui eſt du plan de cet Ouvrage, je m'y ſuis pris de la manière qui m'a paru la plus claire & la plus ſimple, perſuadé qu'on ne pouvoit ſe rendre trop intelligible dans les écrits que l'on met ſous les yeux du Public.

Je l'ai diviſé en deux parties.

Dans la premiere, je traite de l'origine de la Vérole, & je me

* Je ne prêtens point couvrir indiſtinctement du même reproche tous les Chirurgiens : je penſe trop avantageuſement ſur le compte des Maîtres de l'Art, pour croire qu'ils voudront bien ſe placer dans l'excepɫonqui leur eſt dûe.

crois assez fondé en raisons pour avancer que cette peste, plus contagieuse que celle de Moldavie, a infecté la terre de tout tems.

Moïse parle dans le Lévetique de l'écoulement de semence, & ordonne que ceux qui en sont atteints soient séparés de la compagnie des autres.

Hérodote rapporte, au premier Livre de son Histoire, que les Scythes qui avoient violé le Temple de *Vénus Uranie*, de la Ville d'*Ascalone*, eurent tous le mal des femmes, que cette Déesse irritée leur fit souffrir en punition.

Hyppocrate, *Celse*, & quelques autres de l'antiquité, ont parlé de

certains accidens qui arrivent aux parties de la génération, & qui ont bien du rapport & de la ressemblance avec ceux que l'on voit à présent.

Salicet, qui vivoit en 1270, *Gordon & Valescus* témoignent que les hommes contractoient ce mal des femmes impures.

Des degrés de probabilité de cette espèce, avec la surabondance de preuves que nous avons apportées dans le courant de cet Ouvrage, doivent, à ce que je pense, lever bien des doutes, & entraîner après eux la conviction.

Je passe ensuite aux accidens primitifs du virus Vénérien, tel

que la Gonorrhée. Je m'éleve avec force contre la fausse sécurité de certains malades qui, étant porteurs de vieilles Gonorrhés, se reposent sur la force & la bonté de leur tempérament. Je fais voir le tort que cette maladie, qu'ils qualifient de bagatelle ou de galanterie, fait à leur santé. *

En traitant des moyens curatifs, j'avoue ingénuement nôtre

* La santé est de tous les biens le plus précieux, c'est le plus riche trésor que l'homme reçoit de la nature, puisqu'il est vrai de dire que sans ce bien, tous les autres ne sont rien : lui seul fait jouir des dons de la fortune & goûter les plaisirs ; les autres n'ont de prix qu'à raison de ce premier.

ignorance ſur le traitement de la Gonorrhée. Je ſoutiens même que ſa vraie curation n'eſt pas trouvée. Ce n'eſt pas que les Livres de l'Art ne nous fourniſſent des ſecours, mais ils ſont trop multipliés, & leur abondance nous laiſſe dans un grand embarras ſur le choix. *Copia Major facit nos inopes.*

Ce qui contribue encore à nous dérouter, c'eſt de trouver les Médecins les plus célebres en contradiction entr'eux. Les uns commencent le traitement par des ſaignées, les autres ne ſaignent point du tout. Il y a des Praticiens qui purgent beaucoup, tandis que d'autres ne

font que peu ou point d'uſage de ce moyen.

Les uns croyent impoſſible de guérir radicalement la Gonorrhée ſans mercure ; *Sydenham*, *Boërrhaave* & *Aſtruc* penſent le contraire. Que faire dans de pareilles circonſtances ? Tâcher d'approcher le plus près qu'il ſera poſſible du procédé de la nature dans les guériſons ſpontanées.

L'article des carnoſités nous a paru un morceau encore neuf, quoique rebattu par bien des Auteurs. Le moyen curatif que nous propoſons, quoique fort ſimple en lui même, pourra fixer l'attention des Médecins. Nous

nous flattons que le peu que nous avons dit ſur cette matière, ſuffira pour tenir en garde les Praticiens contre l'introduction à demeure de certaines bougies tant vantées, & même de la sonde dans les cas ou l'inflammation occupe les parties auxquelles elle doit être appliquée, & pour les engager à donner la préférence au moyen ſimple & facile que nous propoſons.

Dans la ſeconde partie de cet Ouvrage, j'eſquiſſe le tableau de la Vérole générale ou univerſelle. J'aſſigne le ſiége du virus vénérien en conciliant les avis du grand *Boërrhaave* & du fameux *Aſtruc*; je fais voir que

les opinions de ces grands hommes, que l'on avoit regardées jusqu'à ce jour comme si différentes, sont au fond les mêmes, & que leur opposition vient de ce que l'on n'a pas établi distinctement les rapports qui sont entre la lymphe & la graisse. C'est aux Maîtres de l'Art à juger si j'ai réussi & si j'ai rempli mon but.

Nous combattons le préjugé de ceux qui, par une routine aveugle, accordent aux frictions plus qu'elles ne méritent. Le mercure en effet, sous forme d'onguent, ne guérit point la Gonorrhée, comme nous le ferons voir dans le cours de cet Ouvrage; il n'a pas plus d'avan-

tage à guérir les Exoſtoſes vraies anciennes, les Caries, les fungoſités du vagin, les fiſtules urinaires, les bubons ſquirrheux, en un mot, tous les ſymptômes que la modification générale ne fait que rendre plus doux aux moyens acceſſoires.

Nous exaltons la méthode du ſublimé corroſif, & nous inſiſtons ſur l'uſage de ce remède.

« Ce ſeroit un grand avanta-
» ge, dit M. Aſtruc, ſi l'on pou-
» voit trouver un remède facile
» & ſans frais, qui ſoulageât à
» coup ſûr les gens du peuple
» hors d'état de faire la dépen-
» ſe, & qui pût même quelque-

» fois les guérir ». La ſolution du ſublimé corroſif préſente cette découverte avantageuſe à tout le monde avec une utilité bien plus étendue , puiſqu'elle réunit la facilité, la ſimplicité, la modicité du prix à la certitude d'une guériſon radicale.

Nous ne nous faiſons point illuſion ſur les dangers qu'entraîne après lui l'uſage de ce ſel métallique ; mais en même tems nous ne craignons pas d'avancer que c'eſt le meilleur remède connu juſqu'ici, lorſqu'il eſt bien dirigé.

Tel eſt le propre des remèdes héroïques, de comporter avec eux quelques précautions. On

ne défend point les armes, les couteaux, quoiqu'on n'ignore point le mal que peuvent faire, avec ces inſtrumens, les imprudens, les foux, les étourdis, les enfans, ſur-tout dans ce pays où il y a de plus grands enfans que par-tout ailleurs.

Du reſte, la préférence que les Médecins les plus célebres de l'Europe donnent à cette méthode, en garantit l'excellence.

On nous accuſera peut être d'avoir voulu fomenter le Charlataniſme, en faiſant ſuſpecter dans certaines occaſions la *ſpécificité* du mercure, & donnant dans des circonſtances particulieres la préférence à des agens non métalliques.

On inculpera pareillement notre opinion, lorſque nous avons quelquefois accordé à la nature des guériſons ſpontanées ; mais les perſonnes impartiales ne pourront s'empêcher de n'être pas de notre avis. Tous les Médecins conviennent que, pour guérir la Vérole, il ne s'agit que de fondre & atténuer : hé bien ! ſuivant notre maniere d'expliquer comment le mercure ſublimé corroſif agit ſur le virus vénérien, nous rendons compte de ce phénomène. L'atténuation eſt l'ouvrage de la nature, & les ſolides ſont l'inſtrument qu'elle employe pour l'exécuter.

Nous ignorons parfaitement

le vrai ſpécifique de la maladie vénérienne, & nous n'avons malheureuſement que des conjectures à préſenter pour la ſolution des queſtions que l'on pourroit nous faire. *

Tous les Arts, qui ne ſont que pour notre plaiſir & notre amuſement, ont fait des progrès rapides, tandis que la lenteur a été le partage honteux de l'Art le plus utile & le plus eſſentiel à notre exiſtence.

---

* Nous nous trouvons auſſi embarraſſés ſur l'article du mercure, qu'un Médecin François, nommé *Blondel*, qui ne ſçavoit prouver l'efficacité du Kinkina que par un pacte que les Américains avoient fait avec les Démons.

L'homme a poussé ses connoissances jusqu'à un degré surprenant sur tout ce qui l'environne ; il a déterminé le cours du Soleil, nommé les Etoiles, découvert des Mondes ; il connoît presque tout, excepté lui-même. La machine de l'Univers n'a rien d'absolument inconnu pour lui, & le traitement d'une simple Gonorrhée est pour lui une pierre d'achoppement.

Disons mieux, & plaignons-nous avec le plus grand Orateur du siécle passé, l'illustre Bossuet, de ce que pour le malheur de l'humanité, l'Art qui ne tend qu'à sa destruction, l'Art Militaire, est au contraire celui qui a

été porté le plus à la perfection.

Cela vient, je crois, de ce qu'on n'a pas eu assez d'égard à l'expérience, & qu'on a trop accordé à l'esprit de systême. Il seroit à souhaiter qu'on raisonnât moins, & qu'on fît plus d'observations. C'étoit l'avis de M. Héquet, un des plus célebres Médecins de la Faculté de Paris. *La Médecine s'est perdue*, disoit-il, *depuis qu'elle est devenue causeuse.*

Heureusement pour le bien de l'humanité, il s'est élevé des grands hommes qui ont conservé l'esprit d'observation, & qui l'ont préservée de cette espèce de naufrage.

Ouvrons

Ouvrons les ſaſtes de cette ſcience, nous verrons, après *Hyppocrate* & *Galien*, la Médecine honorée par les *Linacres*, les *Sydenham*, les *Méad*, les *Morton*, les *Freind* & les *Pringle* en Angleterre ; les *Boërrhaave* & *Gaubius* en Hollande ; les *Hoffmann*, les *Staalht*, les *Wanſwiéten*, les *Storck*, les *de Haën* & tant d'autres en Allemagne ; en Italie, par les *Baglivi*, les *Malpiguy*, les *Valcalengy*, les *Lanciſi*, &c. ; & dans notre France, enrichie par les travaux des *Fernel*, des *Baillou*, des *Durets*, des *Houlliers*, des *Tagault*, des *Gontiers d'Andernac*, des *Silvius*, des

Aſtruc, des *Riolan*, des *Hunauld*, des *Winſlou*, des *Ferrein*; & par ceux des *Bouvards*, des *Bordeu*, des *Bory*, des *Laſſone*, des *Geoffroy*, des *Juſſieu*, des *Lemonier*, des *Macquer*, des *Petit*, des *Portal*. &c. &c.

La Vérole étant une maladie contagieuſe, qui ne peut ſe contracter que par un commerce impur, il y a tout lieu de croire que ſi l'on pouvoit parvenir à arrêter les progrès de ce cruel fléau, on viendroit à la fin au point d'en éteindre tout à fait la ſource. Ce moyen, ſelon moi, eſt fort ſimple: il conſiſte à rendre le traitement des maladies Vénériennes ſi aiſé & tellement

à la portée de tout le monde, que chaque individu puiſſe être ſon Médecin dans les cas ordinaires, ſans être forcé, ſoit par honte ou d'autres conſidérations de cette eſpèce, d'avoir recours à ces empiriques *ou Médecins en plein vent*, (ſi l'on me paſſe l'expreſſion,) qui ne font que commettre journellement des aſſaſſinats clandeſtins, en promettant plus qu'ils ne peuvent tenir.

Parm i les différens moyens indiqués pour détruire le mal Vénérien, les uns ont propoſé la multiplication des Hôpitaux & la ſéparation rigoureuſe des perſonnes vérolées d'avec les perſonnes ſaines. Les autres ont

envifagé, comme une voie plus fûre, l'infpection exacte & rigoureufe des filles publiques.

Ces vues patriotiques, propofées par des Médecins, amis du peuple & de l'humanité, font l'éloge de leur cœur, mais elles comportent pour le préfent tant de difficultés à furmonter, qu'il eft phyfiquement impoffible qu'elles puiffent avoir lieu.

Dans de pareilles circonftances, un préfervatif ne deviendroit-il pas néceffaire ? Nous le penfons. C'eft dans cette confiance que nous en préfentons un au Public, perfuadés qu'avec la théorie que nous avons adoptée, nous avons plus approché de

la vérité que nos Prédéceſſeurs, ſi nous n'avons pas touché au but.

Si les principes en ſont vrais, il importe, pour la Médecine & le bien de l'humanité, qu'ils ſoient répandus ; s'il ſont erronés, on doit les rejetter dans le néant, & les étouffer dans leur naiſſance.

On ne pourra pas nous ſuſpecter d'intérêt perſonnel, nous n'en faiſons point un ſecret, nous ne le préparons point, & nous ne le vendons point.

Ayant dit ouvertement ma façon de penſée ſur différentes méthodes, & même ayant nom-

mé quelques particuliers, j'aurois crû jouer un rôle odieux & indigne d'un honnête homme, de m'envelopper dans le ſecret & de me cacher ſous le voile honteux de l'anonyme, rôle cependant qui commence, à la honte de l'humanité, à s'accréditer dans les Ouvrages polémiques.

Je traite avec peu de ménagement les gens à ſecret ou Charlatans, & en cela j'ai cru faire l'acquit de ma conſcience, d'autant qu'il eſt de l'intérêt de l'homme honnête & de la Médecine, de faire connoître & de dévoiler ces ſang-ſues qui fondent leur ſubſiſtance ſur l'imbécille crédulité du Public.

Nous n'ignorons pas le tort que nous faisons à certains particuliers en proposant un remède *prophylactique* ; mais le bien générale doit l'emporter, & une considération de cette espèce n'est pas assez forte pour empêcher l'homme délicat de rendre un service essentiel à l'humanité, en coupant la tête de l'Hydre.

Enfin, nous terminons cet Essai par une petite *pharmacopée anti-vénérienne*, dans laquelle on trouve, par ordre de numéros, les Médicamens auxquels nous renvoyons dans l'ouvrage, pour éviter les répétitions, qui,

ſans celà, auroient été fréquentes.

Quoique je ne cite point les Auteurs qui m'ont aidé dans mon travail, je ne reconnois pas moins les ſecours que j'en ai pû tirer. Si quelquefois je me ſuis écarté de leurs idées, c'eſt que j'ai cru que mon devoir m'y forçoit.

Parmi les opinions que j'ai haſardées, il y en a quelques-unes de neuves, du moins elles m'ont ſemblé telles; il eſt très-poſſible qu'étant dans la perſuaſion d'avoir le mérite de la nouveauté, je n'aye que celui de l'adoption.

Pour me mettre à la portée de tout le monde, j'ai proscrit, autant qu'il a été en mon pouvoir, les termes techniques.

A l'égard du style, j'avoue ingénuement que je me suis peu occupé à le soigner; des circonstances particulieres & mon peu de loisir, ne m'ayant point permis de le soumettre à la lime du tems.

J'espére que la classe de Citoyens, pour qui cette esquisse est consacrée, voudra bien ne faire attention qu'aux choses & non aux mots.

Si la plus petite partie de mes

vues eſt accueillie, je me trouverai trop heureux d'avoir pû contribuer à ſervir l'humanité.





TABLE

Des Titres contenus dans ce Manuel.

MANUEL



MANUEL
ANTI-SYPHILLITIQUE
OU
ESSAI
SUR LES
MALADIES VÉNÉRIENNES.

DE L'ORIGINE
DE LA VÉROLE.


E tous les maux qui affligent l'humanité, il n'y en a aucun qui enleve plus de monde & qui soit aussi commun que la Vérole ; un tiers de la société en

eſt infecté. Dans tous les tems, dans tous les lieux, dans tous les âges ; même ſur tous les ſexes, ce fléau deſtructeur exerce ſa malignité; fléau d'autant plus terrible, qu'il attaque le principe vital. Pire que la poudre à canon, il emporte des milliers de victimes, &, comme le dit fort élégament un Auteur, l'oracle de ſon ſiècle, dans un Ouvrage intitulé, *Candide ou l'Optimiſme*, ſur un corps de 300000 hommes, il y en a 100000 infectés de cette maladie.

L'origine de la Vérole paroît deſtituée de fondement dans quelques Auteurs ; les uns l'ont attribuée à un commerce abominable des hommes avec de gros ſinges. Les autres ont avancé qu'elle avoit pris naiſſance en Europe, par l'avarice de quelques vivandiers qui, durant la guerre de Naples entre Alphonſe V & Jean,

fils de René d'Anjou, les vivres ayant manqué aux deux armées, leur vendirent de la chaire humaine pour du thon.

D'autres, remplis des chimères de l'astrologie, ont attribué l'origine de cette maladie à la maligne influence des astres, ou à la conjonction malfaisante des planètes.

Le plus grand nombre croit que ce sont les Espagnols qui communiquerent la Vérole aux Italiens & aux François en 1439 devant Naples.

Enfin, de nos jours, on a vu un Auteur en attribuer la cause au commerce que quelques monstres humains ont eu avec des brutes, avec lesquelles ils n'ont pas eu horreur de se souiller.

Le virus vénérien a infecté la terre de tous les tems, mais moins chez les Peuples, où les bains & les ablu-

tions étoient ordonnés par la Religion.

L'Hiſtoire profane nous en fournit encore des exemples ; la peſte d'Athènes, dont parle Thucidide, d'après les ſymptomes qu'il décrit, paroît avoir été moins une peſte que la Vérole ; & le mal dont les Scytes furent punis par Vénus, n'étoit pas autre choſe.

Enfin, la Vérole, ſelon M. Gardanne, eſt une affection chronique que l'abondance, le bon régime, & ſur tout la grande propreté des hommes & des femmes, la police des Etats, le contentement des Peuples, & la culture des terres, c'eſt-à-dire, un exercice modéré, pallient juſqu'à un certain point ; mais que l'intempérie des ſaiſons, les guerres, les famines & les autres calamités publiques, font ordinairement reparoître

avec la barbarie qui les ſuit. *Gardanne*, Recherches Pratiques, *pag.* 40.

Ce poiſon attaque particulierement la partie blanche du ſang, (*la lymphe*) & l'épaiſſit. Autrefois c'étoit un aſſemblage des ſymptomes les plus cruels, comme la maladie de Job, celle du Saint Roi David & autres dégénéreſcences de ce mal, dont les livres ſacrés nous ont tranſmis la deſcription. Ils ſont aujourd'hui plus doux, mais plus à craindre, parce qu'on y fait peu ou point d'attention. Le mal dans ces tems reculés étoit concentré ; actuellement il eſt plus étendu, & s'il a perdu de ſa vigueur, il a gagné par ſon intenſité. Il y a lieu de préſumer qu'en rendant la méthode de traiter cette maladie familiere & à la portée de tout le monde, on parviendra à l'éteindre entierement.

Cet horoſcope heureux doit flatter

les voluptueux du ſiècle, & leur faire envier cet oracle ſi conſolant à la poſtérité galante, cet âge d'or de Vénus où, ſuivant l'expreſſion du Médecin Lamettrie, le cours de la vie ne ſera plus qu'un tiſſu de plaiſirs & de délices, où l'on pourra lâcher la bride à ſon penchant, & ſacrifier ſur tous les Autels de l'amour, ſans rien riſquer dans l'excès de ſon culte.

Cette maladie eſt de toute ancienneté, & date du moment où la débauche a pris ſon commencement. Ce ſeroit en vain que l'on s'allembiqueroit l'eſprit pour fixer l'époque de ce fléau de nos jours ; c'eſt aux ſiècles reculés qu'il faut remonter.

Les hommes, de tous temps entraînés par un penchant naturel vers les femmes, ont été aſſez dénaturés pour tourner contre eux ce qui étoit deſtiné à les reproduire. L'acte Vé-

nérien, en lui-même ſalutaire, par l'abus que les hommes en ont fait, eſt devenu le principe de leurs maux tant Phyſiques que Moraux; enſorte que la ſource de la volupté & de la vie, s'eſt changée ſouvent en une ſource d'amertume & de mal.

En effet, peut-on douter qu'une femme qui s'abandonne conſécutivement à différens hommes, dont les tempéramens ſont différens, n'engendre une vraie corruption, ſuite néceſſaire du mêlange de différentes ſemences dont les principes ſont exaltés.

Rien n'eſt plus propre à ſe corrompre que les ſemences de différens hommes, agitées & échauffées dans les parties naturelles d'une femme par l'acte Vénérien lui-même réitéré quantité de fois & de ſuite. Toutes les ſemences, tenant du tem-

pérammenr de ceux qui les fourniſſent, ſont hétérogènes entr'elles ; elles ſont très-échauffées non-ſeulement par l'acte lui-même, mais par les liqueurs & mets échauffans dont on a coutume de faire uſage en pareilles circonſtances.

Le Virus Vérolique s'étant ainſi formé dans les parties naturelles de la femme, comme on vient de le dire, ſe communique enſuite à l'homme dans l'acte Vénérien & le met dans le cas d'en gâter d'autres. Les animaux même ne ſont pas à l'abri de cette malheureuſe contagion. Les chiens y ſont ſujets, témoin cette galle qui ſe répand quelquefois ſur tout leur corps. Ne ſçait-on pas que des hommes ont ſouvent gagné des Chancres, pour s'être échauffés avec des femmes attaquées de fleurs blanches, ou ayant leurs menſtrues ?

Les hommes en général sont plus sujets à être infectés que les femmes; la raison en est évidente. On sçait que le Virus sort de la verge avec la semence dans laquelle il se trouve mêlé; & que, si elle n'est point employée à la génération, elle s'écoule du vagin après l'éjaculation, soit par les mouvemens de la femme, soit par la pente du canal; au lieu que chez les hommes, la verge ne rend point le virus dès qu'il s'y est une fois introduit. Du reste, si la femme est réglée, elle est encore moins exposée à gagner du mal; le sang qui coule alors, enveloppe & absorbe les sels & les entraîne avec lui en sortant du vagin.



DÉFINITION

DE LA VÉROLE.

LA Vérole eſt une maladie contagieuſe, ordinairement contractée par un commerce impur avec une femme débauchée, & qui ſe communique par différens accidens.

Nous la diviſerons, avec Sydenham, en générale & en particuliere.

La Vérole générale eſt celle où le virus eſt répandu dans toute la maſſe des humeurs; la particuliere eſt celle où le virus n'attaque que la partie où il a été contracté.

Le virus ſe communique par contagion, par l'approche du mâle & de la femelle, ſi l'un ou l'autre eſt infecté, ou par l'allaitement, ſoit de la nourrice à l'enfant, ſoit de l'enfant

à la nourrice. Les enfans, nés de parens infectés de ce virus, participeront au même vice. On peut prendre ce mal par toutes les voies, par la bouche, par les parties naturelles, par une playe, enfin par toutes celles qui communiquent à la masse des humeurs.

Comme la Vérole particuliere précéde le plus ordinairement la générale, nous allons parler d'abord de celle-là, pour en venir ensuite à la générale.



DE LA
GONORRHÉE.

LA Gonorrhée virulente eſt un écoulement involontaire de matiere ſanieuſe qui ſort de la verge par le canal de l'uretre, ou du vagin par la vulve, quelque temps après un commerce impur, & qui eſt occaſionné par l'infection de l'un ou de l'autre ſexe. On lui a donné le nom de *Chaude-piſſe*, à cauſe des douleurs vives que l'ont reſſent en urinant. Ce nom lui conviendroit peut-être beaucoup mieux que celui de *Gonorrhée*, terme impropre adopté par preſque tous les Auteurs & conſervé par l'uſage, on ne ſçait pourquoi; car Gonorrhée, comme on ſçait, eſt un mot dérivé du Grec, ſignifiant flux

de ſemence : ors il eſt prouvé que la ſemence n'eſt nullement infectée dans cette maladie. Comme notre intention n'eſt point de nous établir en critiques, nous nous ſervirons de la dénomination reçue dans le courant de cet ouvrage.

Ce mal commence par un chatouillement voluptueux, qui bien-tôt ſe convertit en douleur ; ſurvient enſuite une inflammation qui affecte toutes les parties de la verge, comme la proſtrate, &c. chez l'homme, & chez les femmes la vulve, l'uretre & le vagin, ſuivie d'un écoulement purulent, viſqueux, verdâtre ou jaunâtre, qui arrive plus ou moins promptement le deuxiéme ou troiſiéme jour après un commerce impur. J'ai vu des malades à qui cet accident n'a paru qu'au bout de trois ſemaines & même d'un mois ; mais ces cas ſont rares.

Quelquefois il ne ſe fait point d'écoulement, & c'eſt ce qu'on appelle *Chaude-piſſe ſêche* ou *bâtarde*.

Le ſiége de cette eſpèce particuliere de maladie réſide dans les glandes, qui fourniſſent une humeur ſébacée & qui entourent la couronne du gland.

La malpropreté y a plus de part que l'on ne croit ; les lotions avec l'eau d'orge ſuffiſent ordinairement pour faire diſparoître cet accident.

Il y a une troiſiéme eſpèce de Gonorrhée dont le ſiége eſt dans la foſſe naviculaire.

L'uſage immodéré de la bierre peut auſſi occaſionner un léger écoulement que le ſeul repos & les rafraîchiſſans guériſſent. Cet écoulement a auſſi lieu pour avoir pris des lavemens trop chauds, ou pour avoir fait de trop longues courſes.

L'opinion la plus généralement ad-

miſe aſſigne, dans les hommes, les glandes muqueuſes, ou l'inflammation de l'uretre pour cauſe de l'écoulement; chez les femmes la vulve, l'uretre & le vagin.

C'eſt ce qui a engagé pluſieurs Auteurs à établir la même analogie entre la Gonorrhée & le rhume de cerveau.

Il exiſte réellement un rapport intime entre le Larinx, le Pharinx & les parties génitales; & la preuve la plus certaine exiſte dans le déplacement de l'humeur virulente qui ſe porte ſur les yeux, & occaſionne une Ophtalmie vénérienne.

M. Gardanne cite à ce ſujet une obſervation qui me paroît lever tous les doutes & entraîner après elle la conviction.

J'ai vu un homme, dit l'Auteur, qui, après un engorgement violent

des piliers postérieurs du palais, des amigdales & de tout le fond du gosier, qui dura quinze jours, ne fut délivré de cet accident que pour éprouver un écoulement Gonorrhétique des plus opiniâtres.

Ce fait est assez frappant, je crois, pour établir l'œtiologie de ce mal. La ressemblance qui se trouve entre la membrane du nez & celle de l'uretre, est aussi exacte que le rapport qui existe, quand aux effets, entre *le Coriza & la Gonorrhée.* —

C'est sans doute à cette ressemblance, qu'est due la plaisanterie désignée sous le nom de *Rhume Ecclésiastique.*

Nous nons dispenserons de relever l'erreur de certains Médecins qui ont prétendu que c'étoit l'humeur séminale qui étoit infectée dans la Gonorrhée : tel étoit le sentiment de feu M. Vandermonde, Médecin de la Fa-

culté de Paris ; il prétendoit que la Gonorrhée n'étoit autre chose qu'un véritable épaissiſſement de l'humeur séminale qui ſe trouve fixée & figée par l'âcreté du virus, & qui s'arrête dans toutes les glandes & dans tous les vaiſſeaux par où elle paſſe, ce qui cauſe l'âcreté, la démangaiſon & la douleur dont ces parties ſont affectées. La couleur & l'abondance de la matiere militent trop contre ce ſentiment, ſans parler des fréquentes pollutions qui ſurviennent dans tous les périodes de la maladie, pour que nous perſiſtions à penſer de même.

Le ſigne le plus certain pour diſtinguer les fleurs blanches d'avec la Gonorrhée, c'eſt le temps des régles. La différence conſiſte en ce que, trois ou quatre jours avant les régles, les fleurs blanches ceſſent de couler ; au lieu que la Gonorrhée coule en tout

temps. La Gonorrhée céde pour l'ordinaire aux remédes qui lui ſont particuliers ; les fleurs blanches s'aigriſſent & deviennent plus acrimonieuſes par les remédes propres à la Gonorrhée.

Les Gonorrhées qui paroiſſent avec un ſymptome violent & inflammatoire, ſont celles qui ſont plutôt terminées.

Tant que la Gonorrhée coule, elle ne donne point la Vérole ; mais ſi elle eſt arrêtée, ſoit par la faute du malade, ou par des injections aſtringentes adminiſtrées mal-à-propos, il ſurvient des métaſtaſes ; tantôt cette humeur virulente ſe jette ſur les teſticules, & occaſionne cette affection connue vulgairement ſous le nom de *Chaude-piſſe tombée dans les bourſes*, d'autres fois elle ſe jette ſur les yeux & occaſionne une *Ophtalmie vénérienne*.

Nous traiterons de ces accidens dans des articles ſéparés.

Le traitement de la Gonorrhée eſt encore inconnu, quoiqu'en diſe cette claſſe ſi nombreuſe d'Empiriques ; & l'expérience ne confirme que trop malheureuſement ce que j'avance. Soumis à l'Empiriſme, il n'arrive que trop ſouvent que les Praticiens les plus conſommés dans cette partie, ont le déſagrément d'échouer, après avoir tenté toutes les méthodes reconnues les meilleures ; & que ſouvent un vil Charlatan, ignorant & fripon, enléve au Médecin habile toute la gloire qu'il en auroit pu retirer. En conſidérant ce qui ſe paſſe journellement ſous nos yeux, ne pourroit-on pas en aſſigner la cauſe au peu d'efforts que l'on a fait pour abandonner une pratique ſouvent infructueuſe, & pour ſe frayer une route nouvelle ?

Cette Maladie eſt l'écueil de la Médecine ; c'eſt bien à tort que le vulgaire la regarde ordinairement comme une bagatelle, & la qualifie imprudemment du nom de *Galanterie*. J'avoue, quant à moi, & cela avec toute l'ingénuité poſſible, que j'aimerois mieux avoir à traiter une Vérole confirmée que certaines Gonorrhées.

Les jeunes gens, peu attentifs à leur conſervation, négligent pour l'ordinaire cette maladie, en ne la conſidérant que comme une legére atteinte à leur ſanté, & n'en requiérent le plus ſouvent le traitement que lorſqu'elle a fait des progrès, au point de les mettre dans l'impoſſibilité d'y réſiſter ; auſſi ſe trouvent-ils dans la ſuite victimes de leur négligence. On ne ſçauroit donc trop s'appliquer à la faire ſoigner dans ſon principe.

Ce n'eſt qu'avec la plus grande ſurpriſe que l'on voit cette fâcheuſe maladie céder quelquefois à des préparations ſouvent dangereuſes. Feu le Frere Martin, Capucin, ne traitoit la Livrée de Paris, qu'avec une pomme de Coloquinte farcie de ſcammonée & de diagrede. Ceux qui étoient doués d'une forte conſtitution étoient ſouvent guéris en trois ou quatre jours; les autres, plus foibles, avoient des dévoyements diſſentériques qui les entraînoient au tombeau.

A l'armée, les Soldats réuſſiſſent quelquefois à ſe débarraſſer de vieilles Gonorrhées & même de nouvelles, avec de la poudre à canon priſe dans de l'eau-de-vie. Cette maniere de guérir n'eſt pas moins dangereuſe qu'elle eſt courte & facile. L'expérience n'a que trop ſouvent fait connoître que tous les remèdes capa-

bles d'arrêter promptement le cours de la matiere, ne manquent pas d'occaſionner les accidens les plus graves & les plus fâcheux, & même la Vérole.

Nous ne pouvons, ſans être remplis d'effroi, avancer qu'il y a certains crapuleux perdus de débauche, qui croient qu'un moyen ſûr de ſe débarraſſer ſur le champ de cette maladie, eſt d'avoir affaire avec une fille pucelle & de la lui communiquer. Outre que cela répugne aux bonnes mœurs & dénote en ces malheureux une horrible dépravation qui déshonore l'homme en dégradant ſon eſpèce; heureuſement l'obſervation dément leur aſſertion, & tôt ou tard ils portent ſur eux l'empreinte de leur crime.

Pour faire ſentir le ridicule de pareilles prétentions, Harris, Médecin

du Roi d'Angleterre, s'exprime ainſi dans ſon Traité du Mal Vénérien.

« Combien de filles innocentes, » entr'autres, ont été les victimes de » cette erreur! mais quand la virulen» ce vénérienne a infecté la maſſe du » ſang, que le ſot peuple croye donc » auſſi, ſi ſa crédulité peut être la du» pe de toutes ſortes de fadaiſes, » qu'il croye, dis-je, qu'il peut ôter » la maſſue des mains d'Hercule, ou » la foudre de celles de Jupiter; & » qu'il peut auſſi par une eſpèce d'en» chantement déraciner les monta» gnes & les tranſporter ailleurs. »

La principale attention, dans le traitement de cette maladie, doit être de ne donner que les remédes qui peuvent fondre & diſſiper l'engorgement catharreux.

C'eſt pourquoi, pour établir d'une maniére bien ſûre la curation de la

Gonorrhée, il eſt de toute néceſſité de diſtinguer trois périodes du mal ; ſçavoir, l'invaſion, l'accroiſſement & le déclin, ou le temps de phlogoſe, de ſuppuration & de deſſication.

L'inflammation n'eſt qu'un ſymptôme de la maladie ; par conſéquent il faut bien ſe donner de garde de faire comme certains Praticiens, qui, dans toutes les occaſions, accablent leurs malades de ſaignées, de boiſſons, de ſolutions mercurielles & même de frictions, ce qui, ſelon ces Meſſieurs, eſt la ſeule voie de guériſon ; quant à moi, je crois au contraire que c'eſt un moyen d'éterniſer le mal.

Je ne prétens cependant point m'oppoſer à pratiquer une ou deux ſaignées, lorſque les ſignes de l'inflammation ſont manifeſtes. Les boiſſons, les demi-bains tiédes, généralement négligés

négligés & à tort, & les lavemens ſont pareillement néceſſaires, mais il y a des bornes: on ne peut trop inſiſter ſur les demi-bains, dont l'effet eſt d'empêcher les Chaude-piſſes de ſe corder. De plus, par la ſoupleſſe que le bain procure aux parties de la peau ſoumiſes immédiatement à l'action du fluide aqueux, les vaiſſeaux cutanés perdent leur roideur, & les liqueurs y circulent plus librement. Les bains, outre qu'ils portent dans le ſang une quantité de liquide capable de diminuer l'âcreté des urines, concilient ordinairement le ſommeil.

Une pinte par jour de tiſanne, N°. XXIX ſuffit, d'autant que l'abus des boiſſons abbat les forces de l'eſtomach & jette dans un affaiſſement ſi conſidérable, que l'épaiſiſſement particulier devient général.

On fera fort bien d'y ajouter deux cuillerées de l'eau diurétique N°. VI, ou, si le camphre répugnoit aux personnes, on feroit fondre dans la tisanne 18 grains de nitre purifié.

L'usage des lavemens ne peut être que fort avantageux, & l'on en doit prendre au moins deux par jour. Dès le commencement, il est nécessaire de porter un suspensoir, de peur que, par le tiraillement, la Chaude-pisse ne tombe dans les bourses.

Immédiatement après ces préparatifs, il faut se mettre à l'usage des pilules suivantes, N°. XIX.

On en prend un demi-gros pendant les huit premiers jours, & un gros ensuite tous les jours jusqu'à parfaite guérison.

L'inflammation passée, c'est-à-dire 15 jours après l'invasion du mal, ou au second période de la maladie,

on ſe purgera avec une médecine douce N°. XXVI.

Ou ſi les médecines liquides répugnent, on aura recours aux pilules mercurielles N°. XXI.

L'uſage répété des purgatifs ne peut être que fort avantageux; Boerhaave, Vanſwiéten, Sydenham, Maſſa-Braſſavole, ſont de ce ſentiment, fondés ſur l'expérience, que ſouvent, par l'uſage ſeul & continué des purgatifs, ils ont guéri les maux les plus invétérés. Les purgatifs en effet, outre qu'ils évacuent l'humeur, la détournent du lieu affecté.

La maniere de prendre ces pilules n'eſt pas indifférente, puiſque ſouvent leur effet en dépend. C'eſt pourquoi le malade ne prendra, la veille de ſa purgation, qu'une ſoupe le ſoir, ou, ſi le ventre eſt reſſerré, il ſe contentera d'une compote de prunes,

Le même ſoir en ſe couchant, il prendra une pilule, & avalera par deſſus ou un verre de tiſanne ou un verre d'eau tiéde. Les trois autres ſeront priſes à ſon réveil le lendemain matin. Sa boiſſon doit, être toute la matinée, ou une infuſion légere de thé, ou une décoction de chiendent, ou enfin des bouillons aux herbes.

On recommence enſuite les pilules à la doſe d'un gros, & huit jours après on répéte les purgatifs, juſqu'à ce que la matière, coulant en moindre abondance, préſente un coup d'œil blanc. Pour lors, parvenu au troiſieme & dernier période du mal, le but à remplir conſiſte à conſolider les petits ulcères qui peuvent s'être formés dans le canal de l'uretre, ce que l'on obtiendra par l'uſage des eaux ferrugineuſes de Paſſy, & par les injections avec l'eau fondante N°. VII, que

l'on mêlera avec égale quantité d'eau roſe ou de plantin.

On pourra ſans inconvénient prendre auſſi dans un verre d'eau quelques gouttes d'eau de Rabel, juſqu'à une agréable acidité, à moins que le malade n'aime mieux ſe mettre à l'uſage du lait d'âneſſe ou du lait de vache coupé avec les vulnéraires. La quantité d'eau de Paſſy peut aller à une pinte par jour, & le nombre d'injections à une demi douzaine.

On pourra pareillement joindre à l'uſage des remèdes ci-deſſus énoncés l'opiat N°. XVIII, ou l'élixir N°. VIII.

Quoique nous ſoyons du ſentiment du grand Boerrhave ſur l'inſuffiſance du mercure dans les gonorrhées, il en eſt cependant, de ces vieilles invétérées, qu'on appelle *Chaude-piſſes à répétition*, dans leſquelles on ſoup-

çonne qu'il eſt paſſé du virus dans le ſang, où le mercure ſous forme ſaline peut trouver ſa place. En conſéquence, dans ces cas, nous employons avec ſuccès la panacée mercurielle, depuis ſix grains juſqu'à douze, incorporée avec une conſerve quelconque, ou les pilules N°. XX, dont on prend deux par jour.

L'uſage du mercure gommeux de M. Pleinck, N°. XIII, dont on prendroit deux cuillerées par jour, une le matin à jeun & l'autre le ſoir avant ſon ſouper, ſeroit très propre à combattre cette maladie. L'irritation diminuée, on pourroit augmenter d'une cuillerée vers le midi.

Si, par des incidens imprévus, il ſurvenoit des ſignes avant-coureurs de la ſalivation, on ſuſpendroit les remèdes, & on auroit recours à la purgation.

Le traitement chez les femmes eſt à peu près le même, ſi ce n'eſt qu'on employe avec tout le ſuccès poſſible les fumigations N°. XXIII. Rien ne deſſeche & ne cicatriſe mieux.

L'eſpèce de Gonorrhée ſêche qui a ſon ſiége entre le prépuce & le gland, exige pareillement les mêmes ſoins, avec cette différence, que l'on ne peut trop inſiſter ſur les lotions, ſoit avec l'eau fondante, N°. VII, ou du vin chaud avec le ſucre.

La Gonorrhée qui a ſon ſiége dans la foſſe naviculaire, ne reçoit de guériſon, que par les injections, N°. VII, ſouvent réitérées, ſans perdre de vue le ſpécifique du mal.

On doit, pendant toute la cure, s'abſtenir ſcrupuleuſement non-ſeulement de toutes ſortes d'alimens gras & huileux, & de ceux dont les parties âcres & mobiles excitent aux plaiſirs

de l'amour, mais encore il faut éviter ſoigneuſement tout ce qui met les eſprits en mouvement, comme la converſation d'une jolie femme, des diſcours, des lectures ſur la galanterie, enfin tout ce qui excite le prurit amoureux; car il eſt certain que rien ne retarde plus la guériſon de la Gonorrhée, que les érections fréquentes.

Les malades doivent ſur-tout éviter la maſturbation; outre qu'elle énerve, c'eſt que, renouvellant les cicatrices, l'écoulement devient intariſſable; & l'on eſt contraint de recommencer de nouveau la cure.

Ceux qui ſouhaiteront avoir des renſeignemens plus poſitifs ſur cette matière, feront très-bien d'avoir recours à l'Ouvrage de M. Tiſſot.

La lecture de l'Onaniſme de ce ſçavant Praticien les dégoûtera, même en état de ſanté, d'un amuſement qui

entraîne après lui tant d'accidents.

La méthode que l'on vient de proposer est la plus courte & la plus commode, & remédie au plus grand nombre de cas ; les malades peuvent vaquer à leurs affaires, & se soustraire aux yeux curieux de ceux qui les environnent.



DES SUITES

DES GONORRHÉES,

Des accidents qui les compliquent & les ſuivent;

De la Hernie Vénérienne ou Chaude-piſſe tombée dans les bourſes.

LA pratique nous fait voir, tous les jours, que l'écoulement de la Gonorrhée venant à ſe ſupprimer, ſoit par l'âcreté de la matière, ou par la faute du malade, ou par quelqu'excès, comme la maſturbation, le cheval & les armes; ſoit par l'uſage des injections faites à contre temps; cette matière ſe jette ſur un, ou ſur tous les deux teſticules enſemble, ce qui, outre les douleurs énormes, occaſionne une ſtrangurie ou difficulté

d'uriner, qui inquiéte considérablement le malade & le met en danger, si l'on n'y remédie sur le champ.

La manière de remédier à ce mal est d'appaiser la douleur par la saignée, qui sera répétée suivant le degré d'inflammation; c'est même le seul moyen de résoudre la tumeur. On prescrira au malade la tisanne rafraîchissante N°. XIX, dans laquelle on mêlera deux cuillerées de l'eau diurétique, N°. VI.

On appliquera sur la tumeur d'abord un cataplasme émollient N°. III. Ce cataplasme, tout simple qu'il est, est un des plus efficaces; on l'applique à nud sur la partie affectée, ou on l'enferme entre deux linges clairs. Il remplit très-bien les fonctions de résolutif; car on doit sçavoir que les émolliens procurent très-souvent la résolution des engorgemens, beau-

coup plus efficacement que les remèdes décorés de ce titre. On aura ſoin de le renouveller de deux en deux heures, enſuite on y ſubſtituera le cataplaſme réſolutif, N°. IV, ou des compreſſes trempées dans l'eau fondante, N°. VII.

Un remède qui m'a ſouvent réuſſi, eſt un cataplaſme de terre ſigillée, délayée avec l'eau & étendue ſur le ſcrotum; plus l'eau ſera froide, meilleure elle ſera; en Eté même on pourra la mettre à la glace. La terre cimolée des Couteliers, aiguiſée de bon vinaigre rouge, produit un bon effet.

Les lavemens ne doivent pas être négligés, non plus que les demi bains. (tous ces moyens bien adminiſtrés font reparoître ordinairement l'écoulement au bout de 24 heures.)

La Chaude-piſſe étant remontée

on purgera le malade avec une médecine douce N°. XXIV, & il aura une grande attention à porter toujours un ſuſpenſoir. Cette cure n'étant que palliative, il eſt de la prudence du Médecin de combattre le mal avec les antivénériens. Il preſcrira en conſéquence la ſolution N°. XXVII, dont le malade prendra deux cuillerées par jour dans une pinte d'eau d'orge & de lait, N°. V.

L'nflammation des teſticules étant diſſipée, il reſte quelquefois, ſur-tout dans les extrêmités des épididimes, une dureté plus ou moins grande ; l'eau fondante, N°. VII, en fomentation ou l'application de l'emplâtre de *vigo cum mercurio*, ou du *diabotanum*, opérent cette réſolution.

Souvent malgré tous les ſoins poſſibles, la réſolution ne pouvant ſe faire, le mal dégénére en ſquirre, & lorſ-

qu'il ſubſiſte encore un principe vénérien, il peut donner lieu à des accident plus graves, quelquefois au cancer; pour lors on eſt forcé d'avoir recours à l'amputation.

M. Petit, Médecin de la Faculté de Paris, a imaginé pour l'opération de la caſtration, une méthode des plus ſimples, qu'il a pratiquée avec beaucoup de ſuccès & dont voici le détail.

L'Opérateur, après avoir pincé les tégumens un peu au-deſſous de l'anneau des muſcles du bas-ventre, en commence à cet endroit l'inciſion, qu'on étend circulairement, d'abord à droite, enſuite à gauche, de façon que les deux arcs tracés par cette inciſion, viennent ſe réunir dans la partie inférieure de la tumeur que forme alors le teſticule avec le ſcrotum; c'eſt en ſuivant toujours ces mê-

mes incisions qu'on sépare à la fois le testicule & le scrotum du côté affecté d'avec le testicule voisin, la cloison des bourses & le cordon qui le tenoit suspendu. De cette maniere on évite la ligature, & le malade n'éprouve ni les tiraillemens du cordon, ni les étranglemens, ni l'inflammation, ni les abus tant redoutés dans l'ancienne méthode. S'il survenoit une hémorragie un peu considérable, on l'arrêteroit en repliant le cordon entre deux compresses, en couvrant la plaie de charpie, & en la contenant par un bandage convenable.



DES CARNOSITÉS DE L'URETRE.

LEs perſonnes qui ont eu nombre de Gonorrhées, pour la plûpart du tems mal traitées, ſont ſujettes à des diſuries & ſtranguries conſidérables occaſionnées par des cicatrices plus ou moins étendues qui ſe forment aux ulceres du canal de l'uretre. C'eſt un fait dont on ne doute plus aujourd'hui.

Le public a traité cet accident du nom impropre de carnoſité. Quelques Médecins & preſque tous les Chirurgiens ont donné dans la même erreur, quoique l'autopſie des cadavres ait démontré le contraire.

On ne manque pas de diſſertations à ce ſujet, mais à voir les préjugés

dans lesquels sont tombés les Auteurs qui en ont écrit, il est évident que la matiere est neuve ; d'autant que toutes les recettes qu'ils nous ont communiquées sont ou insuffisantes ou dangereuses, ou enfin des secrets, enfans du Charlatanisme avaricieux.

Dans les vues que je propose, j'ai tâché d'oublier ce que les Ecrivains divers en avoient dit, pour ne parier que d'après l'observation.

Le moyen le plus sûr de remédier ces sortes de difficultés d'uriner, c'est d'introduire sur le champ une grosse corde à boyau, connue sous le nom *de chanterelle*, qu'on aura soin auparavant de bien tremper dans l'huile. Par son séjour elle s'abreuve de l'humidité, se gonfle & dilatte le canal, ce qui est le point tant desiré dans cette fâcheuse conjoncture. La continuité de ce seul moyen dispense d'a-

voir recours à ces bougies tant vantées, qui malheureuſement ont trop ſouvent trompé l'attente des perſonnes qui y ont ajouté trop de confiance. Aucun Auteur, que je ſache, ne parle de ce moyen qui, quoique fort ſimple, ne laiſſe pas, comme on voit, d'avoir ſon avantage. Toutes les fois que je l'ai employé, j'ai eu tout lieu d'en être ſatisfait, & ma pratique a été couronnée du plus heureux ſuccès. C'eſt bien ici que cet axiome, *maxima e minimis*, pourroit avoir ſa place.

Il eſt de toute néceſſité de continuer cette manœuvre pendant quelque tems, autrement le canal de l'uretre ſe rétrecit derechef, comme l'expérience ne le prouve que trop ſouvent.

DE L'OPHTALMIE *VÉNÉRIENNE.*

L'OPHTALMIE eſt une inflammation ou rougeur de la conjonctive; quelquefois avec chaleur ardente & écoulement de larmes, quelquefois ſans l'un ni l'autre ; elle commence d'abord par une abondance de matiere tirant ſur le blanc , qui paſſe enſuite par les nuances du jaune vert, &c. & qui ſuinte continuellement par l'œil. Cette maladie eſt plus fréquente qu'on ne ſe l'imagine, & eſt entretenue par une cauſe vénérienne. La pratique m'a fourni pluſieurs occaſions de la reconnoître. Souvent elle a paru deux jours après qu'un écoulement vénérien avoit commencé , quelquefois plus tard.

La matière ayant cessé en partie de sortir par les voies ordinaires, a causé une métastase, ou transport de cette humeur sur l'œil, par lequel il couloit une matière semblable à celle de la Gonorrhée, & qui teignoit pareillement le linge.

Le rapport intime entre le Larinx & le Pharinx, la conjonctive & les parties génitales, donne assez la solution de ce problême.

Quoique le moyen curatif soit vétilleux, on parvient cependant à son but en s'y prenant de bonne heure, sans donner à l'ennemi le tems de se cantonner & de faire des ravages qu'on ne seroit plus à même d'arrêter.

C'est pourquoi la premiere chose à pratiquer, est de diminuer l'inflammation, tenter la résolution & rappeller l'écoulement le plutôt possible.

La saignée du bras, même du pied,

ſi le cas l'exige, l'application des ſangſues à côté de la partie malade, aux temples, par exemple, la boiſſon rafraîchiſſante N°. XXIX, rempliront l'indication. L'uſage de la ſolution N°. XXVII, ou de la panacée à la doſe de 10 à 12 grains, avec de la conſerve de roſes, concourra au même but. Il ne faut pas négliger le local: en conſéquence, on appliquera des compreſſes ſur l'œil, imbibées d'eau fondante N°. VII, avec égale quantité d'eau de ſureau; les purgatifs réitérés ne pourront qu'accélérer la guériſon en détournant l'humeur.



DES

CHANCRES.

ON donne le nom de *Chancres* à un petit ulcère dont la circonférence eſt dure & calleuſe, qui jette un pus ſéreux, verdâtre, tirant ſur le jaune ou ſur le gris, & qui reconnoît pour cauſe un virus Vénérien. Ce petit ulcère affecte aſſez ſouvent la forme d'un *œil de Perdrix*.

Les ſymptômes ſont aſſez faciles à ſaiſir pour les diſtinguer de certaines excoriations qui ſurviennent dans les parties naturelles. Celles-ci pour l'ordinaire ne creuſent point; le Chancre au contraire, d'abord de ſimple bouton rouge, pointu & enflammé, ſe trouve enſuite rongé par l'âcreté de l'humeur, s'affaiſe, s'ulcère pro-

fondement, devient calleux & rongeant dans ſes bords, à cauſe de l'épaiſiſſement & de l'âcreté de la lymphe. Un ſeul & unique Chancre, négligé ou mal traité, ſert de foyer & de propagation à une quantité prodigieuſe d'autres.

Les parties que les Chancres affectent le plus ſouvent ſont celles dont la texture & la molleſſe portent & donnent plus de priſe au virus ; en conſéquence, chez les hommes, le gland, la couronne, le prépuce, intérieurement & extérieurement, ſeront attaqués ; chez les femmes, les nymphes, le vagin, le clitoris, ne ſeront pas plus ménagés. Il en ſurviendra au ſein à une femme qui allaitera un enfant vérolé.

Les baiſers laſcifs pourront auſſi y donner lieu. Enfin l'anus, tant intérieurement qu'extérieurement, ne

ſera pas à l'abri de la contagion.

Les Chancres benins ne ſont point dangereux, mais s'ils ſont confluants, attaquant ou le frein de la verge ou l'intérieur de la bouche, ils exigent le plus grand ſoin.

Une des cauſes les plus ordinaires du phimoſis & du paraphimoſis eſt la *confluance chancreuſe.*

Pour établir une cure méthodique, il faut d'abord remédier à la phlogoſe ou inflammation, par la ſaignée, ſuivant l'âge, la force & la violence du mal.

Un ſeul chancre, qui ſurvient tout de ſuite après un commerce impur, n'exige pas l'uſage de la ſaignée; mais lorſqu'ils ſont multipliés, d'un caractère malin, qu'ils ſe reproduiſent les uns des autres, & qu'il en réſulte un état d'inflammation, porté plus ou moins loin, non-ſeulement

la

elle devient un moyen de guériſon utile, mais le plus ſouvent, elle eſt indiſpenſable.

On doit enſuite preſcrire l'uſage des bains locaux, des cataplaſmes émollients No. III, la tiſanne rafraîchiſſante No. XXIX, ou le petit lait.

Les accidens étant un peu civiliſés, on aura recours aux antivénériens, ſoit à la panacée, à la doſe de 7 à 8 grains, incorporée avec la conſerve de roſes, que le malade prendra le matin à jeun, ſoit à la ſolution,

Si les malades ſont gras & pituiteux, l'union de la ſolution No. XXVII, avec la tiſanne ſudorifique No. XXX, produira de très-bons effets.

Comme il ſe rencontre des malades qui répugnent à tout ce qui eſt liquide, on pourroit leur ordonner les pilules de ſublimé N. XXII, mais le mieux, ſi l'on peut, eſt la ſolution.

Les purgatifs ne doivent pas être négligés; c'est sûrement dans ces vues que le Docteur Turner recommande expressément le Turbith Minéral, & avoue ingénument qu'il fait des merveilles quand il est question de causer une prompte révulsion & de soulager quelque partie affectée de fluxion on d'inflammation; il dompte la malignité, appaise la douleur & arrête le progrès des chancres.

Boërrhave regarde le Turbith minéral comme un souverain remède.

Paracelse paroît être le premier qui en ait fait usage, depuis 4 jusqu'à 8 grains; c'est sans doute avec cette poudre qu'il a opéré tout ces miracles; c'est ce qu'il donne à entendre dans son petit livre des Hôpitaux. Le prudent Sidenham, qui ne comptoit pas trop sur les Chymistes & qui les loue avec beaucoup de modération,

avoue dans ſon Traité de la Vérole, que ce remède eſt excellent dans les maux les plus opiniâtres.

Sans aller chercher des autorités étrangéres, n'avons nous pas vu, à Paris, le refuge des Empiriques & où chacun à l'envi jette la faux dans le champ vaſte & inépuiſable de la Médecine, n'avons nous pas vu, dis-je, une femme, qui ſe mêloit de guérir les maladies vénériennes, faire des miracles dans des cas déſeſpérés.

Il faut toute la prudence poſſible dans l'adminiſtration de ce remède & on n'y doit avoir recours que lorſque les autres remèdes n'ont pu vaincre la maladie.

On doit apporter la plus grande attention au local, & faire ſuppurer les chancres avec l'onguent Eſcarrotique N°. XVI. La plaie devenue vermeille & donnant quelques gouttes de ſang,

on diſcontinuera le ſuppuratif, on lavera avec l'eau fondante N°. VII, ou le vin chaud, & on appliquera le blanc raiſin juſqu'à ce que la playe ſe cicatriſe.

Les lavemens, les bains, les purgatifs ſeront variés ſuivant l'urgence des cas.

Lorſque les chancres attaquent le frein ou la gorge, les fumigations N°. XXIII, ſeront d'un grand ſecours.

Les femmes ſur-tout feront fort bien de s'en fumiger les parties naturelles.



DU PHIMOSIS ET PARAPHIMOSIS.

LE Phimoſis eſt une maladie du prépuce, qui conſiſte dans un reſſerrement ſi conſidérable qu'il ne peut ſe renverſer pour découvrir le gland.

Le Paraphimoſis au contraire eſt lorſque le prépuce eſt ſi renverſé & ſi gonflé qu'on ne peut le rabatre pour couvrir le gland. L'une & l'autre affection ſurviennent ſouvent à la chaude-piſſe, aux chancres & à d'autres maladies vénériennes qui attaquent la verge. Les affections vénériennes reconnoiſſent ſouvent pour cauſe la Gonorrhée bâtarde dont le ſiége exiſte entre la couronne du gland & le prépuce. L'éroſion des

glandes sébacées, s'étendant & creusant de plus en plus dans la substance du gland, y forme de véritables chancres.

Lorsque l'engorgement est considérable & de longue durée, il se forme assez souvent sur la surface du gland des hydatides ou vessies aqueuses nommés *cristalines*.

Les femmes sont aussi sujettes à ces accidens là, mais le local est différent. Les efféminés portent l'empreinte du mal dans le siége de leur abomination.

Enfin les nourrices, pour avoir donné a tetter à des enfants mal sains, éprouvent, à la base du mammelon, une constriction qui leur fait éprouver un ressentiment contre nature.

On doit remédier au plutôt à ces accidens, parce qu'ils aboutissent le plus souvent à la gangrene & au

ſphacele ; & qu'il n'y a d'autres moyens pour ſauver le malade, que l'extirpation de la partie.

La cure de ces ſortes d'affections conſiſte, dans le premier temps, à calmer l'orgaſme du ſang par des ſaignées du bras faites copieuſement, promptement & fréquemment. Les calmants ſont de toute néceſſité ; c'eſt pourquoi les demi bains, le cataplaſme de pain avec le lait, enfin des injections avec le lait, ſeront mis en uſage. On donnera ſouvent des lavemens émolliens faits avec les feuilles de mauve, de pariétaire & le miel mercurial.

L'inflammation étant bien modérée, on employera les doux réſolutifs, comme les cataplaſmes de camomille & mélitot, bouillies dans du vin ; ou celui des quatre farines réſolutives N°. IV, ou la terre

ſigillée ou cimolée, aiguiſée de fort vinaigre. Les linges trempés dans l'eau fondante, & appliqués ſur la partie malade, ne peuvent que procurer du ſoulagement.

Le malade ſera mis incontinent à l'uſage de la ſolution.

Le prépuce étant relâché dans le phimoſis, on le tirera doucement en arriere, on découvrira le gland, afin de le laver & de mondifier les ulcéres avec les décoctions émollientes. Dans le paraphimoiſis on tirera doucement le prépuce en-devant, & on traitera enſuite les chancres, comme nous l'avons dit ci-devant.

Lorſqu'il y aura une quantité prodigieuſe de chancres entre le prépuce & le gland, il eſt de toute néceſſié d'y faire des injections ou avec l'eau fondante N°. VII, ou l'extrait de Saturne, étendu dans une certaine quantité d'eau.

Voici une maniere dont les malades pourront s'injecter ſans aucune douleur. Ils introduiront le ſyphon de la ſeringue entre le prépuce & le gland, réuniſſant les bords du prépuce autour de ce tuyau ; ils l'y aſſujettiront avec les doigts de la main gauche : cela fait, ils pouſſeront l'injection, & retireront la ſeringue en comprimant fortement les bords du prépuce les uns contre les autres.

Lorſque les chancres ſont d'un mauvais caractère, le ſeul moyen de couper court à leur malignité & de ſe rendre maître des progrès qu'ils pourroient faire, c'eſt de les fumiger avec la poudre N°. XXIII.

Les pilules mercurielles N°. XXI, ne peuvent procurer qu'un bon effet.

Lorſqu'il ſurvient une inflammation ſi grande qu'on craigne la mortification ; après les ſaignées, les fo-

mentations émollientes, les cataplaſmes avec la mie de pain & le lait, le plus ſûr moyen de débrider le mal eſt de dilater le prépuce & de le ſcarifier; d'ouvrir les cryſtalines avec la pointe d'un biſtouri, ſi elles ne s'ouvrent pas d'elles-mêmes; d'injecter avec l'eau fondante, & de les fomenter avec l'eau-de-vie camphrée.

L'uſage du Quinquina, tant intérieurement qu'extérieurement, eſt le plus ſûr moyen de détruire ce principe putréfiant; mais il doit être donné à grande doſe, de façon que le malade en prenne deux onces en ſubſtance dans l'eſpace de 24 heures.

Il reſte quelquefois des calloſités très-difficiles à guérir, après le traitement des chancres & des tumeurs du gland & du prépuce. De même chez les femmes l'entrée du vagin pourra être entourée de tubercules,

qui, rétréciſſant l'entrée de ce canal, pourront faire regarder comme vierges par des ignorants, des filles qui auroient déja fait uſage de leurs droits ; le ſeul moyen que je connoiſſe, eſt de les réſoudre avec l'eau fondante, en s'en baſſinant ſouvent & en y appliquant des compreſſes. La douche des eaux de Barrege réitérée ſur la partie malade peut auſſi guérir ces duretés.



DES BUBONS VÉNÉRIENS.

LEs Bubons vénériens, ou *Poulains*, ſont des tumeurs lymphatiques qui viennent en différentes parties du corps, aux aînes, aux aiſſelles, au col ; ce mal ſe forme dans les réſervoirs de la lymphe, les plus voiſins de l'endroit où le virus a été reçu ; ſi c'eſt par les parties génitales, le Bubon ſera aux aînes ; ſi c'eſt par la bouche, le Bubon ſe formera au col, ainſi de ſuite.

La Limphe s'épaiſſit dans les glandes de l'endroit où le virus pénétre, les tuméfie, y occaſionne des tumeurs groſſes, dures, rénitentes & quelquefois enflammées; les unes viennent quelquefois d'un commerce impur, & c'eſt alors une *maladie eſſentielle*;

les autres ſurviennent à une gonorrhée virulente ſupprimée ou qui coule peu, ou bien à des chancres de la verge, & c'eſt alors une maladie *ſymptomatique* ; d'autres arrivent d'elles-mêmes ſans qu'il y ait eu depuis long-temps un mauvais commerce, & c'eſt alors un ſigne *pathognomonique* d'une Vérole cachée.

On pourroit confondre les Bubons vénériens avec toute autre eſpèce de tumeur ; mais un peu d'attention & d'habitude ſuffit pour les diſtinguer. Il ſera aſſez facile de différencier les Bubons ſimples & peſtilentiels, d'avec les tumeurs ſcorbutiques & écrouelleuſes ; mais l'enterocelle pourroit en impoſer au premier aſpect ; c'eſt pourquoi nous allons eſquiſſer quelques traits qui mettront les perſonnes même les moins verſées dans cette partie en état de ne point s'y méprendre.

La ſuperficie de l'enterocele eſt unie, la figure en eſt preſque ronde &, quoique le volume en ſoit conſidérable, la baſe eſt fort mince, au lieu que la ſuperficie du Poulain eſt inguinale, ſa figure le plus ſouvent oblongue & ſa baſe large. La tumeur de l'entérocele céde aiſément à la preſſion ; mais elle ſe releve dès qu'on ôte le doigt ; c'eſt tout le contraire dans le Poulain ; l'entérocele produit ordinairement des accidents que ne produit pas le Poulain inguinal, comme fiévre, colique, vomiſſement, &c.

Le traitement du Poulain, ſoit qu'il vienne immédiatement après un commerce impur, ou long-temps après, ſans cauſe manifeſte, doit être à peu près le même ; d'autant plus qu'il y a lieu de préſumer qu'il y a une certaine quantité de virus paſſée dans

le ſang, lequel virus ne peut être détruit que par l'antidote du poiſon vénérien; c'eſt pourquoi, dès le commencement, on doit tirer du ſang, afin de diminuer l'engorgement des glandes, & de prévenir la trop grande inflammation. Les ſaignées doivent même être répétées ſouvent & de ſuite, afin d'éviter la ſuppuration, & de favoriſer autant qu'on le pourra la réſolution. L'emplâtre de *diabotanum*, ou de *vigo cum mercurio*, ou des linges imbibés d'eau fondante N°. VII; concourront à remplir cette indication. Il faut enſuite purger le malade avec les pilules mercurielles N°. XXI; il y a pluſieurs Praticiens qui conſeillent l'émétique; je ſerois aſſez de leur avis.

Lorſque le Poulain eſt dur & rénitent, il convient d'y appliquer des cataplaſmes émollients, N°. III, pour

les faire *bomber*, on leur ſubſtitue enſuite les réſolutifs N°. IV.

Le traitement local conſiſte auſſi à faire diriger ſur la partie malade, les fumigations Mercurielles N°. XXIII; ou l'on appliquera des compreſſes imbibées d'eau-de-vie camphrée dans chopine de laquelle on aura fait fondre 10 grains de ſublimé corroſif.

La ſolution N°. XXVII, doit être adminiſtrée dès le commencement. Cependant s'il ſe rencontroit des malades qui euſſent une forte répugnance pour tout eſpèce de remède ſous forme liquide, on pourroit dans ce cas employer le mercure ſous forme ſeche & ſubſtituer les pilules de ſublimé N°. XXII; mais, autant qu'on le pourra, on donnera la préférence à la ſolution.

Lorſqu'on ne ſera pas le maître d'empêcher la ſuppuration, on em-

ployera d'abord le *Baſilicum* tout pur pour ramollir, & cela deux fois par jour; & lorſque le milieu commencera à devenir blanc & à *pointer*, on joindra au baſilicum un cinquiéme de l'onguent N°. XVI, ce que l'on continuera juſqu'à parfaite ſuppuration; & lorſqu'elle ſera faite, on appliquera une emplâtre de *diapalme*, ſoir & matin, qui fera ſortir & pomper le pus de la playe : de cette façon la cicatrice ſe fera ſans y mettre ni plumaceaux ni tentes. Si le cauſtique n'eſt pas praticable, on aura recours à l'inſtrument tranchant; l'inciſion ſe fera le long du plis de l'aîne & non en croix, comme le conſeillent certains Praticiens.

Il reſte quelquefois une eſpèce de noyau ſquirreux après le traitement; c'eſt alors qu'il faut avoir recours aux douches d'eaux thermales,

ou aux cataplaſmes avec leurs boues.

Quand un Poulain eſt chancreux, ce qui le connoît, lorſque la tumeur eſt parſemée de petites veines violettes, bleues & brunes, qu'elles s'étendent même plus loin que la tumeur, & que la peau eſt terne, on fera uſage de l'emplâtre, N°. IX. Cette emplâtre eſt également bonne pour tous les cancers qui viennent au viſage & au ſein.

On ne doit pas toujours ſe preſſer d'ouvrir les Bubons vénériens, quelque collection de matière qu'ils renferment; ces abcès ſe diſſipent preſque toujours par l'uſage ſeul & continué de la ſolution. Un avantage réel que l'on trouve dans cette manière de traiter, c'eſt d'éviter les ulcères ſouvent fiſtuleux qui déroutent le Praticien le mieux entendu.

Une raiſon ſur-tout qui doit enga-

ger le Médecin à la réſolution, c'eſt la cicatrice ou difformité occaſionnée par le cauſtique ou l'inſtrument tranchant. Ces veſtiges ou reliquats honteux ſont des témoins perfides qui ne dépoſent malheureuſement que trop contre une vie rangée, & qui ſont ſouvent le ſujet des reproches de nouveaux mariés ? Combien de fois la paix & l'union n'ont-elles pas été troublées par les traces ignominieuſes de libertinage, qu'une jeune épouſe a remarquées ſur ſon jeune époux.



DES

POIRREAUX,

Verrues, Condilomes, Fics, Fraiſes, Mures & Ragades de l'Anus.

LEs différences obſervées dans la figure des excroiſſances dont il eſt ici queſtion, leur a fait donner différens noms par les Auteurs ; & elles ont pris différentes dénominations, à raiſon de leur forme & ſituation.

Les mines & longues, on les nomme *Poirreaux* ; celles qui ſont rondes, courtes & applaties, on les nomme *Verrues.* Quand elles ſont plates & étendues au long, on les caractériſe du nom *de Condilomes.* Enfin, quand elles ſont grandes & découpées en lambeaux, on les appelle *Crêtes.*

Les Fics , *Fraiſes* & *Mures* ſont des excroiſſances ſemblables aux différens fruits qui portent ces noms.

Les Ragades ſont des fentes qui proviennent pour l'ordinaire de l'humeur virulente qui découle des parties naturelles, & vient arroſer les marges de l'anus.

Dans l'un & l'autre ſexe, le ſiége le plus ordinaire des Poirreaux, Verrues, &c., eſt le tour de la couronne du gland, la face interne du prépuce, le frein, le clitoris, les nymphes & l'orifice du vagin.

Les Condilomes, Fics, Fraiſes, Mures & Ragades, ſe trouvent plus fréquemment à la marge de l'anus. Chez les effeminées, elles occupent le tour de cette partie.

Par elles-mêmes, ces excroiſſances ne comportent pas un traitement bien difficile, lorſqu'elles ſuivent

immédiatement un commerce impur. Mais ſi elles viennent d'un vice généralement répandu, il en eſt tout autrement, il faut les traiter comme la Vérole univerſelle, & adminiſtrer ſans délai la ſolution.

On les touche avec quelque eſcarrotique, tel que l'onguent N°. XVI, on en applique ſoir & matin. L'on pourra auſſi les couper avec des ciſeaux, ſi elles avoient aſſez de priſe, ou bien les lier le plus profondément, avec une ſoie cramoiſie, pour les panſer enſuite pendant deux ou trois jours avec le même onguent, & les faire deſſecher avec le blanc raiſin.

Les Poirreaux ſeront frottés avec le liniment, N°. XII.

Les fumigations ne peuvent être trop recommandées dans ces cas, & le ſilence des Praticiens, ſur cette ma-

tière, m'étonne d'autant plus, que l'on peut en tirer un grand avantage.

Les *Ragades* doivent s'injecter avec l'eau fondante, l'extrait de Saturne étendu dans une certaine quantité d'eau.

J'ai employé, en injections, avec beaucoup de ſuccès dans bien des occaſions, le baume verd, les eaux de Barrege, ayant fait précéder l'éponge préparée.



DES

EXOSTOSES

Et autres Maladies des Os.

ON appelle *Exoſtoſe*, une tumeur contre nature qui s'éleve ſur la ſurface de l'os. Les vérolés & les ſcorbutiques ſont fort ſujets à cette affection.

On diſtingue ordinairement deux eſpèces d'Exoſtoſes, les unes qu'on appelle *fauſſes* ou *bâtardes*; les autres qu'on nomme *vraies* ou *légitimes.*

Les premieres ſont un peu molles, cédent aſſez facilement à la preſſion du doigt, & cauſent une douleur vive, & quelquefois lancinante. Elles n'intéreſſent pas pour l'ordinaire la ſubſtance des os, & viennent uniquement

ment du gonflement du périoste devenu dur & skirreux.

Les secondes sont absolument dures & rénitentes, & ne causent que peu ou point de douleurs.

La cause la plus ordinaire de ces sortes d'exostoses, est une lymphe viciée par le virus vénérien qui attaque l'os ; pour lors les lames osseuses, ramollies ou rongées, céderont plus facilement à l'entrée de la lymphe, seront par conséquent trop nourries, croîtront, outre mesure, & formeront, suivant leurs degrés de virulence ou d'acrimonie, ou l'exostose ou l'hypérostose, ou enfin l'ostéosarcose, qui, comme tout le monde sait, est le ramollissement des os qui se fait lentement & par degrés, & dans lequel les os deviennent quelquefois cartilagineux & presque charnus.

Quoique plusieurs causes puissent concourir à produire le ramollissement, il est ordinairement l'effet du virus vénérien, comme on peut en juger par les observations médécinales de *Jean Fernel & Jacques Houllier*, Médecins fameux de la Faculté de Paris ; de *Dominique Gagliardi*, Professeur d'Anatomie à Rome, & de *Jean-Joseph Courtial*, Médecin de Toulouse.

On peut aussi consulter l'histoire de la maladie singuliere de la femme *Supiot*, communiquée à la Faculté de Médecine de Paris, dans une assemblée du *Prima Mensis*, par M. Morand, le Médecin, de l'Académie des Sciences, &c.

Les accidents que le virus vénérien produit sur les os, étant un symptôme du dernier degré de la maladie vénérienne, on ne doit rien négliger de

tout ce qui peut tendre à une guérison parfaite, soit à l'égard du vice local, soit à l'égard de celui dont toutes les humeurs sont affectées.

Le moyen curatif qui se présente le premier pour combattre un accident si effrayant, est d'ouvrir au virus un passage facile par toutes les voies excrétoires; les bains long-tems continués rempliront cette indication.

Après les préliminaires & les précautions que j'ai indiquées à l'article du traitement général de la Vérole, on doit mettre le malade à l'usage de la solution N°. XXVII, étendue dans la tisanne sudorifique N°. XXX. La guérison de *Ulrich de Hutten*, attaqué d'une Vérole caractérisée par des douleurs cruelles, des exostoses, des ulcères, des caries, &c., qui avoient résisté onze fois aux frictions mercu-

rielles, en eſt une preuve très-convaincante.

Quand les ſudorifiques ſervent de véhicule au ſublimé corroſif, ce médicament héroïque agit avec beaucoup plus de ſûreté & d'énergie que quand on le fait prendre dans des corps gras & mucilagineux. Il faut prolonger le traitement bien au-delà du terme ordinaire, & apporter l'attention la plus ſcrupuleuſe, tant dans le régime que dans l'adminiſtration des remèdes.

Si le vice local paroiſſoit réſiſter au traitement intérieur, il faudroit avoir recours aux fomentations ſur la partie malade avec l'eau fondante No. VII. On peut auſſi diriger la vapeur des fumigations mercurielles No. XXIII, ſur les tumeurs & exoſtoſes qui auroient pu réſiſter aux remèdes ordinaires.

DES

DARTRES.

De toutes les maladies ou affections de la peau, il n'y en a aucune qui incommode & fatigue davantage que *la Dartre* ou *Herpe.*

On doit la ranger au nombre des affections éréſipélateuſes, moins enflammées cependant que l'éréſipele, accompagnées de pluſieurs puſtules qui rongent & ulcèrent la cuticule de la peau, & la rendent plus ou moins inégale.

Il y a deux ſortes de Dartres, l'une ſimple & l'autre vive. La premiere conſtitue *la farineuſe.* La ſeconde eſt connue ſous le nom *de rongeante*, parce qu'elle eſt accompagnée de puſtules qui rampent

dans le tiſſu de la peau , la rongent & l'ulcèrent.

Preſque toutes les Dartres ſont ſymptômatiques & prennent les noms des maladies qui les cauſent ; comme Dartres *ſcorbutiques* , *ſcrophuleuſes* , *vénériennes.*

Ces dernieres, ſur-tout, ſont les plus communes , & jouent le plus grand rôle dans la machine.

Toutes les Dartres reconnoiſſent la même cauſe , c'eſt-à-dire , une lymphe ſalée ou bilieuſe. Souvent elles ne ſont que des dégénéreſcenſes du vice vénérien , ce qui leur a fait donner, par quelques Praticiens, le nom *de Vérole bâtarde ou catin.*

Le pronoſtique des Dartres, en général , eſt aſſez fâcheux , puiſqu'il ſuppoſe, non-ſeulement une dépravation dans les humeurs, mais encore une très - mauvaiſe qualité du

ſang, qu'il eſt ſouvent fort difficile de changer.

La Dartre farineuſe eſt la moins opiniâtre, mais la vive comporte avec elle les plus grandes difficultés, & quelquefois ſans eſpoir de guériſon.

Les indications pour la guériſon des Dartres, particulierement de celles qui ſont opiniâtres, conſiſtent à adoucir & délayer les ſels & les ſoufres groſſiers de la lymphe; à les évacuer par les purgatifs, à les pouſſer par la tranſpiration; ce qui s'opére par les remèdes internes & externes.

Pour faciliter l'effet des médicamens, il faut d'abord pratiquer une ou deux ſaignées, ſuivant la plénitude du ſujet & le degré d'inflammation.

S'il y a ſaburre dans les premieres voies, la purgation N°. XXV eſt in-

diſpenſable. On mettra enſuite le malade à l'uſage des bouillons amers & apéritifs, N°. II.

On fera ſuccéder à ces remèdes la ſolution N°. XXVII. Rien n'eſt plus propre à diviſer & atténuer la lymphe que cette préparation.

Si le malade eſt gras & pituiteux, la ſolution ſe prendra dans la tiſanne ſudorifique N°. XXX, à la doſe de deux cuillerées, ſur une pinte de tiſanne.

Le bain doit accompagner l'uſage de ce remède, & il faut avoir attention qu'il ſoit tiède.

Son uſage eſt d'autant mieux indiqué, qu'il impoſe ſilence au genre nerveux qui eſt fort irrité dans cette maladie. Mais comme ſouvent l'adminiſtration des bains ne peut avoir lieu, ſur-tout pour les femmes enceintes, les poitrinaires, &c. dans ces circonſ-

tans, on peut leur en ſubſtituer d'internes, qui conſiſtent en un ou deux lavemens, composés d'eau ſimple, ou d'une décoction d'herbes émollientes.

Les remèdes externes ſont différents topiques que l'on applique ſur les Dartres, mais il faut ne s'en ſervir qu'après avoir corrigé la maſſe du ſang. On peut laver les Dartres avec l'eau fondante, ou avec de l'eau dans laquelle on a mêlé de l'extrait de Saturne. Un remède qui m'a ſouvent réuſſi, eſt celui N°. XVII.

Les pilulles de Beloſte ont été pendant long-tems le cheval de bataille de preſque tous les Praticiens, mais le ſuccès n'ayant pas toujours répondu à l'attente, ce remède eſt tombé dans un diſcrédit, dont rien ne pourra le relever.

Le tems diſſipe la prévention, &

l'homme ſage n'écoute que l'expérience, ſans laquelle la médecine n'eſt que conjecturale.

J'ai employé avec aſſez de ſuccès les tablettes de Kunkel, mais de tous les remèdes, celui qui, ſelon moi, mérite la préférence, eſt la préparation antimoniale de M. Jacquet; remède approuvé par la Faculté de Paris, & qui a toujours été couronné de ſuccès. C'eſt un tribut que je dois payer à la vérité, & dont je m'acquitte avec d'autant plus de plaiſir, que je ne crois pas que ce précieux médicament puiſſe être remplacé par aucun autre.



DE LA
GALLE.

LA Galle eſt une éruption cutanée, qui attaque toutes les parties du corps, excepté le viſage, mais dont le ſiége principal eſt particulierement aux poignets, entre les doigts, aux mains, aux bras, aux jarrêts, & aux cuiſſes.

On diſtingue la Galle en deux eſpèces; la premiere eſt appellée *Galle canine* ou *ſèche*. La ſeconde, *Galle humide*.

La premiere a reçu la dénomination de *canine*, parce qu'on prétend que les chiens y ſont ſujets. Elle eſt caractériſée par de petites puſtules dures qui ne viennent preſque jamais à ſuppuration, & qui ne ſe couvrent

presque jamais de croûtes. Elle excite une démangeaison si importune, que l'on ne peut s'empêcher de se gratter ; mais ce plaisir momentané est bien racheté par la douleur qui en est la suite.

La Galle humide a ses pustules grosses ordinairement comme celles de la petite Vérole, mais la démangeaison est moindre que dans la précédente.

La cause prochaine de la Galle est interne ou externe.

L'interne est à-peu-près la même que celle des Dartres, & reconnoît aussi très-fréquemment pour cause le virus vénérien ; l'aveu du malade & le rapport fidele de ses égaremens passés, ne laissent pas que de jetter un grand jour sur la route que doit tenir le Médecin pour parvenir à son but ; sur-tout lorsque les remèdes or-

dinaires n'auront pas répondu à son attente. Il est encore plus facile de la reconnoître lorsqu'elle suit, ou est accompagnée d'autres accidents, ou qu'on ressent les symptômes désignés.

L'externe est de même, mais elle est contagieuse & se communique facilement. Il suffit de s'essuyer à la serviette d'une personne qui en est attaquée, de coucher avec elle, ou dans les draps où elle aura couchée, pour la gagner.

La Galle est une maladie plus incommode que dangereuse : elle est quelquefois critique & salutaire ; aussi de combien de maux n'est-on pas menacé, lorsque cette humeur est répercutée par les remèdes externes, sans avoir auparavant préparé le malade.

Pour guérir la Galle, il faut avoir égard à sa cause ; si elle est vénérien-

ne, de toute néceſſité il faut avoir recours à la ſolution N°. XXVII unie aux ſudorifiques. Si elle dépend d'une lymphe acre & corroſive, il eſt néceſſaire d'adoucir les ſels, de les briſer, & de les évacuer.

On commencera, par conſéquent, par une ou deux ſaignées, ſuivant la plénitude du ſujet. On preſcrira enſuite les bouillons rafraîchiſſans N°. II. Deux jours après, on purgera le malade avec la médecine N°. XXIV; on joindra à tous ces remèdes, le bain domeſtique, ou celui de la riviere, ſi le tems le permet. Rien ne relâche mieux les fibres nerveuſes de la peau, & ne diminue plus efficacement la démangeaiſon qui tourmente ſi fort les galleux

Au lieu des bouillons amers, on peut faire uſage pendant 12 ou 15 jours de la tiſanne ſudorifique N°.

XXX, ſur-tout lorſque les ſujets ſont gras & pituiteux. Les ſudorifiques, en général, atténuent & diviſent les ſels & ſoufres groſſiers dont la maſſe du ſang eſt ſouvent empreinte, & les entraînent, ſoit par les urines, ſoit par la tranſpiration.

La prudence doit dicter, de faire prendre, pendant le même eſpace de tems, tous les matins, un demi-gros d'*æthiops minéral*, pour deux doſes.

Le malade ainſi préparé, on ſe permettra les remèdes externes, tels que le liniment N°. XI, ou l'onguent contre la Galle N°. XV, ou l'eau fondante, avec laquelle on ſe lavera les parties affectées.

Il ne faut guère que deux onces de cette *pommade anti-pſorique* pour guérir l'éruption de la Galle.

Les malades s'en frotteront cha-

que ſoir en ſe couchant pendant quatre jours conſécutifs, à la doſe d'un gros chaque fois; ils envelopperont leurs mains avec un linge doux; le lendemain matin, ils les laveront avec de l'eau tiede; le cinquieme jour on les purgera avec la médecine N°. XXV, & ils continueront à ſe frotter pendant quatre autres jours, après quoi on les repurgera pour la troiſieme & derniere fois.



DE LA

CRISTALINE.

LA Criſtaline eſt une affection vénérienne particuliere *aux pédéraſtes*. Ce ſont de petits boutons remplis d'un matière blanche & dure, d'où leur vient le nom de *Criſtalins*; ils couronnent l'anus.

Cette infâme maladie étoit plus connue autrefois en Italie, en Eſpagne, & dans les Pays méridionaux, que dans notre contrée; mais actuellement que la mode influe même ſur les goûts les plus pervers & les plus dépravrés, la contagion eſt devenue preſque générale, & a gagnée tous les ordres de l'Etat.

Comme peu d'Auteurs ont traité de cette matière, j'ai cru ſatisfaire

la curiofité de quelques lecteurs, & fervir l'humanité, en traçant cette légére efquiffe.

Le moyen curatif confifte à paffer très-fcrupuleufement par les remèdes. C'eft pourquoi s'il y a douleur & inflammation, on aura recours à la faignée, & on fe mettra tout de fuite à l'ufage de la folution N°. XXVII, que l'on unira à la tifanne fudorifique.

On employera fur les Criftalins l'onguent efcarrotique N°. XVI ; ce moyen feul, fouvent, réuffit pour empêcher l'extirpation comme on le fait ordinairement.

A Rome, il y a un Hôpital qui n'eft confacré que pour les traitemens de ces fortes de maux, & on n'y pratique que le cautere actuel, ou l'application du bouton de feu.

Les lavemens, avec deux cuillerées de folution N°. XXVII, font

d'un grand ſecours, & on ne peut agir que très-prudemment en les administrant.

Si par la mauvaiſe adminiſtration du remède, ou par la négligence du malade, le mal dégénere en cancer, pour lors on auroit recours à l'emplâtre No. IX.

Les fumigations N°. XXIII, pourroient ne faire que du bien, & il ne faut rien moins que la réunion bien entendue de tous ces moyens, pour combattre un ennemi ſi redoutable.

DU

PIAN OU ÉPIAN.

L'ÉPIAN, autrement dit *le Mal Indien*, parce qu'il eſt plus commun aux Iſles du nouveau Monde, ſe connoît par des ulcères qui s'ouvrent d'eux-mêmes aux bras, aux jambes, aux cuiſſes, & aux omoplates. Dès les premiers jours qu'ils ſont ouverts, ils ſont plus livides & les bords plus flétris que ceux occaſionnés par la Vérole : au ſurplus, ceux qui en ſont attaqués doivent d'autant mieux le connoître, qu'ils ſçavent avoir eu affaire avec des femmes Indiennes.

Preſque tous les Nègres en ſont attaqués une fois la vie, le plus ordinairement dans l'enfance ; & les

colons Européens aſſurent que ceux qui ont eſſuyé une fois cette maladie, en ſont exempts pour la ſuite.

Il eſt rare que les Européens la gagnent, & cela ne leur arrive guère que par un commerce impur ; mais il attaque ſouvent ceux qui ſont nés en Amérique de parens Européens.

Les préſomptions ſeroient aſſez fortes pour imaginer que la Vérole ne ſeroit autre choſe que l'Épian qui a dégénéré, & qui, par le laps de tems, s'eſt dénaturé chez les Européens, & qu'en continuant de ſe communiquer par contagion, il a toujours conſervé le caractère qu'il avoit une fois pris.

Les frictions étant très-dangereuſes dans cette maladie, il faut de toute néceſſité recourir à la ſolution N°. XXVII, unie aux ſudorifiques.

Les Nationaux font uſage d'un ſyrop

de ſalſe-pareille, qui leur réuſſit admirablement bien.

On prendra deux lavemens par jours, dans chacun deſquels on mettra une cuillerée de la ſolution N°. XXVII.

On ne peut être trop circonſpect ſur le régime & ſur la boiſſon. Le lait tout pur ou coupé avec la ſalſe-pareille, paroît la boiſſon la plus convenable.

On doit faire uſage de tous les topiques indiqués, propres à chaque acceſſoire vérolique.

Quelquefois, malgré tous les remèdes, on ne peut ſe guérir de ce mal dans ſon pays natal; & lorſque l'on eſt en France, il diſparoît de lui-même: ſur d'autres il agit tout différemment, il leur apparoît en France & ſe diſſipe lorſqu'ils ſont chez eux.

DE LA

VÉROLE GÉNÉRALE.

ON appelle Vérole *générale* ou *universelle*, celle dont le virus a infecté toute la masse des humeurs. Semblable à un Prothée, elle se manifeste sous tant de différentes formes, qu'il faut toute l'habileté possible pour la reconnoître. Telle qu'un Caméléon, elle change tant & si souvent de couleurs, qu'il n'est pas possible de la saisir au premier aspect.

Tantôt elle se masque sous la forme d'une fluxion de poitrine, d'autre fois sous un coup-d'œil pleurétique; souvent elle affecte les douleurs de goutte, de rhumatisme, &c. en un mot, presque toutes les maladies dont le corps humain est affecté, sont

de ſon diſtrict. C'eſt moins une maladie unique , qu'un aſſemblage de toutes les maladies.

Il n'eſt point de maux que la Vérole ne puiſſe produire ; car outre tous les ſymptômes qui la caractériſent, & dont nous avons fait mention dans le cours de cet Ouvrage, les ongles, les cheveux & les poils tombent quelquefois,ce qui occaſionne l'Alopécie; l'Aphonie ſe met ſouvent de la partie.

La bouche & le nez peuvent être attaqués dans toutes leurs parties de tubercules , d'ulcères malins , rongeants & deſtructeurs , &c.

Les membres & jointures ſont attaqués de douleurs de rhumatiſme , de douleurs lancinantes. Les ſucs nourriciers qui pénétrent les os, étant viciés , produiſent des exoſtoſes , des

des hiperoſtoſes, des ankiloſes, la carie même.

Il ſe forme auſſi des tumeurs lymphatiques dans les endroits les plus glanduleux, comme au col, aux aiſſelles, aux aînes, &c.

Enfin, toutes les fonctions en général peuvent être léſées dans l'un ou l'autre ſexe.

Braſſavole, après s'être occupé à marquer la différence qu'on obſervoit dans tous les ſymptômes vénériens, en découvrit 234.

Il eſt inconteſtable que la Vérole conſiſte dans la réunion de pluſieurs ſymptômes ou ſouvent d'un ſeul, lorſqu'il y a long-tems qu'on ne s'eſt expoſé.

La Vérole vient ſouvent après un commerce impur, mais toujours à la ſuite de quelque ſymptôme mal guéri, par exemple, une gonorrhée

imprudemment arrêtée par les aſtringens, un bubon ou un chancre qui n'aura pas aſſez ſuppuré.

Cette fâcheuſe maladie ſe gagne pareillement par un contact immédiat, & il eſt certain que la partie qui a d'abord exercé ce contact, doit être d'abord attaquée de ſymptômes vénériens, avant que le virus ſe répande dans toute l'habitude du corps; & conſéquemment, avant d'être attaqué d'une Vérole univerſelle & confirmée, il eſt néceſſaire qu'on ſoit d'abord atteint d'un ſymptôme local. C'eſt ce qui a donné lieu à la diſtinction d'accidents primitifs & ſecondaires.



DES

SIGNES DE LA VÉROLE.

LEs ſignes des Maladies vénériennes ſont de deux ſortes, les uns univoques, les autres équivoques.

Deux ſignes équivoques ſouvent ne caractériſent pas le mal, parce que les ſymptômes peuvent avoir quelque choſe de commun avec d'autres maladies ; il n'en eſt pas de même des ſignes univoques : un ſeul ſouvent ſuffit pour caractériſer la vérole, ſur-tout lorſqu'il y a long-tems qu'on s'eſt expoſé, & que la femme avec qui l'on a eu affaire eſt convaincue de ce mal. Ce poiſon reſte aſſoupi ſouvent des mois & des années entieres.

On ne ſçauroit trop s'arrêter à l'éxa-

men des ſignes d'une maladie, pour éviter d'établir une fauſſe curation, ſi on ſe détermine après un examen trop ſuperficiel ; car, non-ſeulement, on manque le but qu'on ſe propoſe, mais on produit un très-grand mal ; en épuiſant le tempérament du malade par des remèdes mal indiqués. La maladie ne trouvant alors aucun obſtacle à ſes progrès, en fait quelquefois de ſi rapides, qu'elle brave enſuite les remèdes les plus efficaces, & le Médecin, s'il arrive qu'il reconnoiſſe ſon erreur.

On ne ſçauroit donc faire trop d'attention à avoir un diagnoſtic ſûr. Le Praticien doit raſſembler tous les ſignes pour en former un tableau général, dont il doit examiner toutes les nuances avec autant d'attention qu'un Pilote obſerve ſa bouſſole pour diriger ſûrement ſa courſe à ſa deſti-

nation ; & ce n'eſt qu'après avoir donné l'attention la plus réfléchie à cet examen , que le Médecin doit déduire ſes *méditations curatives*; ſans cela il ſe trouve toujours en oppoſition avec la Nature , & il ne peut faire qu'une application meurtriere des remèdes contre-indiqués.



DU SIÉGE
DU VIRUS VÉNÉRIEN.

M. ASTRUC dit que le ſiége du virus vénérien eſt dans les ſucs graiſſeux, ſpécialement dans *la lymphe* ; cependant il rejette l'opinion de Boërrhaave qui établit que la graiſſe eſt attaquée principalement par le virus vénérien.

Les opinions de ces deux Médecins ne me paroiſſent pas différer eſſentiellement ; & leur oppoſition vient, à ce qu'il me ſemble, de ce que l'on n'a pas établi diſtinctement les rapports qui ſont entre la lymphe & la graiſſe.

La lymphe eſt, comme tout le monde en convient, le principe de la nutrition ; elle eſt l'extrait le plus

affiné de toutes les humeurs animales ; & la graiſſe paroît être celle qui la produit le plus immédiatement.

Tous les Phyſiologiſtes ſçavent qu'une partie du ſang de la *cœliaque*, eſt dépoſée par *l'artère ſplénique* dans les cellules de la ratte ; lorſque l'animal eſt à jeun ; & qu'elle en eſt enſuite exprimée lors de la digeſtion, pour aller fournir à la ſecrétion de la bile ; ainſi la graiſſe, dépoſée dans les cellules du tiſſu muqueux, ſert non-ſeulement à augmenter les graces d'une belle proportion, & à relever le prix de la beauté, mais c'eſt un magaſin que s'eſt formé la nature ; c'eſt-là où elle puiſſe l'aliment dont la préparation coûte le moins aux forces de l'animal, & avec lequel elle peut braver pendant quelque tems la diſette & la faim.

Tous les Médecins conviennent que la graiſſe fournit dans le beſoin à la nutrition. Comment concevoir en effet que des malades, que des malheureux que leurs crimes ont plongés dans l'obſcurité des cachots, puiſſent, ſans la graiſſe, ſoutenir ſi long-tems l'abſtinence à laquelle la force les réduit ? L'état de maîgreur & la conſomption dans laquelle ils languiſſent, prouvent aſſez que la graiſſe s'épuiſſe pour fournir l'aliment qui leur eſt néceſſaire.

Ne voit-on pas des animaux vivre des ſix mois entiers, ſans prendre de nourriture, & diſſiper, dans le plus profond ſommeil, l'embompoint qu'ils avoient accumulé ? L'état de maîgreur où ils ſont, lorſqu'ils ſe réveillent, démontre que c'eſt aux dépens de la graiſſe qu'ils ont pû ſoutenir un ſi long repos, ſans prendre de nourriture.

L'analyſe de la graiſſe démontre qu'elle contient tous les principes propres à la nutrition. Elle ne fournit, ainſi que le chyle & le lait, par la décompoſition, aucun veſtige d'alkali volatil. Elle ne produit, ainſi que ces deux liqueurs, qu'un acide joint aux autres principes ; mais principalement au *principe inflammable*, qui eſt lié par l'acide aux autres principes. Dès qu'on enlève à la graiſſe une portion de ſon acide, ſon principe inflammable, uni à une moindre quantité, paroît ſous forme fluide ; telle eſt l'huile que donne la graiſſe par la diſtillation, après le paſſage de l'acide dans le récipient.

Il eſt aiſé de faire des graiſſes artificielles, différentes cependant des naturelles, parce qu'il ne nous eſt pas poſſible d'imiter abſolument les procédés de la nature ; mais en uniſſant

un acide, tel que l'acide vitriolique, à de l'huile, & laiſſant le tout en digeſtion, le *cauſticum* de l'acide s'unit à la partie éthérée de l'huile ; & on voit ſurnager dans le mélange des flocons graiſſeux, auxquels on peut rendre leur forme fluide, en les privant du *cauſticum* qui captive le principe inflammable.

Ce que je viens de dire tend à prouver deux choſes ; la premiere, que la graiſſe eſt une humeur que la nature réſerve en cas de diſette, & qui n'a plus beſoin que d'une légere préparation pour être propre à ſervir à la nutrition ; préparation qu'elle reçoit ſans doute en paſſant des cellules où elle eſt dépoſée dans les vaiſſeaux lymphatiques, par une nouvelle combinaiſon du mouvement qui donne une autre modification aux principes qui la conſtituent : mo-

dification qui la rend *lymphe*, & qui la met en état de réparer les pertes que produit la force de la vie.

La lymphe & la graisse ne different donc que par une légere modification des principes ; par conséquent il y a de très-grands rapports entre ces deux humeurs, & l'on ne doit pas être étonné si toutes deux sont altérées dans la maladie vénérienne.

Suivant cette explication, on peut concilier *Boërrhaave* avec M. *Astruc*. Ne seroit-il pas ridicule que ces deux grands hommes fussent en opposition pour une pareille vétille ?

Ce n'est pas l'esprit de critique qui me porte à blâmer les opinions de mes Prédécesseurs, je leur dois au contraire ma reconnoissance, puisqu'ils me fournissent les moyens d'être utile à mes semblables.

La deuxieme chose que j'ai eu des-

ſein de démontrer, c'eſt que l'analyſe chymique, nous faiſant reconnoître dans la graiſſe un acide, nous fournit un moyen facile de déterminer la nature du virus vénérien.

Il réſulte donc de ce que nous venons de rapporter, que la lymphe & la graiſſe ſont les deux humeurs qui ſont principalement altérées dans la maladie vénérienne.



COMMENT SE COMMUNIQUE LE *VIRUS VÉNÉRIEN.*

CEtte matiere importante eſt une de celle qui a le plus exercé le génie des Médecins & des Phyſiciens ; car comment rendre raiſon de ce Phénomene? Une femme qui couche habituellement avec ſon mari, ne lui communique rien ; elle a affaire avec un autre : cette perſonne attrappe ou une Chaude-piſſe, ou des Chancres. Eſt-ce par la regle des affinités qu'on pourroit rendre raiſon de ce Phénomene ? j'aurois lieu de le penſer, & la diſpoſition des tempéramens ſeroit une raiſon aſſez forte pour m'y faire attacher ma croyance. D'ailleurs, ne voit-on pas tous les jours que de quatre jeunes gens qui ont affaire

avec une fille publique, il n'y en a quelquefois qu'un qui attrappe du mal, ou bien il y en aura trois qui auront été loti, & un seul qui paroît en être exempt ?

Il arrive encore assez fréquemment que parmi ceux qui auront gagné du mal, avec la même vérolée, on trouve en eux différens accidens qui montrent qu'ils n'ont pas tous le même degré de virus, ce qui fait voir encore que cela dépend du tempéramment, de la disposition & de la facilité que le virus a de s'insinuer plus ou moins aisément dans le sang, par l'analogie ou le rapport que les humeurs du corps ont avec le virus Vénérien. *

---

* Les dispositions particulieres du sujet qui contracte le virus, ne laissent pas que de mettre beaucoup de variété dans les acci-

Ce mal peut venir de naiſſance, ſoit par des parens mal-ſains, ou par une Nourrice infectée. Une Nourrice pareillement peut le recevoir de l'enfant qu'elle allaite.

Les baiſers laſcifs donnent naiſſance à cette maladie, lorſque l'un des deux eſt infecté.

D'autres, pour avoir couché avec des vérolés, ont eu quelques ſymptômes. Il s'exhale par la ſueur & la tranſpiration d'un corps gâté des parties virulentes qui paſſent par les

---

dents. Ceux qui ont le canal de l'urètre délicat & ſpongieux ſont plus ſujets que d'autres à prendre la Gonorrhée. Ceux en qui la lymphe, qui ſe filtre dans les glandes conglobées, eſt naturellement épaiſſe, ſont ſuſceptibles de bubons. Ceux qui ont la peau du gland trop tendre, prennent plus aiſément des chancres. Il en eſt de même dans toutes les autres parties.

pores de la peau d'un corps ſain, ſe mêlent avec les humeurs, en vicient toute la maſſe, & alterent le tempérammment & la ſanté.

Cette maladie eſt toujours très-fâcheuſe : quelquefois on vit aſſez long-tems, mais le plus ordinaire, ſi l'on n'y remédie, on traîne une vie languiſſante qui termine les jours aſſez promptement.

Il eſt certain que le contact immédiat eſt capable de produire la contagion ; mais auſſi il faut bien ſe donner de garde d'ajouter foi à toutes les ſornettes inventées par les malades intéreſſés à en cacher la véritable ſource.

Ce n'eſt pas que nous ne trouvions des Auteurs auſſi vrais que *Skenkius & Hortius*, qui aiment à donner à leurs obſervations l'air du merveilleux.

Celle que je vais rapporter en fournit la preuve. Une jeune Demoiſelle de condition avoit une Gonorrhée virulente & pluſieurs Chancres, dont elle accuſoit un bouquet que lui avoit donné un jeune homme. (Elle garda ſûrement le tacet ſur l'eſpece de bouquet, qui fut précédé ſans doute de quelques careſſes qu'elle paſſoit ſous ſilence); ſon Médecin feignit de croire l'hiſtoire, & après l'avoir guérie, l'invita à ne recevoir de bouquets qu'en préſence de ſa mere, lui aſſurant qu'avec cette précaution jamais fleur ne lui communiqueroit plus une pareille maladie.

Ce fait n'eſt pas plus croyable que ce qu'on raconte d'un Prêtre qui gagna la Vérole à l'oreille, pour y avoir reçu l'haleine infectée d'une Religieuſe en la confeſſant.

Des Médecins qui ſeroient aſſez

ſimples pour ajouter foi à des faits auſſi haſardés, doivent être renvoyés à ces ſiecles d'ignorance, où l'on croyoit Saint Léger de plume, & Saint Cloud de fer.



DU

MERCURE.

DE tous les remedes que nous fournit le Regne minéral, il n'y en a aucun qu'il importe le plus de connoître que le Mercure. Cette ſubſtance métallique eſt fluide, brillante, froide au toucher, peſante & très-volatile.

Elle nous vient de différens endroits; l'on en trouve des Mines en Italie, en Hongrie, en Chine, dans le Frioul, à Hydria en Eſclavonie, à Almendens en Eſpagne. La France même nous en fournit aux environs de Montpellier, & près de Saint-Lô en Normandie. Les Médecins ne l'emploient ordinairement qu'après qu'il a été revivifié du Cinnabre.

On a redouté pendant long-tems l'uſage de ce Minéral, ſur la foi de *Dioſcoride*, qui lui attribuoit une qualité pernicieuſe. Actuellement on eſt revenu de ces terreurs paniques, & depuis près de deux ſiecles, on n'a qu'à ſe louer de ſes bons effets, lorſque ce minéral a été adminiſtré par des mains ſages & prudentes.

Un Médecin, nommé *M. le Duc*, qui a fait le voyage du Levant, dit qu'à *Smirne*, les femmes ſont dans l'uſage de prendre deux gros de mercure coulant tous les jours, pour devenir graſſes & fraîches, & pour ſe donner de belles couleurs naturelles.

Le Docteur *Cheine* le regarde comme la vraie Panacée & l'Antidote univerſel.

Juſqu'à préſent le mercure a été regardé par les Médecins comme le principal remede, pour guérir la Vé-

role *universelle.* Aujourd'hui même on eſt forcé de convenir que c'eſt le moyen curatif qui convient au plus grand nombre de cas; & l'on peut dire avec raiſon, que de tous les remedes connus juſqu'à préſent, c'eſt le mercure qui eſt le plus ſûr, & qu'on n'en a pas encore trouvé de plus énergique. Cependant on n'eſt pas d'accord ſur la maniere de l'employer; les uns le préferent en frictions, les autres en fumigations; les uns jugent plus efficaces ſes préparations données intérieurement, & parmi tous, chacun a ſa méthode particuliere.

Il y en a d'autres qui prétendent guérir toute eſpece de maladie Vénérienne avec les Végétaux.

Que faire dans de pareilles conjonctures? Suivre la nature & donner la palme à la préparation que la pratique nous aura convaincus être la

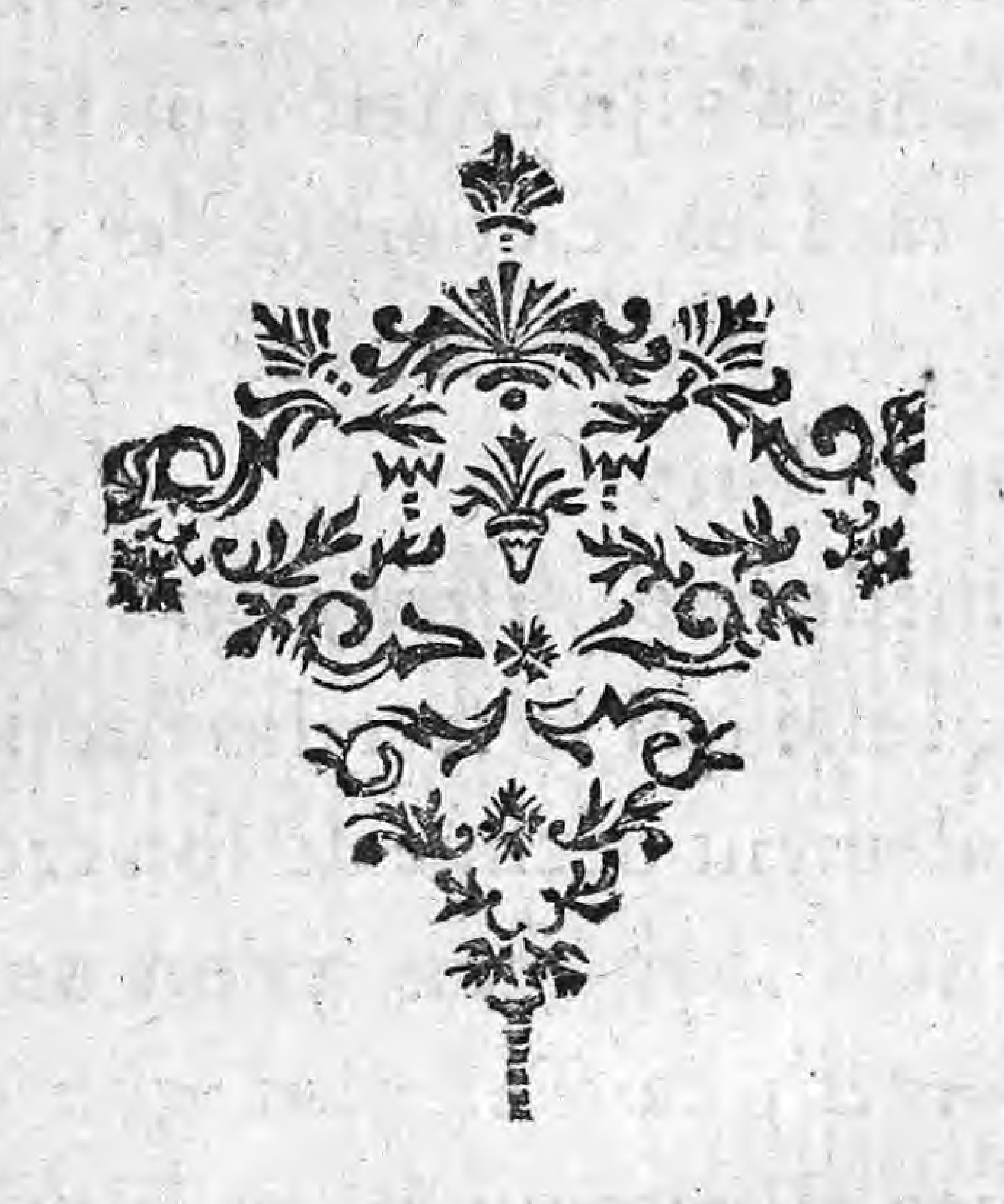
plus propre à remédier à un plus grand nombre d'accidens & plus sûrement.

Car nous voyons souvent telle Vérole guérie par les préparations mercurielles données intérieurement, qui a résisté aux frictions, telle autre guérie par les sudorifiques, qui a échoué contre le mercure administré de toute façon.

Un principe certain, c'est qu'il ne faut jamais s'entêter à vouloir traiter, par la même méthode, une personne qui aura déjà été manquée. Le corps s'habitue aux remèdes, & ils ne produisent plus l'effet desiré.

C'est, à ce que je pense, le seul moyen de rendre raison de différens Phénomenes; par exemple, pourquoi *Mithridate* avaloit du poison, même en assez grande quantité, sans en ressentir aucun mal? Pourquoi il y a des

perſonnes qui prennent de l'opium, d'autres de la ciguë, enfin du ſublimé corroſif, de quoi en tuer dix, & qui n'en ſont nullement incommodées.



DES

FRICTIONS.

L'Expérience & l'obſervation ont détrompé les Médecins. L'enthouſiaſme n'a qu'un tems; on revient tôt ou tard ſur le compte des choſes qui ne portent point avec elles l'empreinte du bon.

La médecine *jatraliptique*, c'eſt-à-dire, celle qui ſe ſert des frictions, eſt totalement déchue de ſon crédit; il y a déjà long-tems qu'on ne fait plus ſaliver; ce n'eſt plus que dans quelques Hôpitaux, qu'on fait uſage de cette cruelle méthode, connue ſous le nom de *la Frotte*; & ſi cette pratique n'étoit pas encore malheureuſement le gagne-pain de quelques malheureux Carabins qui n'ont pu

ſe tirer de l'état médiocre de Chambreland pour paſſer à la qualité de maître, ce moyen ſeroit totalement dans l'oubli ; mais ces ſinges de la médecine ont un intérêt trop réel pour abandonner cette pratique, & voyent diſparoître avec regret l'appareil faſtueux de cette méthode.

Les inconvéniens qui réſultent des frictions même les mieux adminiſtrées, n'ont pas peu contribué à la faire rejetter, au point qu'à l'armée & dans les Hôpitaux militaires on adminiſtre communément la ſolutiou.

L'activité du mercure, adminiſtré ſous forme d'onguent, entraîne après elle les maux les plus grands ; comme l'ébranlement de toutes les dents, le gonflement de toute la tête, le relâchement de toutes les glandes de la bouche ; ce qui jette le malade dans

des maux de tête & des dégoûts continuels, de ſorte que s'il a le bonheur d'en réchapper, ce n'eſt plus qu'un phantôme qui marche, un corps qui n'a que la peau & les os, & qui ne ſe ſoutient plus que par artifice.

Un autre inconvénient non moins réel des frictions, eſt le deſſechement qu'elles occaſionnent ſouvent aux muſcles qui ſervent à la formation de la voix, de maniere que les ſons-flutés primitifs de nos petites maîtreſſes ſe changent en tons déſagréables de nos muguets à brandevin.

Nous paſſons ſous ſilence une infinité d'autres maux qui dépendent des frictions, maux auſſi fâcheux que la maladie primitive. Les douleurs de tête habituelles, celles des articulations, les tremblemens des membres, quelquefois même la conſomption, ſont des ſuites malheureuſes de l'ad-

miniſtration peu réfléchie de cette cruelle pratique.

D'ailleurs la lenteur, le dégoût & la malpropreté qu'entraîne après elle cette méthode, ne peuvent convenir au plus grand nombre de jeunesgens, que l'erreur a ſéduits, non plus qu'aux perſonnes qui par état ſont obligées de cacher une maladie dont la connoiſſance non-ſeulement porte quelque trouble dans leur famille, mais encore leur enleve la confiance des perſonnes qui leur ſont les plus cheres.

On n'eſt jamais ſûr par les frictions de la quantité de mercure qu'a reçu le malade. Qui peut évaluer le mercure qui reſte à la peau, aux linges, aux habits & aux mains de ceux qui frottent, &c. ?

Il eſt une choſe avouée de tous les Praticiens, que les frictions échouent

presque toujours dans les gonorrhées, ce qui doit engager à les rejetter : il est vrai que leur insuffisance est moins préjudiciable que celle de tous les autres remèdes, mais la perte d'un tems précieux, mérite la plus grande attention.

Je ne prétends cependant pas exclure totalement cette méthode, qui a eu quelquefois des succès entre les mains de Praticiens habiles ; mais les cas sont rares, & ce seroit abuser le public que de lui présenter ce secours comme le seul & l'infaillible. Le mérite de l'ancienneté ne peut tenir contre l'expérience.

Le mercure en effet sous forme d'onguent, ne peut parcourir les plus fines ramifications, c'est au mercure salsifié qu'est réservé ce triomphe.

En général le traitement intérieur pour les maladies Vénériennes quelconques, doit être préféré; parce

que dans ce traitement le virus eſt repouſſé à l'extérieur, & ſon entrée dans le ſang eſt défendue par l'action du remède qui ſe dirige du centre à la circonférence.

M. Venel, ſçavant Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier, dans une Diſſertation qu'il a donnée au public, taxe la méthode des frictions d'*infidele* & d'*inſuffiſante*.

Sydenham, l'Hippocrate de l'Angleterre, eſt du même avis; voyez ſon ſentiment ſur l'inefficacité du mercure contre la gonorrhée, dans la préface qu'il a mis à l'édition d'Aloyſinus Luiſinus, à Leyde en 1728.

Le célebre Aſtruc, dans la ſixieme édition de ſon Traité des maladies Vénériennes, convient lui-même de l'inſuffiſance du mercure, dans certains cas, & dit expreſſément, *qu'on agit un peu à tâtons dans ce traitement.*

C'eſt l'expreſſion même qu'emploie l'Apôtre des frictions ; on ſçait qu'Aſtruc les a défendues avec une ſorte de fanatiſme.

Il faut pourtant rendre l'hommage qui eſt dû à la mémoire de ce Médecin juſtement célebre par les connoiſſances très-étendues que renferme ſon Ouvrage, par les recherches auxquelles il s'eſt livré, par l'élégance de ſon ſtyle, & par les lumieres qu'il a répandues ſur cette queſtion.

On n'ignore pas que l'expérience qui commencoit à accréditer les remèdes internes, lui avoit rendu ſon opinion ſuſpecte dans les dernieres années de ſa vie, & que s'il étoit poſſible aux hommes dont le génie a occupé leur ſiecle, de déſavouer les erreurs du premier âge, Aſtruc en auroit donné l'exemple.

Eſt-il permis d'ajouter qu'il y au-

roit eu quelque ingratitude de ſa part de maltraiter la méthode des frictions, à laquelle il étoit redevable d'une fortune qui a étonné ſes contemporains ?

La méthode fondée ſur les remèdes internes, n'eſt utile qu'aux malades, & les Médecins, en la défendant, n'élevent point des Autels à leur avarice, mais à la vérité.



DU SUBLIMÉ CORROSIF,

Et de sa manière d'agir SUR LE VIRUS VÉNÉRIEN.

LE mercure sublimé corrosif est un sel métallique composé de particules mercurielles avec un excès d'acide : c'est ce qui le met dans le cas d'être soluble, & le distingue d'avec les sublimés doux. Car le point essentiel de ce remède est la solubilité, propriété qui jusqu'ici paroît être réservée à ce seul sel, & le distingue de tous les autres.

Sa maniere d'agir dans le traitement des maladies Vénériennes nous est totalement inconnue. Est-ce par sa masse? Est-ce par ses pointes? Seroit-ce

par ſa quantité? Seroit-ce enfin au ſoufre de ce minéral dont la vapeur bienfaiſante enchaîne le virus Vénérien & le décompoſe? Nous l'ignorons. Il guérit & cela nous ſuffit.

M. Aſtruc penſe que le mercure mêlé & confondu avec le ſang, eſt pouſſé par l'action du cœur & des vaiſſeaux juſqu'aux plus petits rameaux artériels; & de-là dans toutes les parties où ces rameaux vont ſe répandre avec une viteſſe qui augmente toujours à raiſon de la diminution des vaiſſeaux qu'il parcourt de maniere que les gouttes mercurielles qui avoient dans l'aorte un mouvement quatorze fois ſupérieur au mouvement du ſang, auront dans les vaiſſeaux capillaires, malgré la diminution de vîteſſe qu'elles éprouvent par leur mouvement progreſſif, & les obſtacles infinis contre leſquels

elles ont à heurter à chaque inſtant ; une vîteſſe cent fois ſupérieure à la vîteſſe du mouvement du ſang ; parce que, dit M. Aſtruc, comme les molécules du ſang & du mercure perdent dans leur mouvement progreſſif des quantités égales de vîteſſe, & que les quantités de mouvement ſont inégales, à raiſon de la différente péſanteur, (à égale quantité de maſſe,) la ſomme reſtante des vîteſſes differe dans les proportions que nous avons dites.

C'eſt de ces principes que M. Aſtruc a déduit l'action du mercure dans les maladies Vénériennes.

Le mercure, dit-il, agit à la maniere des corps ſolides contre les obſtacles qu'il rencontre, & il a d'autant plus de force, que la maſſe de ſes molecules eſt plus grande.

M. Aſtruc convient que c'eſt à l'ex-

trêmité des vaisseaux que se passe toute la scène du virus Vénérien, & il fait dépendre les effets qu'il produit de l'obstruction de l'extrêmité de ces vaisseaux par la coagulation de l'humeur qu'ils contiennent, à raison de la vertu coagulante du virus, dont la nature acide approche de celle de l'eau forte.

Suivant cette théorie, il doit arriver que la vîtesse des molécules mercurielles, loin d'augmenter, doit diminuer dans des quantités d'autant plus grandes, qu'elles s'éloignent davantage de la force qui détermine leur mouvement, à raison des obstacles & des frottemens qu'elles ont à essuyer contre les molécules du sang qu'elles sont obligées de déplacer, & suivant le calibre des vaisseaux dans lesquels elles s'engagent, de maniere qu'il est très-aisé de conce-

voir que ces molécules après avoir parcouru toutes les extrêmités artérielles où ces obstacles & ces frottemens sont d'autant plus considérables, parvenues aux obstacles formés par la coagulation des sucs dans des vaisseaux où le sang ne peut avoir accès, ont un mouvement nul, & d'autant plus insuffisant pour détruire ces obstacles, que loin que le mouvement puisse augmenter par l'accumulation des molécules, il doit s'anéantir par l'augmentation de la masse qui offre une plus grande résistance à la force impulsive, suivant qu'elle est plus considérable.

Mais supposons que les principes de M. Astruc soient vrais, & laissons aux molécules toute la force capable de détruire les obstructions formées par la coagulation de la lymphe; laissons-leur briser, atténuer les mo-

lécules des humeurs épaissies & stagnantes. Qu'en résultera-t-il ? Et comment expliquer par ce méchanisme la destruction du principe coagulant acide du virus par la simple division ?

L'atténuation du virus peut bien détourner pour quelque tems l'orage qui menace d'accabler une partie ; mais ce vitus ainsi divisé, loin d'être détruit, présentant plus de surface aux humeurs, qui elles-mêmes sont plus pénétrables, leur communiquera un peu la qualité délétere, & on verra bientôt la Vérole reparoître avec d'autant plus de force & d'avantage, que toutes les humeurs en sont empreintes.

De quelque maniere que nous considérions l'opinion de M. Astruc, elle nous paroît toujours peu fondée en raison ; & il me semble que si le mercure n'agissoit que suivant les prin-

cipes de ce Médecin, loin d'être l'antidote de la Vérole, il devroit au contraire en aggraver les symptômes; & c'est ce qui arrive lorsqu'il est administré en trop grande quantité; parce qu'alors cantonné en masse dans des vaisseaux dont il a forcé le diametre, il ne peut être mû par aucune force animale; & agissant alors, tant par sa pesanteur que par son principe acide, il attaque & détruit l'organisation des parties sur lesquelles il est fixé, & produit les effets que les Praticiens redoutent à la suite d'une salivation trop abondante; tels sont les chancres, les ulceres, les exostoses, la carie, &c.

Si le mercure n'agissoit sur le virus que par l'augmentation de son mouvement & de la masse de ses molécules, que par sa pénétrabilité, sa mobilité; il devroit produire des effets

contraires; & ſon efficacité devroit être proportionné à la quantité que l'on introduit; & cela eſt démenti par l'obſervation; car on voit tous les jours des Véroles guéries avec quelques grains de ſublimé corroſif, tandis que d'autres réſiſtent à l'adminiſtration faſtidieuſe de pluſieurs onces de mercure.

La raiſon ſpécifique du mercure ne dépend donc pas de l'augmentation de ſon mouvement par l'augmentation de la maſſe de ſes molécules. C'eſt à une autre cauſe qu'il faut remonter pour arracher à ce minéral, s'il eſt poſſible, le voile épais qui nous cache ſa maniere d'agir ſur le virus Vénérien.

Nous ſommes encore dans le berceau de l'ignorance ſur la maniere d'agir de certains remèdes; l'opium aſſoupit, le quinquina détruit la

fiévre, les liqueurs fermentées enivrent, & cela par des qualités occultes qui s'échappent à nos recherches. Il en est malheureusement de même du mercure.

S'il nous est permis de donner quelques conjectures sur une matiere aussi délicate & intéressante, nous aurions lieu de soupçonner que la meilleure maniere d'envisager comment le mercure agit sur le virus Vénérien, seroit de caractériser l'*excès d'acide* qui a servi à la composition du sublimé, comme le correctif du virus Vénérien.

En effet, l'acide passant dans le sang & dans les veines lactées, stimule les fibres & les membranes des vaisseaux, irrite le *systême Vasculaire*, & lui communique un degré assez considérable d'irritabilité pour broyer la lymphe viciée qui constitue ce mal.

L'action des vaiſſeaux eſt démontrée, par les expériences de Phyſique & d'Anatomie, aſſez forte pour agir ſur les globules lymphatiques; & les acides ont pareillement une réaction ſur les vaiſſeaux, ce qui les ſollicite à agir ſur les obſtacles qui les rendent imperméables.

Boerrhaave, en vantant le ſublimé corroſif, en inſpire de la défiance; il dit, qu'il faut que ce remède ſoit employé avec prudence par un Médecin ſage; qu'on n'entreprenne point, dit-il, d'en faire uſage, ſi l'on ignore la maniere de s'en ſervir.

Il eſt certain que cette méthode a des avantages que toutes les autres n'ont pas. Sa facilité & le peu de dépenſe qu'elle exige, la rendront toujours dangereuſe entre les mains de gens mercénaires, dont le ſeul but eſt de tirer de l'argent; mais entre les

mains de Médecins, dont le ſeul mobile eſt l'envie de guérir, elle ſera toujours couronnée de ſuccès.

La raiſon de préférence du ſublimé ſur toutes les autres préparations mercurielles ; (l'efficacité du mercure dépendant de ſa ſolubilité,) conſiſte en ce que le mercure ſalſifié s'immiſce mieux avec nos humeurs, & va juſqu'aux vaiſſeaux les plus déliés porter ſa vertu ſalutiſaire.

De tous les ſels mercuriels, le ſublimé eſt le plus ſoluble & le plus diviſé. Sa diſſolution eſt limpide, tranſparente & ne colore point l'eau, preuve évidente de ſon extrême diviſion.

L'adminiſtration de ce remède a été ſoumiſe à des préparations ſans fin ; les uns, comme le Baron de Vanswieten, ont recommandé de le faire diſſoudre dans l'eſprit de grain ; d'autres l'ont uni au ſel am-

moniac, enfin, des Obſervateurs l'ont fait diſſoudre dans l'eau diſtillée.

Cette pratique eſt celle qui a été adoptéele plus généralement, d'autant que l'eau-de-vie de grain excite ſouvent des ſoulevemens d'eſtomac.

M. Dionis, ancien Profeſſeur de la Faculté de Paris, qui adminiſtre depuis 20 ans ce remède avec tout le ſuccès qu'on doit attendre d'un Praticien conſommé dans l'exercice de ſa Profeſſion, a une maniere de faire prendre la ſolution du ſublimé corroſif différente des autres.

Il n'en prépare qu'un ſeul grain à la fois, qu'il fait diſſoudre dans une pinte d'eau. Il ſe ſert d'une pierre ponce pour la purification de ſon eau; de cette manière il eſt non-ſeulement aſſuré de la quantité préciſe qu'en a pris ſon malade, mais encore il pare par ce moyen aux inconvéniens qui

résultent d'en confier une dose trop considérable à des malades inconsidérés qui pourroient en abuser par ignorance.

Notre manière d'administrer la solution, est de faire dissoudre 12 grains de sublimé corrosif dans une pinte d'eau distillée, suivant notre formule N°. XXVII, & nous nous en sommes très-bien trouvés. Nous en prescrivons ordinairement deux cuillerées par jour dans une pinte d'eau d'orge, suivant notre formule N°. V.

Pour les personnes extrêmement délicates & dont l'estomac est susceptible du moindre soulevement, nous substituons dans ces circonstances la solution N°. XXVIII.

La dose n'est point limitée, c'est le tempérament du malade & l'état de sa bouche qui doivent être la boussole de l'augmentation ou dimi-

nution. On peut pouſſer juſqu'à quatre cuillerées par jour à certains tempéramens.

La diſparition des ſymptômes n'eſt pas une règle pour en diſcontinuer l'uſage ; au contraire, nous nous ſommes faits une loi de prolonger le traitement quinze jours, & même trois ſemaines de plus.

MM. de *Haën & Locher* ont obſervé que ceux que le ſublimé corroſif purgeoient, étoient plus promptement guéris que les autres ; c'eſt ce qui les a engagés à ſuivre l'indication de la nature & à purger tous les huit jours. Je me ſuis fait une gloire de marcher ſur les traces de ces grands hommes, & j'ai eu tout lieu d'être ſatisfait de les avoir pris pour modele ; rien ne réveille mieux l'énergie du ſublimé.

Un des avantages de cette prati-

que, eſt d'empêcher que le ſublimé ne ſe porte à la bouche, ce qui retarderoit le traitement, par l'obligation où ſe trouveroit le Médecin de ſuſpendre le remède.

La meilleure manière de prendre la ſolution, ſeroit dans le lait, ſi l'eſtomac pouvoit le ſupporter.

Pour les perſonnes graſſes & pituiteuſes, la ſolution unie aux ſudorifiques fait des miracles.

Une attention que l'on doit avoir lorſqu'on adminiſtre ce remède aux perſonnes délicates & qui ne peuvent le ſupporter, c'eſt de le donner lorſque l'eſtomac eſt plein. Ordinairement je le leur fais prendre dans une ſoupe au lait, ou une taſſe de chocolat de ſanté, c'eſt-à-dire, ſans vanille, & ſur-tout le ſoir, ce qui empêche les nauſées auxquelles ſont ſujettes ces perſonnes délicates.

Cette méthode differe peu de celle des Russes.

Ce remède excite rarement la salivation, excepté chez les malades qui ont fait précédemment usage de quelqu'autre préparation mercurielle. Si cependant, contre notre attente, les signes avant-coureurs de la salivation se déclaroient, il faudroit de toute nécessité suspendre la solution, recourir à la saignée du pied, & mettre le malade à la diette. Les accidens diminués, on le purgeroit avec la médecine N°. XXV, & on ne reviendroit aux antivénériens qu'après la disparition de l'engorgement.

Le traitement des femmes grosses & des enfans est à-peu-près le même, à l'exception qu'il faut être de la derniere réserve sur la dose, & n'en donner que la moitié. Mais comme

ces considérations sortent de la règle générale, il sera prudent dans ces circonstances d'avoir recours à son Médecin.

La prétention des gens qui se mêlent de traiter tous les malades indistinctement de la même façon, sans y apporter des tempéramens différents, me paroît répréhensible. Il faudroit pour que cela pût avoir lieu, que toutes les Véroles fussent du même caractere, que les tempéramens fussent tous les mêmes, & que les âges ne fussent pas différens. Il seroit sans doute absurde de traiter un mélancolique & atrabilaire, dont la fibre est séche, & tendue, de la même manière qu'une personne chargée d'embonpoint, dont la fibre est lâche & abreuvée de l'humide radical qui l'entretient dans un dégré de souplesse né-

cessaire à pouvoir souffrir le choc d'un corps étranger.

La solution agit tantôt par les sueurs, tantôt par les selles, d'autres fois par les urines.

Chez les malades qui ne sont pas retenus en chambre & qui se promenent à l'air libre dans la belle saison, la bouche est rarement affectée par cette méthode.

Les hommes en général sont plutôt guéris que les femmes.

Quand la Vérole se trouve jointe au scorbut, il faut attaquer ces deux vices en même tems par les antivénériens & les anti-scorbutiques. Ce traitement mixte est le seul capable d'assurer la guérison d'une telle maladie.

On doit interdire l'usage de ce remède aux poitrinaires, aux personnes menacées d'hémophtisie, & à celles dont

le ſyſtême nerveux eſt aiſé à irriter; & l'on ne peut agir plus ſagement dans ces circonſtances que de leur ſubſtituer la préparation ſyropeuſe de M. *Gervaiſe*, ou le mercure gommeux de M. *Pleinck*.

Dans toutes les autres circonſtances où l'on ſe trouvera fondé à preſcrire l'uſage de ce remède héroïque, il ſera eſſentiel d'y avoir recours. Il n'eſt pas de préparation dont les effets ſoient plus efficaces lorſqu'elle eſt employée avec ménagement, & ſurtout qui puiſſe la remplacer lorſque l'on veut détruire quelques accidens vénérien fort opiniâtres, comme Chancres, Poulains, maladies de la peau, &c. *

---

* Le régime à obſerver n'eſt point extrêmement auſtère, il conſiſte à s'abſtenir abſolument de la communication avec un ſexe

Un avantage que cette méthode a dessus toutes les autres, c'est qu'elle n'a pas besoin de préparation, sinon dans les cas suivans. Quand il y a des preuves de saburre dans les premieres voies, la purgation est nécessaire; de même si le sujet est pléthorique, la saignée est indispensable; mais excepté ces cas, on passe tout de suite à l'administration de la solution.

---

différent & de *l'onanisme*, autrement dit la masturbation. Il faut être réglé dans ses repas, se priver de crudités; sçavoir, fruits, salades, &c., de ragoûts épicés & de vin. Le bouilli, la volaille, les viandes rôties & grillées sont les alimens les plus convenables. La chose sur-tout à laquelle on doit apporter l'attention la plus scrupuleuse, c'est de se garder du froid aigu, principalement au cou & à la tête.

Ce remède se donne à tout âge ; dans tous les tems, dans tous les lieux : il n'occasionne aucun dérangement. Les femmes enceintes s'en trouveront bien, même dans l'excrétion périodique du sexe ; au contraire pour celles qui sont mal reglées, c'est le moyen d'en avoir de plus abondantes.

Si les malades par imprudence avoient eu le malheur d'en prendre une quantité trop considérable, on ordonneroit sur le champ les absorbans & les alkalis fixes & volatils étendus dans un véhicule quelconque, l'eau de savon, &c. * sans ou-

* L'acide du sel marin ayant beaucoup plus d'affinité ou d'etendance à se joindre avec les alkalis qu'avec le mercure, quittera le minéral pour se joindre à l'alkali fixe, & dès-lors le sublimé corrosif se trouvera décomposé, & par conséquent sans action.

blier le lait & les mucilagineux qui peuvent fournir des armes contre cet accident.

Nous pourrions, ſans être taxés de fanatiſme, étendre l'uſage de la ſolution juſqu'à la petite Vérole, qui n'eſt à proprement parler qu'une maladie cutanée, & qui pourroit être confondue, pour la façon de guérir, avec les dartres, cloux, galle vérolique ou non vérolique.

Le ſublimé corroſif, pris intérieurement, eſt propre à ces ſortes de maladies, & ne l'eſt pas moins pour la petite Vérole, qui par elle-même n'eſt autre choſe qu'un virus inné qui ſe développe à différents âges plus ou moins malignement. Mais les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ne nous permettent pas de nous étendre ſur une matière qui nous

meneroit trop loin, & qui mériteroit une discussion particuliere.

Les Médecins les plus renommés de l'Europe attestent les bons effets du sublimé corrosif. Le célebre Hoffmann, Boërrhaave, ce restaurateur de la Médecine, le Baron Vanswieten, le plus illustre de ses disciples, le Baron de Stork, premier Médecin de l'Impératrice, de Haën, Locher, Laugier, ainsi que MM. Guéring, Ottmann, Erhmann, Spielmann & Dehorne, qui travaillent si utilement au progrès de la science la plus utile à l'humanité, une foule de Praticiens Anglois, entr'autres le Docteur *Turner* & M. *Pringle*, célébres à si juste titre, ont consigné dans les fastes de la Médecine les succès que ce remède leur a procurés.

M. Bercher, ancien premier Médecin de l'Armée, a entre ses mains

des obſervations ſur le ſublimé corroſif faites à l'Armée du Bas-Rhin, qui ne laiſſent aucun doute ſur une matière auſſi importante.

M. Richard, pareillement premier Médecin des Armées, qui a adminiſtré ce ſel mercuriel avec tout le ſuccès poſſible, a inſéré la *ſolution Anti-Syphillitique* au nombre des nouvelles formules imprimées en 1766, à la ſuite des obſervations médecinales des Hôpitaux Militaires.

M. Bourru, dans un Ouvrage intéreſſant, dont il a enrichi la littérature médécinale, intitulé : *l'Art de ſe traiter ſoi-même dans les Maladies Vénériennes*, lui accorde les plus grands éloges.

M. le Begue de Preſle a compoſé un Ouvrage des plus conſidérables, pour ſervir à l'hiſtoire de l'uſage interne de ce minéral, où tout con-

court à aſſurer au ſublimé la ſupériorité ſur toutes les autres méthodes.

Le célèbre Aſtruc, l'Apôtre des frictions, après avoir balancé les avantages & les inconvéniens des différens remèdes, étoit perſuadé qu'on pouvoit faire uſage du mercure ſublimé ſans danger.

MM. *Macquer*, de l'Académie des Sciences, *Buchoz*, Médecin de S. A. S. Mgr. le Comte d'Artois, & *Raimond*, Praticien célèbre à Marſeille, dans les Ecrits lumineux qu'ils ont conſacrés au bien public, atteſtent non-ſeulement la bonté, mais la ſupériorité de cette méthode ſur toutes les autres.

On peut auſſi conſulter la Doctrine de la Faculté de Médecine de Paris, & ce qu'elle penſe ſur le ſublimé corroſif, par les Thèſes qui ont été

soutenues dans ses Ecoles par plusieurs de ses Membres.

L'une est la Dissertation sçavante de M. Guilbert, ancien Médecin des Camps & Armées du Roi, où il éleve ce médicament au-dessus de toutes les préparations connues.

L'autre est la Thèse de M. *Cotton*, où il étend même sur les Dartres non vénériennes, les bons effets de ce sel.

Nous passons sous silence *les Recherches Pratiques de M. Gardanne*, les éloges mérités que nous pourrions lui donner ne feroient qu'affoiblir l'idée avantageuse que l'on doit prendre de cet Ouvrage inestimable.

Enfin, en 1770, plusieurs Membres de la Faculté ont donné à l'Auteur des *Recherches Pratiques*, où plutôt lui ont offert un Certificat, par lequel ils constatent non-seulement l'efficacité de la *solution mercurielle*

contre le virus vénérien, mais encore attestent qu'elle n'incommode point l'estomac.

CERTIFICAT.

Nous soussignés, Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de Paris, certifions à qui il appartiendra, qu'après avoir administré plusieurs fois la Solution Anti-Vénérienne faite avec le sublimé corrosif, loin d'avoir observé que ce remède dérangeât les digestions & qu'il fatiguât l'estomach des malades, nous avons au contraire remarqué que la plûpart de ceux qui en avoient usé, en digéroient mieux, & que ce sel mercuriel étoit un remède efficace contre les maladies Vénériennes, lorsqu'il étoit administré suivant les regles de l'Art.

Ce 20 Août 1770. *Dionis, Guilbert de Preval, Mittié, De Cezan.*

Nous ſerions trop longs, ſi nous faiſions l'énumération de tous les Praticiens célebres qui ont chanté les vertus de ce précieux remède.

Cela n'a pourtant pas empêché qu'il n'ait été décrié par deux Chirurgiens de *S*. Côme.

L'un, feu M. *Pibrac*, a vômi feu & flamme contre ce ſel métallique, dans un mémoire qu'il a lu à l'Académie de Chirurgie & cela pour l'acquit de ſa conſcience; tandis que par un pur motif de charité où ſon intérêt perſonnel n'étoit pas oublié, (car il faiſoit payer fort cher,) il empoiſonnoit tout Paris avec ſes gouttes aſtringentes, dont le *ſangdarac* faiſoit la baſe.

L'autre, M. *Fabre*, Auteur d'un Traité ſur les maladies Vénériennes, le taxe d'inſuffiſance. Il faut que ce Chirurgien ait joué de bien de mal-

heur, pour échouer dans une méthode toujours couronnée de ſuccès, lorſqu'elle a été employée par des Médecins habiles.

Il n'eſt pas étonnant, dit M. le Begue de Preſle, en parlant de M. *Petit, le Chirurgien*, dont M. Fabre ſe dit l'éleve; il n'eſt pas étonnant, dis-je, qu'on ſoit malheureux dans l'exercice d'une profeſſion qu'on n'a point appriſe, & ſur-tout de la Médecine Pratique, qui demande bien d'autres connoiſſances que celles de la Chirurgie.

Il n'y a point juſqu'au moindre *Carabin* qui ne s'érige en Maître ſur cette matiere, & qui ne ſe faſſe appeller *Monſieur le Docteur*, comme ſi un titre de cette nature devoit être avili par des gens qui n'ont pour la plûpart du tems d'autre mérite, que de manier mal-adroitement un

peigne, une lancette & un rasoir.

Voilà pourtant les gens à qui l'on ose confier le traitement des maladies Vénériennes; c'est en maniant le peigne, la lancette & le rasoir qu'ils deviennent Médecins; ces instrumens sont pour eux leur Grammaire, leur Philosophie, leur Hippocrate & leur Galien.

Le traitement des maladies Vénériennes ne doit pas être confié à tout le monde, y ayant toujours quelques parties de l'Art qui échappent aux uns & qui sont très-connues des autres, sur-tout de ceux qui sont accoutumés à voir ces sortes de maladies. La nature n'est jamais prodigue de tous ses dons pour un seul, elle est économe dans les partages, & les distribue différemment & dans une juste proportion.

Il seroit à souhaiter que les Mé-

decins ſe repartiſſent entr'eux certaines parties de l'Art; que les uns s'adonnaſſent aux maladies des yeux, d'autres aux maladies Vénériennes; que certains ne fiſſent leur principale occupation que des maladies aiguës, tandis que d'autres n'auroient pour objet dans leur pratique, que les maladies chroniques; qu'il y en eut qui ne viſſent que des maladies des femmes & d'autres des maladies des enfans.

Ne voyons-nous pas que parmi les Chirurgiens, il y en a qui font leur capital des accouchemens, tandis que d'autres ſe ſont voués à la cure des fiſtules; que quelques-uns ne s'occupent que des grandes opérations, tandis que d'autres, ſans théorie, ſans pratique, à qui l'on n'oſeroit leur confier la moindre opération, jettent la faulx dans le champ de la

Médecine & droguaillent la valetaille & le petit peuple.

On a beaucoup déclamé contre l'usage du sublimé corrosif dans les maladies Vénériennes, quoiqu'on n'ignore pas que des peuples entiers usoient de ce remède avec les plus grands succès; mais cela ne doit paroître étonnant qu'à ceux qui ignorent avec quelle véhémence on s'est élevé de tous tems contre les innovations les plus utiles. Cela est dans l'ordre des passions humaines; & celui qui propose quelque nouveauté doit avoir assez de courage pour se mettre au dessus des clameurs d'une envie présomptueuse.

Cependant quoiqu'on ait pu dire contre l'usage du sublimé corrosif, il n'est pas moins vrai que ce remède est un des plus efficaces dans la maladie Vénérienne; & cela paroît con-

firmer l'opinion que j'ai donnée sur la nature du virus qui produit cette maladie. On voit tous les jours des Véroles très-confirmées céder à ce remède, & qui avoient résisté à tous les autres. Le pouvoir de l'habitude & la force du préjugé ont pu seuls en ralentir le succès.

J'en pourrois rapporter plusieurs observations.

Il faut cependant avouer, comme nous l'avons déjà remarqué précédemment, que son administration n'est pas sans danger; mais quel est le *Remède énergique* qui dans une main imprudente n'a pas le même inconvénient? Le sublimé manque quelquefois son but, mais c'est toujours par la faute du malade qui, sans garder aucune précaution dans le régime, use toujours avec la même lubricité des plaisirs de l'amour; ou

enfin par la faute de celui qui l'administre.

Ainſi quoique le ſublimé ſoit effectivement le meilleur des remèdes connu juſqu'à préſent contre les maladies Vénériennes, on ne ſçauroit agir avec trop de prudence dans ſon adminiſtration. L'épée dont un bon ſoldat ſe ſert pour ſauver ſa patrie, peut devenir un fer meurtrier entre les mains d'un fou.



DU MERCURE GOMMEUX, ET DU MERCURE SYROPEUX.

DEpuis peu de tems il vient de paroître un remède, qui ſans être nouveau en a le mérite, par la publication qu'en a faite M. *Pleink* en langue Latine.

La traduction de cet ouvrage a un peu contribué à en étendre l'uſage parmi les Chirurgiens qui pour la plûpart font profeſſion d'ignorer cette langue.

Ce Médecin a renouvellé un genre de traitement qui peut avoir ſon avantage; il lui attribue bien des propriétés que peut-être il n'a pas:

mais il eſt excuſable : c'eſt un enfant qu'il a daigné adopter, il étoit naturel qu'il lui témoignât quelques carreſſes ; mais pour nous qui ne nous ſentons pas les mêmes entrailles paternelles, nous dirons franchement ce que nous penſons.

Le mercure gommeux n'eſt que le vif-argent éteint dans la gomme Arabique par la voie de la trituration, & ſuſpendu enſuite dans l'eau moyennant cette gomme.

L'expérience a prouvé qu'il occaſionnoit quelquefois des douleurs dans les membres, des hémorragies ; on l'a taxé pareillement de lenteur & même d'infidélité, toutes les fois qu'il y avoit des ſymptômes graves, comme engorgement aux glandes, exoſtoſes, carie, &c. Auſſi les Médecins actuellement ne l'emploient que dans certaines gonorrhées, dans

les Véroles très-récentes chez les femmes grosses & les enfans.

Ce remède fatigue moins l'estomach que l'usage des sels mercuriels avec excès d'acide ; c'est pourquoi il convient aussi à ceux qui ont la poitrine délicate.

Le traitement par le mercure gommeux N°. XIII., n'est point extrêmement difficile; on doit seulement être en garde contre la salivation, qui survient aisément & que l'on arrête facilement par les moyens que nous avons indiqués dans le cours de cet Ouvrage. On sçait à peu près les regles qui ont été tracées dans le traitement par le sublimé ; on pourra s'y modeler.

On fait prendre ordinairement une cuillerée de cette préparation matin & soir, avec une tisanne quelconque suivant l'exigence des cas.

On peut pouſſer juſqu'à quatre dans certains tempéramens.

On ne doit pas perdre de vue le local, qui doit être ſoigné comme dans toutes les autres méthodes.

Cette préparation a beaucoup de rapport avec le mercure ſyropeux de M. *Gervaiſe*, Médecin de la Faculté de Paris, N°. XIV, qui n'eſt à proprement parler qu'une préparation extemporanée, dont cet habile Praticien ſe ſert avec ſuccès contre toutes les Véroles invétérées qui ont réſiſté à tous les autres traitemens. Une quinzaine de priſes ſuffit ſouvent pour une Vérole confirmée ; il en faut moins pour des accidens légers.



DES

FUMIGATIONS.

LEs ſuccès qu'on éprouve tous les jours du changement de méthode, doivent engager le Médecin à chercher les moyens qui peuvent remplir une telle indication. C'eſt pourquoi de toute ancienneté on a eu recours aux fumigations.

La méthode fumigatoire eſt pourtant bien déchue de ſon crédit, ſoit par l'ignorance de ceux qui l'ont miſe en uſage, ſoit qu'elle n'ait pas réellement rempli l'attente de ceux qui l'avoient employée ſur la foi d'autrui.

Actuellement on a reſtreint l'uſage des fumigations aux vices lo-

caux, & dans ces cas elles ſont d'une grande utilité.

Dans les maladies cutanées & dans les cas preſſans où les autres méthodes ont été en défaut & ne réuſſiſſent pas aſſez vîte, ce moyen préſente des armes victorieuſes. Les puſtules qui rongent la face, les chancres calleux du frein du gland, la carie des os du palais & du nez, les ophtalmies Vénériennes qui menaçent d'un ulcére à la cornée, les tumeurs & exoſtoſes, l'engorgement des teſticules ſont en très peu de tems guéris par cette pratique.

Les femmes ſur-tout ſujettes aux pertes blanches après & à la ſuite des gonorrhées, en reçoivent un ſecours unique: mais il faut ne les employer que comme *moyens auxiliaires*, autrement le ſecours ſeroit pire que le mal.

On ſera tout ſimplement uſage de la poudre fumigatoire N°. XXIII. Il eſt impoſſible de fixer au juſte le nombre des fumigations & l'ordre qu'on doit ſuivre dans leur adminiſtration. L'état de la maladie & l'exiſtence des ſymptômes devant ſervir de bouſſole en pareilles circonſtances.

M. Laloüette, Médecin de notre Faculté, a renouvellé ce genre de traitement qui étoit tombé en oubli par le diſcrédit que leur avoit donné un certain Charlatan, nommé *Charbonnier*, Huiſſier du Parlement de Provence.



DES



DES

SUDORIFIQUES.

QUoique le mercure ait été regardé jusqu'à présent comme le spécifique des maladies Vénériennes, seroit-ce une raison pour conclure qu'il soit le vrai, le seul *spécifique* de la Vérole ? Non, sans doute ! Puisque ce mal céde souvent aux sudorifiques après avoir éludé l'action de ce minéral, sur-tout sous forme d'onguent.

Ne voit-on pas souvent que le mouvement vital augmenté, ou la fiévre, guérissent la Vérole ?

Cette doctrine ne paroîtra pas dénuée de vraisemblance, puisque l'on guérit des Véroles anciennes par les plantes sudorifiques & les purgatifs souvent réitérés.

Cette remarque ne doit pas ſurprendre : la fiévre eſt un remède de tous les virus imaginables, & ſur-tout de la Vérole, ſuivant Boerrhaave.

Nous ne connoiſſons point de ſpécifiques proprement dits, mais bien des méthodes ſpécifiques, moyennant leſquelles on combat avec ſupériorité tel ou tel ſymptôme Vénérien.

Il demeure pour conſtant que l'adminiſtration des différens moyens dont l'efficacité eſt reconnue, ſera toujours le partage de l'expérience & des lumieres, ſource unique & véritable du ſuccès qui ne ſe dément point.

D'ailleurs ceux que nous dénommons tels rempliſſent d'autres indications ; par exemple, le quinquina eſt regardé comme un ſpécifique contre la fievre, ſur-tout intermittente ; l'opium contre les douleurs

aiguës, l'alun contre les hémorragies, le mercure contre les maladies Vénériennes, l'hipécacuanha, le verre ciré d'antimoine contre la diarrhée & la dissenterie, le soufre contre la galle & la pthisie pulmonaire, les alkalis fixes contre le scorbut & la morsure de la Vipére, la crême de tartre contre l'ascite, le mars contre les pâles couleurs; cela n'empêche pas qu'on n'emploie les mêmes remèdes dans d'autres maladies, comme l'écorce du Pérou dans le commencement de la goutte, dans la gangrenne; l'opium dans la fiévre; le mercure dans la galle, la rage & les écrouelles. * Le verre ciré d'antimoine dans les pertes de sang des femmes, les alkalis fixes

---

* Baillou & Fernel, célebres Médecins de la Faculté de Paris, ont ordonné le mercure avec succès contre la fiévre quarte.

pour une trop forte dose de sublimé corrosif, &c. &c.

La preuve la plus démonstrative de ce que j'avance existe dans le peu de confiance que les Praticiens ont sur l'effet du mercure pour les *vices locaux*.

Ils recommandent tous expressément de vous donner bien de garde de vous reposer du soin de la guérison sur les molécules mercurielles qui circulent dans le système vasculaire. Ils vous ordonnent d'appliquer sur le bubon des cataplasmes, tantôt émolliens, tantôt résolutifs ; des emplâtres de *vigo cum mercurio*. Est-ce une crête ? Ils vous prescrivent de la couper ou d'en toucher la racine avec la pierre infernale ou celle à cautere, & de cicatriser la plaie comme une plaie ordinaire. Y a-t-il une gonorrhée ? Le mercure n'entrera pour rien dans ce traitement,

Le mercure n'eſt donc point le ſpécifique de la Vérole. Le grand *Fernel*, Médecin de notre Faculté, qui en avoit ſenti tous les inconvéniens, avoit ſon opiat dont les végétaux faiſoient la baſe, & où le mercure n'entroit pour rien.

Julien Paulmier, également de la même Faculté, qui a ajouté beaucoup aux travaux de ſon Maître, penſoit de même.

Guillaume Rondelet, Profeſſeur & Chancelier de l'Univerſité de Montpellier, eſſaya contre cette maladie le ſyrop de Saint Ambroiſe, remède déjà connu & uſité en Médecine à titre de ſudorifique.

Nicolas Cheſnau ajouta à la préparation précédente les figues & les raiſins ſecs.

Augier Ferrier & quelques Médecins qui vinrent après lui, propo-

ſerent pluſieurs remèdes dans le genre des ſudorifiques, dont la tiſanne de M. Felz, premier Médecin & Bourguemeſtre de Scheleſtat, n'eſt qu'une imitation.

Boerrhaave ne donne pas dans tous les cas la préférence à ce minéral, & par des traits de lumieres qui échappent à ce grand homme, il ſemble indiquer le regne végétal, comme l'ancre aſſurée à laquelle doivent s'attacher ceux qui ont eu le malheur de faire naufrage dans la mer orageuſe des plaiſirs.

Sydenham, l'Hippocrate de l'Angleterre, a éprouvé cet inconvénient & ne l'a pas diſſimulé. Il faut obſerver, dit le Médecin Anglois, que le mercure ne guérit pas la gonorrhée lorſqu'elle eſt accompagnée de Vérole, & qu'il faut la traiter ſéparément par les remèdes qui lui conviennent.

Assurément le témoignage de ces grands hommes doit être d'un grand poids pour ceux qui pesent plutôt les suffrages qu'ils ne les comptent.

La mauvaise maniere d'administrer le mercure, dans les premiers tems, fut sûrement la cause qui engagea à chercher dans les autres regnes de la nature des armes victorieuses contre une maladie qui faisoit tant de ravages. L'idée de l'épaississement de la lymphe ne contribua pas peu à la recherche d'un moyen qui pût la diviser; de-là est venu l'idée des sudorifiques.

Il seroit à souhaiter qu'on trouvât parmi les végétaux un spécifique contre les maladies Vénériennes. Il seroit sans doute plus analogue à l'économie animale, qu'un fluide métallique dont les parties roides & in-

domptables ne peuvent jamais s'aſſimiler à notre nature.

Malgré la vertu des ſudorifiques, on ne peut juſqu'à préſent, ſans l'ingratitude la plus marquée, ne pas accorder au mercure ſublimé corroſif le premier rang parmi les Anti-Vénériens connus, place que ſes heureux ſuccès lui ont méritée.

L'aſſociation de ces deux grands remèdes ne peut qu'augmenter leur énergie réciproque ; c'eſt même le ſeul moyen réel que je connoiſſe capable de prévenir à coup ſûr le flux de bouche.

C'eſt au Médecin à tâcher de ſaiſir & de diſcerner les cas où cette méthode convient & où elle peut nuire; c'eſt à lui de ſçavoir mettre l'Art à profit pour combattre la nature chancelante & la faire triompher de ſon ennemie.

Quant à moi, je m'en ſuis toujours

très-bien trouvé auprès des malades qui avoient été manqués par les frictions, ou qui avoient été bourrés de mercure, (s'il m'est permis de me servir de ce terme.) Il y a lieu de présumer que ces boissons auront réveillé ou mis en état d'agir avec plus d'efficacité le mercure, qui, comme l'on sçait, reste des six mois & même des années entieres dans le corps sans en sortir ou s'évacuer.

Les sudorifiques en effet donnent du jeu aux solides & augmentent le mouvement des liqueurs, en achevant de briser les molécules grossieres qui ont éludé l'action du minéral.

On peut faciliter l'action des sudorifiques par les étuves seches, humides, les bains d'eau commune chauds, ceux de vendange, de tan,

de fumier, de ſable, la vaporation avec l'eſprit-de-vin.

Nicolas Pol, Médecin de Charles V, atteſte « que 3000 malades déſeſpé» rés furent guéris preſque à la fois » par l'uſage de la décoction des » bois, & qu'après leur guériſon il » leur ſembloit renaître ».

Les cas où ce traitement réuſſit victorieuſement, ſont les maladies de la peau, les dartres, les galles & autres dégénéreſcences de la Vérole, connues ſous le nom générique de *Véroles bâtardes ou catins*, leſquelles ſont entretenues par une lymphe engluée & preſque ſans mouvement.

Dans les tempéramens gras & pituiteux, ce remède, ſervant de véhicule au ſublimé, agit avec une efficacité incroyable. L'expérience m'a appris à retirer des ſudorifiques aſſo-

ciés à la ſolution des effets qui paroiſſoient quelquefois tenir du prodige.

C'eſt toujours une reſſource que la médecine nous fournit, & le Praticien goute la douce ſatisfaction de n'avoir pas entierement épuiſé toutes les reſſources de l'Art.

Pendant l'uſage des ſudorifiques, on fera fort bien de prendre de l'exercice, puiſque ce ſeul & unique ſecours (pouſſé il eſt vrai à l'excès) a été un moyen de guériſon pour beaucoup de malades.

Vanswieten & Fallope en ont tiré le plus grand avantage dans des cas déſeſpérés, dont ils nous ont tranſmis le détail dans leurs Ouvrages.

Fracaſtor l'a chanté dans ſon Poëme (Syphillis,) en Vers dignes du Cigne de Mantoue.

» *Vidi ego sæpe malum qui jam sudoribus omne*
» *Finisset, silvisque luem liquisset in altis.*
» *Sed ne turpe puta dextram submittere aratro,*
» *Et longum trahere incurvo sub vomere sulcum,*
» *Neve Bidente solum, & duras proscindere glebas.*
» *Et valida aeream quercum exturbare Bipenni,*
» *Atque imis altam eruere ab radicibus ornum.*

» J'ai vu souvent la maladie se dissi-
» per ainsi par les sueurs, & laisser
» tout son venin dans les forêts. Ne
» rougissez point de mettre la main à
» la charrue pour former un sillon, de
» remuer la terre avec la bêche pour
» en briser les mottes, d'attaquer un
» chêne à coups de coignée, ni d'arra-
» cher un orme jusqu'à ses profondes
» racines ».

Le traitement est fort simple : il consiste à prendre simplement par jour une pinte de la tisanne N°. XXX. Elle n'assujettit pas à un régime bien austere ; on continue son usage un mois ou six semaines. Ce qu'il y a de

plus gênant, c'eſt l'obligation où ſe trouve le malade de ſe purger avec les pillules N°. I, ou celles N°. XXI.

On ne peut trop inſiſter ſur l'uſage des purgatifs, comme nous l'avons déja dit dans le cours de cet Ouvrage, parce que l'on eſt forcé de convenir que certains ſymptômes, tels que les exoſtoſes fauſſes, ne cédent guere qu'à leur adminiſtration, & ne leur réſiſtent preſque jamais.

La mode, qui gouverne les hommes ſur l'article de leurs plaiſirs & de leurs goûts, a eu ſon influence ordinaire, même ſur l'article le plus cher à l'exiſtence ; la ſanté, ce don précieux du Ciel, s'eſt tellement reſſentie de la contagion, qu'un homme qui propoſe d'attaquer & de détruire le virus vénérien avec le ſeul ſecours des ſimples, ſans employer le mercure, eſt un homme divin.

C'eſt pourtant ce malheureux préjugé qui a ouvert la porte au Charlataniſme, & qui a donné lieu à beaucoup de ſupercheries ; c'eſt lui qui a ouvert la *boëte à Pandore*, d'où ſont ſortis tous les maux, *les Nic.*, *les Veln.*, *les Agir.*, *les Duv.*, *les Paſt.*, & tant d'autres dont les noms ſont autant d'injures.



DES

PILULES DE KEISER.

LEs pilules, connues ſous le nom agréable de *Dragées Anti-Vénériennes de Keiſer*, ont occupé la ſcène pendant près de dix ans.

Cette méthode, du vivant non pas de ſon Auteur, mais de ſon Poſſeſſeur, puiſque *Margraaf* en donne le procédé tout entier dans ſon Théatre Chymique, imprimé à Strasbourg, à l'article *Penot*, a eu ſes partiſans & quelques ſuccès, du moins apparens, comme toutes les autres méthodes.

Malgré les ſoins & les précautions que le ſieur Keiſer a employés pour envelopper ſous un voile myſtérieux ſon prétendu ſecret, il n'a pû échap-

per à la ſagacité de pluſieurs Chymiſtes qui ſe ſont depuis long-tems apperçus que ce n'étoit que le mercure diſſout par l'acide du vinaigre auquel on a ajouté de la manne.

Actuellement le voile eſt déchiré & la vérité paroît ſans nuages, la compoſition étant conſignée, par ordre du meilleur des Rois, dans le nouveau Recueil d'Obſervations pour les Hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. Richard, Inſpecteur général en cette partie, & premier Médecin des Camps & Armées de Sa Majeſté.

Le Médecin le plus habile a beſoin de toutes ſes lumieres pour ſuivre les effets des dragées, qui produiſent quelquefois des accidens fâcheux & qui ſont ſouvent infideles.



DES

LAVEMENS ANTI-VÉNÉRIENS.

..... quid non Mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames !..... VIRGILE *Eneïde.*

PArmi les remèdes qu'enfante chaque jour la cupidité, on peut placer les lavemens Anti-Vénériens du sieur Royer, dont la base, à ce qu'on prétend, est le sublimé corrosif.

Nous sçavions bien qu'on avoit trouvé moyen, pour les maladies Vénériennes, de faire avec le mercure des pains ou biscuits anti-vénériens, des syrops anti-vénériens, des ratafiats anti-vénériens, & même des dragées anti-vénériennes ; mais il étoit réservé au sieur Royer de vouloir

faire prendre ſon remède ſous forme de bouillon pointu.

Sans doute, dit M. Bourru dans ſon Ouvrage intitulé : l'*Art de ſe traiter ſoi-même dans les maladies Vénériennes*, avant qu'il ſoit peu, les Confiſeurs feront des confitures anti-vénériennes & les Cuiſiniers des ragoûts anti-vénériens. Le joli rafinement ! Alors on pourra avoir autant de plaiſir à ſe traiter des maladies Vénériennes qu'on en aura eu à les gagner.

Si ces premiers ont pu en impoſer par leur dénomination agréable, la forme déſagréable empruntée par le dernier n'a pas fait plus de fortune.

Cette méthode peut pallier quelquefois les ſymptômes, mais ne ſçauroit en aſſurer la guériſon. Malgré cela, rien n'empêche de l'employer

avec beaucoup de modération, comme *auxiliaire*, elle pourroit avoir quelques ſuccès chez les *Pédéraſtes*.

C'eſt, ſelon moi, de toutes les voies connues pour faire paſſer un remède dans le ſang, la moins favorable.

On accuſe les lavemens anti-vénériens de donner de vives tranchées accompagnées d'épreintes très-fréquentes, & même d'occaſionner des chûtes de l'anus, ce dont le ſieur Royer ne convient pas. Peut-être ſa canulle, plus merveilleuſe que la lance de *Telephe*, auroit-elle le talent de guérir les bleſſures dans le moment qu'elle fait.

Ceux qui ſouhaiteront de terminer le degré de confiance qu'ils doivent prendre en cette méthode, ne peuvent agir plus prudemment que de conſulter l'Ouvrage de M. *Gardane*, ſur l'inſuffiſance & le danger des

lavemens anti-vénériens du ſieur Royer, & le parallelle des différentes méthodes de traiter les maladies Vénériennes.

Il y a encore un homme à lavemens, nommé *Lafond*, qui voudroit bien accréditer ſon remède par cette *voie détournée*; on ſoupçonne l'acide vitriolique pour baſe de ſa compoſition.

N'ayant par devers nous aucunes obſervations aſſez déciſives, ſur leſquelles nous puiſſions fonder le jugement qu'on doit en porter, nous nous abſtiendrons d'en faire mention.

Nous paſſons pareillement ſous ſilence les bains & lotions mercuriels, qui ne peuvent être que pernicieux, étant composés, pour la plûpart du tems, de ſubſtances dangereuſes & même d'arſénic.

Ce qui révolte l'humanité, c'eſt de

trouver des perſonnes aſſez dépourvues de bon ſens non ſeulement pour ſacrifier leur vie à la nouveauté & à la ſingularité d'un pareil traitement ; mais encore pour recevoir en quelque ſorte des mains du hazard, ſans aucun examen, des remèdes preſque toujours déſavoués des Maîtres de l'Art, ſeuls Juges compétens en cette partie.

Comme toutes ces perſonnes ont jugé à propos de s'envelopper dans le ſecret, on a toujours à ſe défier de ceux qui mettent du myſtere dans cet Art ; car alors l'intérêt étant la baſe de leur intention, on en devient les victimes.

Les gens à ſecret ou Charlatans, (*)

* Ce n'eſt pas toujours parmi les vils coureurs qu'on trouve les Charlatans les plus funeſtes à l'humanité.

ſont des peſtes publiques & d'autant plus à craindre que c'eſt auprès des Grands que leur accès eſt plus facile. Les gens du peuple ſont plus difficiles à remuer ; il faut beaucoup d'habileté pour faire impreſſion ſur leur ame groſſiere. Les gens au contraire pour qui les délices de la vie ſont d'un grand prix, les accueillent, & croient ſervir les talens & le public, en leur accordant la protection & l'impunité, à l'ombre deſquelles ils ſe ſouſtraient aux Réglemens qui mettent une barriere entre la friponnerie & la vie des citoyens.

Je ne me rappelle pas préciſément où j'ai vu une Ordonnance de Police, qui défendoit expreſſément à tout homme qui n'étoit pas Médecin d'exercer cette profeſſion. Mais ce qui étoit particulier à cet endroit qui étoit une principale Ville de

France, je crois *Montpellier*; c'eſt que s'il ſe trouvoit un prévaricateur d'une Loi ſi ſage, la Police ordonnoit qu'on le fît ſur le champ monter ſur un âne maigre & fâcheux, la tête tournée vers la queue; on le promenoit en cet état par toute la Ville, (afin qu'il fût expoſé à la riſée publique,) au bruit des huées des enfans & de la populace, le frappant, lui jettant des ordures, le tiraillant de tous côtés & le maudiſſant.

Si la Police actuelle prononçoit une ſemblable peine contre ceux qui attentent de la même façon à la vie des particuliers, on verroit des milliers de Charlatans, montés chacun ſur un baudet, marcher avec leurs compagnons par-tout Paris.

Cette cavalcade ſeroit un ſpectacle aſſez plaiſant, qui peut-être pour-

roit en guérir quelques-uns de la funeste démangeaison de faire les *Médicastres.*

DES

PRÉSERVATIFS.

GUérir, fut & ſera toujours la premiere intention du véritable Médecin dans la cure des maladies ; mais encore n'eſt-elle jamais la ſeule. Ses vues ne ſe bornent pas là ſeulement ; elles ont pour objet de garantir & de prévenir les maux. Il y a un mérite bien plus réel à prévenir un coup qu'à le parer.

Depuis long-tems on s'eſt occupé des préſervatifs ; les uns ont cru parvenir à leur but en bouchant exactement les voies par leſquelles le virus vérolique pouvoit s'inſinuer ; de-là les frictions avec les graiſſeux, le ſavon, le vin chaud, l'huile & le vinaigre, &c.

En conſéquence, pour oppoſer une digue aux miaſmes véroliques qui auroient pu s'inſinuer par les pores de la peau, on a imaginé en Angleterre des eſpeces de gaînes faites ſur la forme d'un membre viril, & compoſées ſans couture, d'une pellicule extrêmement mince, connues ſous le nom de *Redingotes Angloiſes*, ou *Condons*.

Loin que ces inſtrumens inventés par le libertinage, & perpétués par l'ignorance & le préjugé, puiſſent garantir du mal, au contraire ils favoriſent ſingulièrement l'introduction du virus, en s'imbibant très-facilement du véhicule qui les contient. D'ailleurs ce rempart eſt trop foible contre l'activité du virus vénérien ; il peut ſe déchirer en quelque endroit & donner un paſſage plus libre aux ſels vénériens.

Plusieurs M decins n'ont pas négligés la recherche des remèdes prophilactiques de la Vérole ; & même depuis un couple d'années, quelques-uns n'ont point eu honte de se prêter, ou pour mieux dire, de se prostituer bassement à des horreurs & infamies, pour accréditer leurs prétendues expériences.

On se rappelle le trait généreux de ce Chevalier Romain qui se précipita tout armé dans le gouffre qu'il s'étoit ouvert au milieu de Rome ; & crut, par ce grand sacrifice, suspendre au moins la colere des Dieux

C'est ainsi que de nos jours on a vu un grave Docteur, armé de tout l'appareil fastueux de ses prétendues découvertes, s'offrir en victime au vice vénérien ; mais plus malheureux que le Chevalier dont il suivoit l'exemple en tout point, il n'a pu par-

venir à rassurer ses concitoyens sur leurs dangers.

Fallope propose un petit linge trempé dans une décoction de différens remèdes vulnéraires & astringens, tirés du gayac & du mercure, qu'il ordonne d'appliquer sur le gland, ou d'introduire dans l'entrée du canal de l'uretre. Il dit en avoir fait l'expérience sur cent mille hommes, & il prend Dieu à témoin, que par ce moyen tous ont été préservés.

Pierre Ange Agatus est du même sentiment, car il propose pareillement l'usage d'un linge trempé dans une semblable décoction, comme aussi l'usage d'un parfum mercuriel dont on parfumoit les parties qu'on avoit bien lavées après l'action.

Charles Musitan & Guillaume Cockburne proposent des injections astringentes.

Etmuler dit dans ſes ouvrages, que pour ſe garantir du mal vénérien dans un commerce impur, il ſuffit de prendre, immédiatement avant & après le congrès, ſept à huit gouttes d'eſprit ou d'huile volatile de térébentine dans un verre de bon vin ; parce que la vertu abſterſive de ce remède nettoie le canal urinaire, & ſon ſel volatil huileux corrige le virus qu'on a pû contracter.

Il y a des Praticiens qui préconiſent le vinaigre avec l'eau, ſoit en injection, ſoit en lotion.

Les uns recommandent la diſſolution d'alun.

Les autres la panacée mercurielle réduite en poudre impalpable, avec le vitriol de chypre, noyé dans moitié eau roſe & moitié eau de plantin.

Les bains après le congrès ont trouvé des partiſans.

Magnenus nous a transmis *en Grec*, comme un remède assuré, le suc de tabac.

Enfin, tout récemment, un Médecin Anglois, Docteur en Médecine d'Edimbourg, nommé Warin, a donné au public un Ouvrage, dans lequel il fait les plus grands éloges d'un remède prétendu préservatif, qui est une dissolution d'alkali fixe, rendu caustique par la chaux, dont il faut s'injecter les parties de la génération.

Cette dissolution est appellée en Chymie, *pierre à cautere*, qui ne s'emploie ordinairement en Chirurgie que pour ronger les vieux ulceres. On laisse à juger aux personnes, même les moins instruites, des ravages & accidens mortels qui résulteroient des injections faites dans des parties aussi délicates & aussi sensibles que celles de la génération.

Habemus confitentem reum. L'Auteur lui-même convient dans son livre que son prétendu remède est dangereux, & qu'il peut occasionner de grands accidens. Dans ce cas, étoit-il prudent de le donner au public comme préservatif & comme curatif?

D'après l'énoncé & l'énumération succinte que nous venons de faire de tous ces prétendus *Prophylactiques*, il doit tomber sous les sens des Physiciens, & sur-tout de ceux qui ont fait une étude réfléchie de la Chymie, qu'ils sont tous futiles & incapables de répondre à l'attente de celui qui voudroit les employer.

Quel fonds peut-on faire en effet sur des prophylactiques dont la plûpart ne sont que des huileux, des astringens ou des recettes pures & simples de remèdes propres à guérir

ces maladies. Le faux de ce raisonnement saute trop aux yeux pour que nous prenions la peine de le réfuter.

Le nœud de la difficulté, selon moi, seroit de trouver dans la nature, une substance quelconque, qui, combinée avec le virus, eût assez d'énergie & d'activité pour le décomposer sur le champ? Eh bien! ce coin tant desiré, capable d'entamer ce nœud, je compte l'avoir trouvé.

Presque tous les Auteurs Médecins qui ont traité des préservatifs, n'en ont point nié la possibilité; le grand Astruc, dont le nom seul vaut un éloge, le Docteur Turner & M. Bourru semblent, par des traits de lumiere, indiquer la marche qu'on doit suivre pour y parvenir.

Mes doutes, dit M. *Gardane*, sur la possibilité de se garantir du mal

Vénérien, ne tombent pas ſur le remède même ; je conçois très-bien comment il peut ſe trouver une préparation dont le mêlange avec le virus vénérien l'énerve, le décompoſe & le détruiſe. Gardane, *Moyen de détruire le virus vénérien*, *pag.* 8.

Occupé depuis nombre d'années à la recherche d'un préſervatif, je ſuis dans la douce illuſion de croire que je ſuis parvenu à mon but. Je le propoſe pour le bien de l'humanité. Les épreuves, qu'un nombre infini de perſonnes dignes de foi en ont faites, me donnent une juſte confiance de le préſenter.

Je ne viens point ſurprendre l'aveugle crédulité du public : je m'adreſſe aux perſonnes ſenſées, capables de diſtinguer le vrai Médecin qui ſe préſente avec la conviction de l'ex-

périence, d'avec le Charlatan qui n'a d'autres vues que de le duper. Car le nombre des faux Prophetes en Médecine est si grand, qu'un homme sensé, quoique bien persuadé de la fidélité de ses découvertes, ne se résoud qu'avec peine à se montrer au grand jour, de peur de figurer sur la scène du monde avec des gens sans connoissances & sans principes, & d'être confondu avec eux.

Je n'en fais point un secret, persuadé intimement qu'un Médecin qui se pique d'honneur & de probité n'en doit point avoir. * Je ne le pré-

* C'est ainsi que s'explique *Scribonius Largus* dans sa Préface *à C. Jules Calliste.*

« Ceux, *dit-il*, qui ont éprouvé de bons » remèdes, & qui refusent d'en faire part » aux autres, sont très-blâmables de les leur » envier. C'est une bassesse indigne, princi-

conise pas avec emphase, & si je le rends public, ce n'est que pour les innocentes victimes d'un caprice momentané.

Combien donc un plaisir passager est-il souvent suivi de peines très-affligeantes? Et avec quel soin & quelle adresse ne doit-on pas éviter les charmes de ces dangereuses Syrènes, si l'on veut échapper à la contagion.

Un principe d'humanité doit donner du ressort à l'ame & l'élever au dessus de toutes les puérilités. N'est-il pas dans l'ordre qu'une femme chaste se mette à l'abri du libertinage d'un mari crapuleux, & qu'un mari vertueux se garantisse du mal

---

» palement dans un Médecin, qui doit être
» abhorré des Dieux & des hommes, dès
» qu'il n'a point la compassion & l'humanité
» que sa Profession veut qu'il ait ».

d'une femme impudique, un enfant de sa nourrice, &c.

Le défensif dont nous proposons l'usage est l'eau fondante N°. VII. C'est l'eau de chaux combinée avec le sublimé corrosif, qui, comme tout le monde sçait, est une liqueur alkaline, qui attaque le virus, le décompose, & doit par conséquent former avec lui un sel neutre.

Sa maniere d'agir est de décomposer le virus & d'occasionner une nouvelle combinaison de ses parties constituantes, étant appliqué immédiatement & sur le champ sur les parties infectées. Il s'introduit aisément par les pores, il atteint le virus avec d'autant plus de facilité, qu'il n'a pas eu le tems de pénétrer bien avant, ni de faire aucuns progrès.

Ceux qui ont quelques connoissances des principes de Chymie, des

rapports ou affinités des corps, sçavent avec quelle promptitude les acides & alkalis se pénétrent & se combinent ensemble pour former de nouveaux corps mixtes; qui en perdant leurs propriétés primitives en acquérent de nouvelles. Il en est ainsi du virus vénérien, qui perd sa qualité corrosive & se neutralise en se combinant avec la liqueur fondante & préservative avec laquelle il forme des sels neutres.

Il ne doit maintenant y avoir aucun doute sur la qualité d'acide & de corrosif du virus vénérien. Les expériences que j'ai répétées nombre de fois sur le virus, m'ont mis en état de reconnoître qu'il donnoit une couleur de cuivre au sucre de tournesol, & changeoit en rouge clair la teinture de violette, caractere bien distinctif de l'acide.

Les perſonnes qui auront eu le malheur de s'expoſer avec des femmes publiques, en pourront éviter les atteintes, moyennant la précaution qu'elles auront de porter ſur elles les armes défenſives de ce cruel ennemi. L'armure eſt ſimple, une ſeringue & un flacon compoſent tout le *carquois.*

La maniere de s'en ſervir ne lui cède pareillement en rien par ſa ſimplicité. Après le combat amoureux tout le myſtere conſiſte à plonger dans un verre, (pourvu qu'il ne ſoit point de métal) la partie qui eſt menacée de l'orage & de s'injecter ſur le champ.

Les Dames ſe contenteront de faire bidet & de s'injecter avec les ſeringues recourbés dont le ſexe a coutume de faire uſage.

Les individus dont le canal de l'urethre eſt doué d'une ſenſibilité

exquise, pourront couper l'eau préservative avec égale quantité d'eau rose ou de plantin.

Cette eau précieuse, appliquée extérieurement, jouit encore de bien d'autres propriétés. Elle résoud les poulains; dans les phimosis & paraphimosis, on voit, non sans un grand étonnement, l'étranglement du prépuce diminuer, l'inflammation de la verge se calmer, le gland se découvrir; dans les gonorrhées, ce remède, pris en injection, déterge supérieurement les ulcères de l'uretre.

Quelques gouttes étendues dans l'eau rose, font un excellent cosmétique.

Sa qualité anti-septique est trop connue pour nous y arrêter; vertu ou propriété qui lui est communiquée en partie par l'acide du sel marin.

Je n'ignore point qu'en donnant simplement au public ma découverte, sans l'envelopper du voile du mystere, elle ne perde beaucoup de son prix. Mais des considérations de cette espèce doivent-elles l'emporter sur le bien général? Non. On est aussi coupable de ne pas s'opposer au mal quand on le peut, que de ne pas faire le bien quand il est en notre puissance.

Je m'attends bien à essuyer des contradictions de deux espèces de personnes, les unes intéressées, les autres timorées.

Quand aux personnes qui défendent & décrient les Préservatifs par des vues basses d'intérêt, nous les abandonnons aux remords de leur conscience s'ils l'écoutent encore.

Pour les ames timorées nous leur répondrons, que si les Préservatifs

peuvent favoriser l'incontinence, la méthode sûre & facile de les traiter, comme nous en avons tracé le plan dans le cours de cet Ouvrage, est sujette aux mêmes inconvéniens. Il faudroit donc par conséquent la condamner & la proscrire, puisqu'il est certain que les jeunes gens se livreroient moins à la débauche, s'ils étoient moins sûrs de trouver des remèdes contre ses suites.

Nous pourrions encore leur représenter, pour servir de preuve à nos assertions, que si, dans les Etats les mieux policés, les Loix tolerent les lieux de débauche, elles ne peuvent condamner ce qui rend ces lieux moins dangereux.

Nous avons même vû des Reines & des Potentats, occupés du soin de leurs Sujets, fonder des lieux de débauche pour la sûreté publique.

Jeanne Premiere, *Reine des Deux-Siciles* , & Comteſſe de Provence , fonda à Avignon, en l'an 1347, un lieu de débauche ſous la direction d'une Supérieure où Abbeſſe qui changeoit tous les ans , & qui étoit nommée par les Conſuls.

Cette Princeſſe fit des Statuts au nombre de neuf pour cette maiſon : le quatrieme eſt remarquable en ce qu'il fait mention des précautions à prendre pour garantir la jeuneſſe des maladies qui ſuivent l'uſage des femmes publiques.

Comme on ſeroit peut être bien aiſe de connoître ces Statuts à cauſe de leur ſingularité, je vais les rapporter tout au long traduits mot à mot du Provençal , tels que M. Aſtruc nous en a tranſmis la traduction dans ſon Traité des Maladies Vénériennes. *Lib.* 1. *Chap.* 8.

Anciens Statuts du lieu public de débauche d'Avignon, traduits du Provençal en François.

I.

» L'an mil trois cent quarante-sept, » & le huitieme du mois d'Août, notre bonne Reine *Jeanne* a permis un » lieu public de débauche dans Avignon ; & elle défend à toutes les » femmes débauchées de se tenir dans » la Ville : ordonnant qu'elles soient » renfermées dans le lieu destiné pour » cela, & que, pour être connues, » elles portent une aiguillette rouge * » sur l'épaule gauche ».

---

* C'est ainsi qu'il étoit ordonné, par une Loi, aux Courtisannes du lieu de débauche de Toulouse, de se faire distinguer des autres femmes par une aiguillette qui pendoit sur l'épaule. *Voyez* Pasquier, *Recherches de la France*. Liv. 8. Chap. 35.

II.

» *Item*. Si quelque fille, qui a déja
» fait faute, veut continuer de se
» prostituer, le Porte-Clefs ou Ca-
» pitaine des Sergens, l'ayant prise
» par le bras, la menera par la Ville
» au son du tambour, & avec l'ai-
» guillette rouge sur l'épaule, & la
» placera dans la maison avec les au-
» tres; lui défendant de se trouver hors
» de la Ville, à peine du fouet en par-
» ticulier pour la premiere fois, & du
» fouet en public & du bannissement
» si elle y retourne ».

III.

» Notre bonne Reine ordonne que
» la maison de débauche soit établie
» dans la rue du *Pont-Troué*, près
» du Couvent des Augustins, jusqu'à

» la *PortePeiré* (de pierre ;) & que
» du même côté il y ait une porte
» par où tous les gens pourront en-
» trer, mais qui sera fermée à clefs,
» pour empêcher qu'aucun jeune
» homme en puisse aller voir les fem-
» mes, sans la permission de l'Abbesse
» ou Baillive, qui tous les ans sera
» élue par les Consuls. La Baillive
» gardera la clef, & avertira la Jeu-
» nesse de ne causer aucun trouble,
» & de ne faire aucun mauvais trai-
» tement ni peur aux filles de joie ;
» autrement, s'il y a la moindre plain-
» te, ils n'en sortiront que pour être
» conduits en prison par les Sergens ».

IV.

» La Reine veut que, tous les Sa-
» medis, la Baillive & un Chirurgien
» préposé par les Consuls visitent

» chaque Courtisanne ; & s'il s'en
» trouve quelqu'une qui ait contracté
» du mal provenant de paillardise,
» qu'elle soit séparée des autres, pour
» demeurer à part, afin qu'elle ne
» puisse point s'abandonner & qu'on
» évite le mal que la jeunesse pour-
» roit prendre ».

V.

» *Item.* Si quelqu'une des filles de-
» vient grosse, la Baillive prendra
» garde qu'il n'arrive à l'enfant aucun
» mal, & elle avertira les Consuls,
» afin qu'ils pourvoient à ce qui se-
» ra nécessaire pour l'enfant ».

VI.

» La Baillive ne permettra absolu-
» ment à aucun homme d'entrer dans
» la maison le Vendredi Saint ni le
» Samedi Saint, ni le bienheureux

» jour de Pâques ; & cela à peine
» d'être caſſée & d'avoir le fouët ».

VII.

Item. « La Reine défend aux filles
» de joie d'avoir aucune diſpute ni
» jalouſie entr'elles, de ſe rien dérober,
» ni de ſe battre. Elle ordonne
» au contraire, qu'elles vivent ensemble
» comme ſœurs : que s'il arrive
» quelque querelle, la Baillive
» les accordera, & chacune s'en tiendra
» à ce que la Baillive aura décidé ».

VIII.

Item. « Que ſi quelqu'une a dérobé,
» la Baillive faſſe rendre à l'amiable
» le larcin ; & ſi celle qui en eſt coupable
» refuſe de le rendre, qu'elle
» ſoit fouettée dans une chambre par
» un Sergent ; mais ſi elle retombe

» dans la même faute, qu'elle ait le
» fouet par les mains du bourreau de
» la Ville ».

IX.

Item. « Que la Baillive ne permet-
» te à aucun Juif d'entrer dans la
» maison : & s'il arrive que quelque
» Juif, s'y étant introduit en secret &
» par finesse, ait eu affaire à quel-
» qu'une des Courtisannes, qu'il soit
» mis en prison, pour avoir ensuite
» le fouet * par tous les carrefours
» de la Ville ».

---

* Pierre de Marca, dans son *Appendix Marcæ Hispanicæ* pag. 1038, rapporte un acte de l'année 1024, où l'on voit qu'un certain Juif, *nommé Isaac*, eut ses biens confisqués par justice, pour avoir commis adultère avec une Chrétienne. Les Registres du Notaire *Tamarin*, font mention d'une punition plus considérable, au sujet d'un certain

D

De nos jours, dans les dernieres guerres, n'avons-nous pas vû à Bruxelles, du tems que le Maréchal de Saxe y commandoit, un Bord. . . public autorisé, où l'on avoit placé une garde pour y entretenir la police.

A Rome, la capitale de la Chrétienté, il y a un certain quartier qui n'est consacré qu'à ces lieux.

A *Londres*, ces endroits sont sous la protection du Lord-Maire. *

Juif de Carpentras, appellé *Don Pedo*, qui fut fouëtté publiquement à Avignon, en 1408, pour être entré en secret dans la maison de débauche, & y avoir couché avec une des Courtisanes qui y étoient.

* Les règles établies pour les lieux publics de Londres, du Fauxbourg de *Stouthwark*, qui se lisent dans *Jean Stouw*, dont le Livre a pour titre, *The Survey of London*, de l'E-

Notre administration, en France, pense de même sur cet article, puisque non-seulement elle tolere ces écoles de galanterie (peut-être un peu trop publiquement,) & qu'elle y a attaché un Inspecteur chargé du soin de surveiller à la police de ces lieux; mais encore qu'elle fait traiter en des endroits particuliers destinés à cet usage, comme à Biscêtre, la Salpêtriere, &c. tant de misérables prostituées infectées de la Vérole. Il faudroit être bien déraisonnable pour accuser les Magistrats de

---

dition de 1633, *pag.* 448, 449; & dans *Daniel Turner: A Dissertation on The Venereal Discase*, pag. 13 *& suivantes*, paroissent avoir été faites plutôt pour le profit, que pour le bien public; ce qui est évident, en ce que toutes les fautes y étoient taxées à une amende pécuniaire.

contribuer à entretenir la débauche parce qu'ils diminuent par ce moyen le danger de ce fléau.

Les plus grands Médecins * dans tous les tems, ont aspiré après un remède préservatif & s'en sont expliqués très-clairement daus leurs écrits.

M. *Fizes*, célebre Professeur de la Faculté de Montpellier, s'exprime ainsi dans ses leçons, à la fin de son Traité des maladies. Si je connoissois un remède certain, je ne ferois pas difficulté d'en faire part au public; j'ai même consulté beaucoup d'Ar-

* Nicolas Sennert, dans sa Médecine Pratique, Lib. 6. part. 4. Chap. *cum tutius sit morbum præcavere quam eumdem curare.*

Hercules de Saxe, (*de Saxoniâ*,) Chap. 6.

Eustachius Rudius. *Lib. 5. Chap.* 13.

Julien Paulmier, Docteur de la Faculté de Paris, éleve du Grand Fernel. *Tom.* 1. *Chap.* 8 & tant d'autres.

chevêques & Evêques à Paris, qui m'ont assuré, qu'il n'y avoit aucun mal. Car je croirois faire une bonne œuvre si je pouvois trouver un préservatif sûr & certain. Combien de nourrices, de sages-femmes, de peres & de meres, sont sujets à prendre de tels maux ? on ne pourroit mieux faire que de les en préserver.

Enfin le grand Astruc, dont l'autorité est sûrement d'un grand poids sur cette matiere, réunissant à la qualité de grand Médecin, celle de célebre Théologien & d'habile Jurisconsulte, fait un point de religion au Médecin qui pourra le découvrir, d'en secourir l'humanité : le Médecin étant fait, suivant ce célebre Professeur, non-seulement pour guérir les maladies, mais encore pour les prévenir.

Il entre à ce ſujet dans les plus grands détails, & fait ſentir les avantages que retireroient de ce remède, les enfans, les nourrices & autres perſonnes expoſées par état, comme Accoucheurs & Sages-femmes, même des femmes mariées qui ſont aſtreintes par le devoir du Sacrement à avoir affaire avec leurs époux, dont la conduite eſt quelquefois plus que ſuſpecte. Lib. 3. Cap. 2, *de Empiricis*, pag. 281.

L'enthouſiaſme & la préoccupation ne m'ont point aveuglé ſur mon préſervatif. Quoique ce fut mon enfant, je ne me ſuis pas amuſé à le careſſer. Si quelquefois j'ai daigné jetter ſur lui un coup d'œil paternel, c'eſt lorſque, l'expérience & l'obſervation plaidans en ſa faveur, j'aurois été dans le cas d'eſſuyer un reproche d'inaction &

d'être taxé d'indifférence ſur le ſort de l'humanité ſouffrante.

Du reſte, de quelque maniere que l'on apprécie mon travail, n'ayant eu d'autre but que le bien de mes ſemblables, & n'ayant rien caché de ce que la pratique m'aura pu apprendre, ſi j'ai manqué mon but, il eſt cependant une récompenſe qui ne peut m'échapper : je la trouve dans mon cœur & dans le ſens intime qui m'avertit que j'ai voulu bien faire.





FORMULES
POUR
LE TRAITEMENT
DES MALADIES
VÉNÉRIENNES.

N°. I.

BOL PURGATIF.

Prenez *Aquila alba*, un ſcrupule.
Conſerve de Roſes, ſix grains.

FAites Bol, que l'on prendra le ſoir en ſe couchant. On peut ſe ſervir de ce Bol dans la Gonorrhée; mais il faut que l'inflammation ſoit totale-

ment diminuée, & qu'elle ait coulé au moins 15 jours. On peut répéter ce remède tous les 8 jours.

N°. II.

BOUILLON POUR LES MALADIES DE LA PEAU.

Prenez racines de patience ſauvage & de grande bardanne, lavées & coupées par rouelles ou par tranches, de chaque une once.

Les faire bouillir avec une demie-livre de rouelle de veau dans deux pintes d'eau. Une demie-heure après qu'elles auront bouilli, y mettre des feuilles d'aigremoine, de chicorée ſauvage, de ſommités de houblon, de fumeterre, de chaque une poignée. Peu de tems avant que de retirer du feu, y mettre une botte de creſſon & un peu de cerfeuil. Laiſſez infuſer

une demie-heure ; passez à travers un linge avec une légere expression ; partagez en deux portions égales, dont chaque portion fera deux bouillons : on en prendra un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, observant de mettre dans chaque bouillon un gros de sel de glaubert. On continue les bouillons pendant 12 ou 15 jours.

N°. III.

CATAPLASME ÉMOLLIENT.

Prenez de *Mie de pain*, trois onces.

Émiettez-les dans une livre de lait de vache, récemment tiré; faites bouillir comme de la bouillie, en remuant ; ajoutez-y deux jaunes d'œufs, & après avoir retiré du feu, mêlez-y un demi-gros de safran pulvérisé, & le

Cataplasme sera fait suivant les règles de l'Art.

N°. IV.

Cataplasme Résolutif.

Prenez des 4 farines résolutives, de seigle, de lin, d'orge & d'orobe, de chaque un quarteron ; faites cuire dans l'eau, & ajoutez quelques cuillerées d'huile de millepertuis ou de vers.

N°. V.

Eau d'Orge.

Prenez *Orge ordinaire*, deux gros.
Racines de Réglisse effilées & ratissées, deux gros.

Faites bouillir dans trois chopines d'eau de rivière réduites à pinte ; retirez du feu, & ajoutez la réglisse.

N°. VI.

EAU DIURETIQUE.

Prenez *Nitre*, quatre onces.
Camphre, deux gros.

Faites diſſoudre le Camphre dans quantité ſuffiſante d'eſprit de vin, pour une pinte d'eau.

N°. VII.

EAU FONDANTE ANTI-VÉNÉRIENNE ET PRÉSERVATIVE.

Prenez *Sublimé corroſif*, demi-gros.

Pour quatre pintes d'eau de riviere diſtillée. Mêlez avec autant d'eau de chaux premiere. Suivez les procédés ordinaires de la diſſolution du mercure ſublimé corroſif par l'eſprit de vin, & maſquez l'enſemble par une décoction de vulnéraires.

N°. VIII.

ELIXIR POUR ARRÊTER LES GONORRHÉES.

Prenez *Baume de Copaü*, demi-once.
Esprit de vitriol dulcifié, un gros.

Sucre, quantité suffisante pour faire un Elixir, qu'on prendra par cuillerée à caffé, dans un véhicule convenable, le matin à jeun, & le soir en se couchant.

N°. IX.

EMPLATRE POUR LES CANCERS.

Prenez *Sucre de Saturne*, demi-once.
Jus de Carotte, une livre.

On pile les carottes dans un mortier, & l'on en exprime le jus.

Arsenic (demi - once) que l'on

fait dissoudre dans du vinaigre distillé, & le faire bouillir.

De la *cigue* séchée & pulvérisée, quantité suffisante pour faire avec ces drogues une Emplâtre consistante.

N°. X.

EMULSION PURGATIVE.

Prenez *Résine de Jalap*, } de chaque
De Scammonée, } huit grains.

On fera battre dans un mortier avec une once de sucre ou un jaune d'œuf.

On fera émulsion purgative avec 12 amandes douces & 6 ameres, pour un verre.



N°. XI.

LINIMENT ANTI-PSORIQUE OU CONTRE LA GALLE.

Prenez *racines d'aunée*, coupez-les par tranches que vous ferez bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elles deviennent molles entre les doigts; alors on les pile dans un mortier, & l'on ajoute une certaine quantité de lait: on en frotte les parties affectées.

N°. XII.

LINIMENT POUR LES POIRREAUX.

Prenez *Raclures de parchemin*,
Verd de gris,
De chaque quantité suffisante.

Faites infuser dans du fort vinaigre, & servez-vous en.

N°. XIII.

MERCURE GOMMEUX.

Prenez *Mercure revivifié du cinabre*, un gros.
Eau commune, une livre.
Gomme arabique, trois gros.
Syrop capillaire, deux onces.

Faites mucilage avec la gomme & quantité ſuffiſante d'eau, mêlez le mercure avec le mucilage, & triturez-le juſqu'à parfaite extinction. Ajoutez enſuite le ſyrop, & délayez ce mélange avec le reſte de l'eau preſcrite.

N°. XIV.

MERCURE SYROPEUX.

Prenez *Mercure revivifié du cinabre*, un ſcrupule.
Syrop de Grozeilles, 10 gout.

Battez pendant quelques inſtans avec la pointe d'un curedent, dans

une cuilliere de verre pour faire le mêlange, & avalez tous les quatre jours à jeun.

Cette méthode a été très en usage en Angleterre ; mais la maniere de prendre cette préparation différe seulement en ce que les Médecins de ces Contrées en font prendre 8 à 10 grains tous les jours, & se sont apperçus que les effets en étoient plus prompts.

N°. XV.

ONGUENT ANTI-PSORIQUE OU CONTRE LA GALLE.

Prenez *Beurre frais*, *Céruse*, de chaque une livre.
Sublimé corrosif, un gros.

Essence de jasmin ou citron, quantité suffisante ; réduisez le sublimé en poudre avec la céruse ; mêlez bien ensemble ces deux substances ;

ensuite incorporez-les dans le beurre que vous aurez préalablement fait fondre, & aromatisez avec ce qui vous plaira davantage.

Une attention qu'il faut avoir, c'est de préparer cet Onguent au moment que l'on veut s'en servir, afin d'éviter de garder du sublimé corrosif en nature, ce qui procureroit à coup sûr des accidens funestes à ceux qui auroient eu le malheur d'en prendre en certaine quantité.

Nous n'avons jamais vû que de bons effets de l'usage extérieur de ce remède contre les maladies de la peau. Il n'y a rien à craindre de la maniere dont nous le prescrivons ici; il n'agit que superficiellement, en rongeant les petites galles & en les desséchant, sans pénétrer dans la masse du sang. Comme cet onguent est blanc & qu'il flatte agréablement

l'organe de l'odorat, nous le préférons au soufre incorporé avec le beurre, qui déplaît à bien des personnes par son odeur désagréable.

N°. XVI.

ONGUENT ESCARROTIQUE.

Prenez *Poudre de Sabine*, } de chaque
Alun brûlé, } un scrupule.
Onguent Basilicum, un gros.

Mêlez & appliquez matin & soir sur la partie malade.

N°. XVII.

ONGUENT POUR LES DARTRES.

Prenez *Litarge*, deux onces.
Sucre de Saturne, un gros.
Huile, quantité suffisante pour former un Onguent.

La maniere de se servir de cet On-

guent, eſt d'en frotter les galles trois ou quatre jours de ſuite en ſe couchant.

Il faut avoir grand ſoin de ne jamais employer ce remède ſans avoir bien préparé le malade, ſoit par la ſaignée, ſoit par la purgation plus ou moins réitérée, ſoit même par les bouillons ou des apozemes délayans & apéritifs, afin de corriger & d'évacuer les humeurs âcres & vicieuſes qui corrompent le ſang, & qui empêchent qu'on n'en puiſſe rétablir la conſtitution; car il y auroit du danger d'arrêter tout-à-coup par des topiques les éruptions cutanées. Combien ne voyons-nous pas tous les jours de maux ſe déclarer, pour avoir fait rentrer trop-tôt & imprudemment des dartres, galles & autres vices de la peau, par des remèdes de cette nature, ſans avoir fait précéder les remèdes internes ?

N°. XVIII.

OPIAT POUR CONSOLIDER LES VIEUX ULCÈRES, ET POUR LES GONORRHÉES ANCIENNES ET INVÉTÉRÉES.

Prenez *Sang de Dragon*, } de chaque
Ecorce de Grenade, } un gros.
Alun, un gros & demi.
Os de ſeiche, trois gros.
Syrop de grande conſoude, quantité ſuffiſante.

Mêlez & faites opiat dans un vaſe de fayance : on en prendra un gros trois fois le jour dans du pain à chanter.

On donnera une doſe pour modele. On pourra auſſi en former des bols.



N°. XIX.

PILULES SAVONEUSES POUR LA GONORRHÉE.

Prenez *Savon de Venise*, demi-livre.
Panacée mercurielle, une once.

Battez le ſavon dans un mortier de marbre, avec quantité ſuffiſante de gomme Adragant diſſoute dans l'eau, juſqu'à ce que le ſavon ſoit mollet ; pour lors vous mêlerez la panacée, & vous la battrez juſqu'à ce qu'elle s'uniſſe avec le ſavon. Le tout ſuffiſamment mêlé, ajoûtez-y :

D'extrait de Bourrache & Bugloſſe, de chaque deux onces.
De Camphre, demi-once.
De jalap en poudre, trois onces.

Le tout mêlé exactement avec quantité ſuffiſante de gomme adragant, formez-en un Opiat.

N°. XX.

PILULES ORDINAIRES POUR LA GONORRHÉE.

Prenez *Nitre*, une once.
Camphre, deux gros.
Mercure doux, trois gros.
Gomme arabique, demi-once.

Faites diſſoudre le camphre dans l'eſprit de vin, & diviſez en 140 pilules, dont on prendra deux par jour.



N°. XXI.

PILULES MERCURIELLES PURGATIVES.

Prenez *Mercure revivifié du cinabre*, *Diagrede pulvérisé*, *Sucre pulvérisé*, *Crême de tartre*, *Gomme ammoniac*,	de cha. 2 gros.
Résine de jalap, *Mirrhe*, *Rhubarbe*, *Thérébentine*,	de chaque demi-once.

Faites parfaitement éteindre le mercure dans un mortier de marbre avec le sucre, la thérébentine & un peu de diagrede, & si l'on veut un peu d'eau. Ensuite ajoutez toutes les autres drogues, mêlez bien exactement, en broyant & triturant fortement & longuement pour réduire

en masse, qu'on divisera en pilules; dont 8 au gros pour l'usage indiqué.

Dose, un gros pour les tempéramens ordinaires; pour une femme ou un tempérament inférieur, trois quarts de gros : enfin, pour une femme grosse, un vieillard ou un enfant, un demi-gros.

N°. XXII.

Pilules anti-vénériennes avec le Sublimé Corrosif,

Prenez *Sublimé corrosif*, demi-gros.

Mucilage de racines de guimauve que l'on mêlera exactement. Pour donner de la consistance & lier le tout, on y ajoutera quantité suffisante de syrop de guimauve. On divisera ensuite la masse en 108 pilules égales; ce qui fera pour chaque un tiers de grain à prendre immédiatement

tement avant le repas, c'est-à-dire, à diner & à souper.

L'usage du sublimé corrosif, sous forme seche, étoit connu avant Boërrhaave, & on s'en servoit avec avantage contre les Véroles qui avoient résisté à tous les autres remèdes. Tel est le Cavalier, qui, au rapport de M. Malouin, dans sa Chymie Médicinale, en distribuoit pendant que Louis XIV faisoit le siége de Namur. Il ne faut pareillement, pour s'en convaincre, que jetter les yeux sur la Matière Médicale de *Paul Herman*, sçavant Professeur de Leyde.



N°. XXIII.

POUDRE FUMIGATOIRE.

Prenez *Cinabre artificiel*, } de chaque
Succin préparé, } une pincée.

Réduisez en poudre, & mêlez ensemble pour une fumigation.

Pour se fumiger, on s'assied sur une chaise percée, de maniere que les vapeurs se portent sur les parties de la génération.

N°. XXIV.

PURGATION LAXATIVE.

Prenez *Manne choisie*, } de chaque
Tamarin, } deux onces.
Sel d'epsom, deux gros.

Dans une chopine de limonade, pour deux verres, que l'on prendra dans la matinée à une heure de distance; on aura soin de clarifier la Médecine.

N°. XXV.

PURGATION ORDINAIRE.

Prenez *Follicules de ſenné*, deux gros.
Manne choiſie, deux onces.
Rhubarbe, un gros.
Sel adm. de glaubert, deux gros.

Dans une décoction de chicorée ſauvage.

On peut paſſer la Médecine ſur une couche de cerfeuil pour lui ôter le goût nauſéabonde du ſenné qui répugne à bien des malades.

Il ſe rencontre auſſi des circonſtances où l'on feroit entrer très-avantageuſement les feuilles de ſcrophulaire, à la doſe de deux gros, dans les médecines compoſées avec le ſenné; par la propriété qu'a pareillement cette plante, d'ôter au ſenné ſon odeur & ſon goût, qui répugnent à bien des individus.

N°. XXVI.

POTION LAXATIVE.

Prenez *Casse mondée*,	}	de chaque
Manne grasse,	}	deux onces.
Sel de seignette,		deux gros.

Dans une chopine de petit lait.

On passera à travers un linge, & on partagera en deux verres, à prendre à une demie-heure de distance l'une de l'autre.

N°. XXVII.

SOLUTION DU SUBLIMÉ CORROSIF.

Prenez *Sublimé corrosif*,	12 grains.
Eau distillée,	une livre.

Faites dissoudre, & édulcorez l'ensemble avec six onces de syrop de guimauve.

Depuis très-long-tems l'uſage du ſublimé corroſif étoit introduit dans la médecine comme un remède interne.

Baſile *Valentin*, Chymiſte célebre, qui fleuriſſoit dans le douzième ſiècle, en fait mention dans ſes Ouvrages; Ouvrages où l'érudition marche d'un pas égal avec la clarté & la critique la plus ſenſée.

Erhman, Richard *Wiſman*, Médecins Anglois, *Pott*, *Friclus*, *Etienne Blancard*, Hollandois, *Paracelſe*, *Schroder*, & tant d'autres dont l'énumération ſeroit trop longue, ont fait uſage de cet agent métallique.

Le remède du *Duc d'Antin* n'étoit que la ſolution de mercure ſublimé corroſif. *Kenelme Digby* faiſoit entrer ce minéral dans l'huile mercurielle, dont il ſe ſervoit pour la cure des maux Vénériens, ce qui n'a

pas peu contribué au genre de réputation qu'il s'est acquis.

Nous devons avoir l'obligation au Baron de Vanswieten, d'avoir mis en usage un médicament précieux, recommandé par le grand Boërrhaave; ce qui sûrement a fait donner à ce remède le nom de son Rénovateur. Cette marque de reconnoissance est d'autant plus légitime, que c'est la seule que les Médecins & les malades peuvent payer à la mémoire de ces Bienfaiteurs de l'humanité.

Nº. XXVIII.

SOLUTION DU SUBLIMÉ CORROSIF PLUS AGRÉABLE.

Prenez *Sublimé corrosif*, 12 grains.

Mettez en poudre impalpable, triturez avec un peu d'huile d'anis;

verſez ce ſublimé & cette huile ſur une petite ſoucoupe qu'on a fait chauffer ; on met le feu à l'huile. Quand elle eſt conſommée, on rejette le ſublimé dans le mortier, on le triture de nouveau avec l'huile d'anis, & on diſſout le tout enſuite dans de l'eſprit de vin. On ne met d'eſprit de vin que la quantité ſuffiſante pour la diſſolution. Cette préparation faite, on la noie dans une pinte d'eau diſtillée. Cette précaution de préparer le ſublimé, eſt pour lui ôter l'odeur & le goût cuivreux qu'il porte avec lui, & qui occaſionne des maux de cœur & des nauſées à la plûpart de ceux qui en font uſage : ce qui l'a rendu juſqu'ici déſagréable, & quelquefois nuiſible.

On peut édulcorer cette préparation avec ſix onces de ſyrop de capillaire ou de guimauve.

N°. XXIX.

TISANNE RAFRAICHISSANTE.

Prenez *Racines de chiendent*, une once.
Racines de Réglisse, 2 gros.

Faites bouillir dans trois chopines d'eau réduites à pinte, & ajoutez sur la fin la réglisse. Passez & faites fondre 18 grains de nitre purifié.

La meilleure maniere de faire la tisanne de chiendent, c'est d'en tirer une ou deux décoctions que l'on rejette. Ensuite on prend un marteau & on l'écrase ; on verse de l'eau bouillante dessus. C'est le seul moyen d'avoir la partie extractive. Faites de même pour l'orge.

N°. X X X.

TISANNE SUDORIFIQUE.

Prenez *Salſe pareille coupée*, 4 onces.
Squinne, 2 gros.
Antimoine, une demi-livre.
Ecorce de buis, } de chaque
Lierre de muraille, } une once & demie.

On enferme & on enveloppe dans un nouet de linge l'antimoine, on fait bouillir le tout dans 8 pintes d'eau, & l'on ajoute à la fin de l'ébullition colle de poiſſons deux onces. On ſuſpend l'antimoine avec une ficelle attachée à un linge dans lequel il eſt envelopé, de ſorte qu'il ne touche pas le fond du vaſe. Cet antimoine peut ſervir 12 à 15 fois. On peut, pour rendre la tiſanne plu agréable, y ajoûter de la coriandre.

C'eſt préciſément la même tiſanne de M. Felz, premier Médecin &

Bourguemeſtre de Scheleſtat, qui a fait un certain bruit dans Paris, & qui a eu des ſuccès en bien des occaſions.

On en fait boire au malade une pinte par jour, elle guérit ſouvent des maladies vénériennes.

On prétend que ce Médecin y faiſoit entrer 3 grains de ſublimé corroſif qu'il faiſoit diſſoudre dans la maſſe totale. Cette addition ne pourroît être que fort avantageuſe.

Ce qui me confirmeroit dans cette idée, c'eſt que, par l'examen que j'ai fait de la tiſanne que débite dans cette Capitale ſon ancien domeſtique, le ſublimé corroſif y entre en très-grande quantité.

Auſſi nos gens à ſyrops anti-vénériens, ont-ils grand ſoin de faire entrer de ce minéral dans leur compoſition, & d'annoncer, par la voie des

papiers publics & des feuilles qu'ils ne cessent de faire distribuer, qu'ils possedent seuls, & *par excellence*, des spécifiques anti-vénériens, exemts des dangers qu'a coutume d'entraîner après lui l'usage du sublimé ; se donnant cependant bien de garde de faire l'aveu humiliant pour eux, que c'est à ce sel métallique qu'ils sont redevables du peu de guérison sur lesquelles ils jettent les fondemens de leur réputation éphemère.

Le sieur de Velnos a renchéri pardessus tous les autres, & a cru renforcer son remède, & donner plus d'énergie à son syrop, soi-disant purement végétal, par l'addition de l'*alkali volatil*, moyen connu & mis en pratique depuis long-tems par plusieurs Médecins, sans beaucoup de succès.

La facilité que tous ces honnêtes

gens-là éprouvent à masquer cet agent métallique, contribue beaucoup à colorer leur mensonge ; mais l'imposture ne tarde pas à être découverte, & le Médecin instruit n'en est point la duppe ; l'effet des remèdes prouvant évidemment la fausseté de leur assertion.

Fin des Formules.





LISTE

ALPHABÉTIQUE

Des Auteurs cités ou employés dans ce Manuel.

A.

ANTOINE *le Cocq*, Docteur-Régent, & Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

On dit de *le Cocq*, qu'ayant été appellé en Cour pour consulter sur la maladie de François Premier, Roi de France, qui étoit atteint du mal vénérien, il s'opposa fortement à l'avis de Fernel, qui ne vouloit se servir d'autre remède que de son Opiate anti-vénérienne, & qu'il insista sur l'usage de la friction mercurielle,

comme le moyen le plus prompt & le plus efficace, en disant au même Fernel : c'est un vilain qui a gagné la Vérole, *frottetur* comme un autre & comme le dernier de son Royaume, puisquil s'est gâté de la même manière. Cela fût rapporté au Roi, qui n'en fit que rire, & lui en sçut bon gré.

Antoine *Musa-Brassavole*, de Ferrare, Ville fameuse d'Italie. Savant Médecin qui vivoit vers l'an 1534.

Augier *Ferrier*, de Toulouse, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de *Catherine de Médicis*, Reine de France.

Antoine *Quiquebœuf*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Antoine-Nicolas *Guenault*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Auguſtin *Belloſte*, Pariſien, Chirurgien-Major dans les Hôpitaux des Armées du Roi, & premier Chirurgien de *Marie Jeanne*, Ducheſſe de Savoye, Mere de *Victor Amédée*, Roi de Sardaigne.

Antoine *Petit*, ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Stokolm, & de la Société Royale d'Agriculture, Inſpecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume.

Antoine *Ferrein*, ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris & du Collége Royal, de l'Académie Royale des Sciences, & Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi.

B.

BARTHELEMI *Perdoux*, de *Bouillency*, petit Bourg du Vivarais, Docteur & Profeſſeur en Médecine de la Faculté de Paris.

Bernard *Gordon*, Medecin, François de Nation, qui a fait beaucoup d'honneur à l'Univerſité de Montpellier, où il enſeigna la Médecine peu de tems après ſa fondation par le Pape Nicolas IV en 1289. Nous avons dans les Pharmacies des trochiſques de la compoſition de cet Auteur.

Buchoz, Médecin Naturaliſte du feu Roi Staniſlas, Roi de Pologne, Aggrégé au Collége de Médecine de Nancy, Médecin ordinaire de S. A. S. Monſeigneur le Comte d'Artois, Membre de pluſieurs Académies Littéraires.

Bernard de *Juſſieu*, Ecuyer, ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres, Profeſſeur & Démonſtrateur en Botanique au Jardin du Roi.

C.

CLAUDE *Séguin*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur en Chirurgie au Collége Royal, & premier Médecin d'Anne d'Autriche, mere de Louis-le-Grand.

Claude *Puylon*, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Charles *Thuillier*, de Rouen, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

Charles *Patin*, de Paris, Docteur en Médecine de cette Ville, & enſuite Profeſſeur en Médecine & en Chirurgie *à Padoue*, où il s'étoit réfugié.

Il fut élevé avec beaucoup de ſoin, par Guy-Patin ſon pere, & fit des progrès ſi rapides & ſi ſurprenans dans ſes études, qu'à l'âge de 14 ans il ſoutint ſur toute la Philoſophie des Thèſes Grèques & Latines, où aſſiſtèrent 34 Evêques, le Nonce du Pape & pluſieurs autres Perſonnes de diſtinction.

Charles *Muſitan*, *de Caſtro Villare*, Bourg du Royaume de Naples dans la Calabre Citérieure, Médecin, Prêtre.

Quoique la ſainteté de ſon miniſtère eût dû le détourner de la Profeſſion publique de Médecin, il s'attira beaucoup de réputation par ſes cures, & principalement par le ſuccès admirable avec lequel il traitoit les Maladies Vénériennes.

Muſitan mourut à Naples l'an 1714, âgé de 79 ans.

Charles *Dionis*, ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris.

Celse, Médecin qu'on croit être de *Rome*, ou, selon d'autres, de *Vérone*, étoit de la secte Eclectique, où du moins se conduisoit suivant les principes qu'elle insinue. Il vivoit sous l'Empire de Tibere. Ce fut un homme d'un sçavoir universel, & le plus éloquent de tous les Médecins Latins, ce qui a fait qu'on l'a appellé l'Hyppocrate Latin.

Ses Ouvrages peuvent être regardés comme une mine d'or, que plusieurs modernes ont fouillée avec avantage, mais qu'ils ont oublié d'indiquer.

Charles-Augustin *Vandermonde*, de *Macao en Chine*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal, & Membre de l'Académie de Boulogne.

Conrad *Geſner*, Médecin qu'on a ſurnommé le Pline d'Allemagne, étoit de *Zurich en Suiſſe*, où il naquit en 1516.

M. de Thou en parle avec éloge, & M. Beſſe dit que Geſner avoit lui ſeul toute la ſcience qui étoit partagée entre Pline & Varron.

Claude *Galien*, de *Pergame*, Ville de l'Aſie mineure, fameuſe à divers égards, & particuliérement par ſon Temple d'Eſculape. Galien étoit né vers l'an 131 de l'ere chrétienne, environ la quinzième année du règne d'Adrien. Il a écrit ſur la Médecine des choſe admirables, mais un peu trop étendues à la maniere des Aſiatiques, & il a été le grand reſtaurateur de la Médecine d'Hyppocrate.

Claude-Thomas Guillaume *Guilbert de Préval*, Docteur en Médecine des Facultés de Caën & de Paris, Conſeil-

ler, Médecin Consultant & Correspondant de Sa Majesté le Roi de Danemark & de Norwége.

D.

DOMINIQUE *Gagliardy*, Docteur en Médecine, & Professeur d'Anatomie à Rome.

De Haën, Professeur de Médecine-pratique dans l'Hôpital de Vienne.

Daniel *Turner*, Médecin Anglois, & Membre du Collége Royal de Londres.

Dehorne, Docteur en Médecine, ancien premier Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Metz.

E.

ETIENNE-Louis *Geoffroy*, Ecuyer, Docteur & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de la Société de Botanique de Flo-

rence & de plusieurs autres Académies, Auteur d'un Poëme Latin inestimable sur l'Higiene, digne du siécle d'Auguste pour la pureté de la Latinité.

Erhmann, Docteur en Médecine, & Médecin de l'Hôpital de Strasbourg.

Edme-Claude *Bourru*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

F.

FRANÇOIS *Boujonier*, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Fréderic *Hoffmann*, de *Hall en Misnie*, Professeur en Médecine dans l'Université de cette Ville, premier Médecin de *Fréderic I* & de *Fréderic II*, Rois de Prusse, & Electeurs de Brandebourg, associé aux Académies des Sciences d'Allemagne, de

Londres, & de Prusse, Praticien consommé & renommé dans toute l'Europe.

Felz, premier Médecin & Bourguemestre de Schelestat.

Fizes, Docteur & savant Professeur de l'Université de Montpellier.

François-Marie Claude *Richard de Hautesierck*, Chevalier de l'Ordre de St. Michel, premier Médecin des Camps & Armées du Roi, Inspecteur général de Hôpitaux Militaires, l'un des Médecins Consultans de *Sa* Majesté, & ordinaire des grandes & petites Ecuries, de l'Académie Royale de Gottingue.

G.

GUILLAUME *Brunell*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris

Guillaume *Rondelet*, de Montpel-

lier, Professeur en Médecine, & Chancelier de l'Université de cette Ville.

Guillaume *Lusson*, Docteur-Régent & Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Guy-Patin, natif de *Houdan-l'Evêque*, en Beauvoisis, Docteur-Régent & Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, & Professeur au Collége Royal.

Patin étoit un des plus spirituels & des plus agréables railleurs qui fut en France : il disoit les choses avec un froid de Stoïcien ; mais il emportoit la piece ; & sur ce chapitre, il auroit donné des leçons à Rabelais.

Son érudition & sa présence d'esprit furent admirées en Parlement, quand il plaida pour la Faculté contre le sieur Renaudot, Docteur de Montpellier, qui prétendoit pouvoir

pratiquer

pratiquer à Paris, ſans ſe faire aggréger au Corps des Médecins de cette Ville. Patin gagna hautement ſa cauſe contre lui ; mais il conſola ſa Partie en ſortant de l'audience : l'ayant abordé d'un grand ſang froid, *Monſieur*, lui dit-il, *vous avez gagné en perdant. Comment donc ?* lui répondit Renaudot. C'eſt, repliqua Patin, *que vous étiez camus quand vous êtes entré au Palais, mais vous en ſortez avec un pied de nez* : à la vérité Renaudot étoit camus.

Grégoire *Hartius*, de *Torgaw en Saxe*, Profeſſeur en Médecine, & premier Médecin de Louis, Landgrave de Heſſe.

Gaultier *Harris*, Anglois, du Collége des Médecins de Londres, Médecin ordinaire de *Charles II*, Roi d'Angleterre, & enſuite Médecin de

Guillaume de Naſſaw, Roi de la Grande-Bretagne.

Nous avons de lui un Traité fort eſtimé des maladies aiguës des enfans, avec un Chapitre fort étendu ſur la Vérole, qu'il mit au jour à la perſuaſion de Thomas Sydenham, fameux Médecin de Londres, & ce Traité lui fit donner le nom de *Médecin des Enfans*.

Gabriel *Fallope*, célebre Médecin, iſſu d'une famille Noble, étoit de Modene. Il fut univerſellement eſtimé par ſes connoiſſances profondes dans l'Anatomie & dans la Médecine ; & pour cette raiſon, quelques-uns l'ont appellé *l'Eſculape de ſon Siècle*.

Douglas a dépeint ce Médecin en deux mots dans ſa Bibliographie Anatomique. Il étoit, dit-il, méthodique dans ſes leçons, heureux dans ſes

cures, & prompt dans ses dissections.

George Ernest *Stahl*, savant Chymiste, naquit à Onold en Franconie, en 1660. Il atteignit à un haut point de perfection dans l'Art, avec le secours des livres de Kunkel & de la Physique souterraine de Becher.

George *Baglivi*, savant Médecin, & Professeur dans la Sapience de Rome, étoit de la Société Royale de Londres. Il attiroit des Ecoliers de toutes parts. L'éloquence Romaine, qui lui étoit naturelle, donnoit du poids & de la grace aux plus petites choses qui sortoient de sa bouche; la matière de ses savantes leçons étoit tirée d'après ce que l'expérience avoit confirmé cent fois; en un mot, on l'auroit pû décorer du titre d'un autre Hypocrate Romain, digne Successeur de *Celse*, qui, le premier, fut illustré de ce beau nom.

Baglivi mourut au commencement du dix-huitième Siècle avant l'âge de 40 ans, au grand regret des Savans.

Guering, Docteur en Médecine, & Médecin d'un Hôpital à Strasbourg.

Guillaume *Cockburne*, *Ecossois*, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, & Licencié du Collége des Médecins de cette Ville.

Guillaume de *Baillou*, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, & nommé premier Médecin du Dauphin en 1601. Pendant sa licence, il fit paroître dans les disputes tant de force & de vivacité d'esprit, qu'on l'appelloit ordinairement dans l'Ecole, *le fléau des Bacheliers*.

Guillaume de *Salicet*, savant Médecin, étoit de Plaisance, & professoit à Véronne vers l'an 1210. Il est le

premier Praticien qui ait ordonné des remèdes tirés de la Chymie. *Salicet* pratiquoit aussi la Chirurgie, & composa une pratique connue encore aujourd'hui sous le nom de *Guillesmia.*

George *Cheyne*, Anglois, Docteur en Médecine, & de la Société Royale de Londres.

H.

HERCULE *Saxonia*, de *Padoue*, Professeur en Médecine dans la même Ville.

Herman *Boërrhaave*, natif de *Voorhout*, petit Village de Hollande, Recteur & Professeur célebre de l'Université de Médecine de Leyde, associé de l'Académie des Sciences de Paris, & de la Société Royale de Londres. Les Ouvrages qui sont sortis de la plume de ce grand hom-

me ſont en très-grand nombre. Un fait très-remarquable, c'eſt que le Moufti traduiſit ſes inſtitutions en Arabe, & les fit imprimer à Conſtantinople. Il ſçavoit le Hollandois, l'Allemand, le François, l'Anglois, l'Italien, l'Eſpagnol, le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen.

Il nous a laiſſé ſur toutes les parties de la Médecine (Anatomie, Phiſiologie, Pathologie, Diagnoſtic, Prognoſtic & Cures des maladies Chirurgicales & Médecinales, matière Médicale, Botanique, Chymie, &c.) des ouvrages qui paſſeront éternellement pour des chefs-d'œuvres.

Hèrodote, Médecin, fils d'un nommé *Ariëus*, étoit de Tarſe en Cilicie, & avoit étudié ſous Menodote, partiſan de la Secte Empirique. Il ſuivit les ſentimens de ſon maître.

Hyppocrate, descendant d'Escu-lape au dix-huitième dégré, & allié à Hercule par sa mere Praxithée, naquit à Cos, la premiere année de la quatre-vingtieme Olimpiade, quatre-cens-cinquante-huit ans avant la Naissance de Jesus-Christ, & la cinquieme année du règne d'Artaxerxes Longuemain, digne contemporain de Socrate, d'Hérodote, de Thucidide, & des autres grands Hommes qui ont illustré la Grece.

Ses Ecrits sublimes & les succès heureux qu'il eut dans son Art ont été tels, qu'il a mérité le titre de fondateur & de Prince de la Médecine.

Il a été regardé de tout tems comme l'interprete le plus fidele de la Nature, & il conservera, selon toute apparence, dans tous les Siècles à venir, une gloire & une réputation

que deux mille ans & plus ont laiſſé ſans atteinte.

J.

JULIEN *Offrai*, dit de la *Mettrie*, Docteur en Médecine, Médecin du Régiment des Gardes Françoiſes.

Jérôme *Fracaſtor*, de *Vérone*, Philoſophe, Poëte & Médecin.

Jean *Fernel*, *d'Amiens*, Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, & premier Médecin de *Henri II*, Roi de France. Il lui eſt dû une place conſidérable entre les Illuſtres du ſeizieme Siècle, & l'on peut dire avec M. le Préſident de Thou, « qu'il » a acquis tant de gloire par toute » l'Europe, par les Ouvrages rares » qu'il a mis au jour, que l'Ecole de » Médecine de Paris doit, à bon droit, » éternellement ſe glorifier d'avoir eu » pour Nourriſſon un ſi grand Hom- » me ».

Julien *Paulmier*, de *Coutance*, en Normandie, Docteur en Médecine des Facultés de Caën & de Paris.

Jacques *Cousinot*, de Paris, Doyen de la Faculté de Médecine de la même Ville.

Jean de *Renou* on *Renodée*, Normand, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, très-habile en Pharmacie.

Jean-Baptiste-Fauste *Alliot*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Jean-Baptiste-Thomas *Martinenq*, Docteur & Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Jacques *Fourneau*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Jean *Astruc*, Docteur des Facultés de Montpellier & de Paris, Médecin Consultant du Roi, premier Méde-

cin du feu Roi de Pologne, *Auguste II*, Médecin ordinaire de son A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, & Professeur au Collége Royal de France.

Outre différens Ouvrages que nous avons de M. Astruc, son Traité des Maladies Vénériennes est un de ceux où l'érudition ne le céde en rien à l'élégance du style.

Jean-Joseph *Courtial*, Docteur en Médecine en l'Université de Toulouse.

Jean-François-Clément *Morand*, Ecuyer, ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin adjoint de l'Hôtel Royal des Invalides, Pensionnaire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & Membre de la Société Royale de Londres, Assesseur honoraire du Collége des Médecins de Liége, &c. &c.

Jacquet, habile Chymiste, & ancien Chirurgien de S. A. S. Monseigneur le Prince de Wirtemberg.

Jean *Freind*, étoit de *Croton*, Ville d'Angleterre, dans le Comté de Northampton, Docteur & Professeur de Chymie en l'Université d'Oxford, Aggrégé à la Société Royale de Londres, ancien Médecin des Armées, & premier Médecin de la Reine d'Angleterre.

La Médecine, la Philosophie, la Géométrie, les Méchaniques, la Chymie & l'Anatomie lui étoient parfaitement connues : on trouvoit dans un seul homme un esprit assez étendu pour les cultiver, & assez profond pour en développer les mystéres les plus secrets.

Jacques-Bénigne *Winslow*, *Danois*, Docteur & Professeur de Chirurgie de la Faculté de Médecine de Paris,

Cenſeur Royal, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Berlin, Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, & Interprete de Sa Majeſté en Langue Teutonique dans ſa Bibliothéque. Il étoit neveu du fameux Stenon.

Joſeph-Jacques *Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Cenſeur Royal, des Sociétés Royales de Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marſeille.

Jacques *Houllier*, *d'Étampes*; Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Il a été un des plus habiles & des plus fameux Médecins de cette Ville; & au rapport de Sainte Marthe, comme il ſavoit que la joie eſt le meilleur de tous les remèdes, & celui qui fait un effet le plus prompt & le plus aſſuré; il travailloit, non-

ſeulement à guérir le corps par ſes ordonnances & par ſes médicamens, mais il tâchoit ſur-tout de divertir l'eſprit par ſa converſation enjouée, & par ſes diſcours agréables.

M. de Thou en parle pareillement en termes fort honorables.

Joſeph *Cotton*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Jean-Staniſlas *Mittié*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin ordinaire de feu *Staniſlas I*, Roi de Pologne, & Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy.

Jean *Gonthier*, *d'Andernack*, petite Ville d'Allemagne, dans le cercle du Bas-Rhin, & dans l'Archevêché de Cologne, où il naquit en 1487.

Il vint en France, & fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1530.

Il fut considéré par le Cardinal du Bellay, & par son moyen il devint Médecin de François I.

Jean-Marie *Lancisi*, célebre Médecin & habile Botaniste, naquit à Rome le 26 Octobre 1654. Il devint Professeur d'Anatomie dans le Collége de la Sapience, puis Médecin & Camerier secret d'Innocent XI & de Clément XI. Ce dernier Pape, après avoir heureusement trouvé les planches anatomiques du célébre Barthelemi *Eustachius*, qu'il avoit fait chercher avec de grandes dépenses, en fit un don à Lancisi, qui les a publiées avec une Préface & des Notes.

Joseph Marie-François de *Lassone*, Conseiller d'État, premier Médecin de Madame la Dauphine, Docteur-Régent, & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, Cen-

ſeur Royal & Aſſocié au Collége Royal des Médecins de Nancy.

Jean *Sehenckius*, de *Fribourg en Briſgau*, où il naquit l'an 1530. Après avoir reçu le bonnet de Docteur à Tubingen, dans le Duché de Wurtemberg, l'an 1554, il revint à Fribourg, où il exerça la Médecine avec autant de ſuccès que de réputation.

Jean *le Maire*, de Bavey, Ville du Hainaut, dans les Pays-bas, où il naquit en 1473. Il écrivit divers Ouvrages tant en Grec qu'en Latin, avec autant d'érudition que ſon Siècle le permettoit.

Il compoſa auſſi un Poëme allégorique en François, diviſé en trois Fables, dont voici le titre :

Les trois Comptes, intitulés : *de Cupido & d'Atropos*, dont le premier fut inventé par Séraphin, Poëte

Italien; le ſecond eſt le tiers de l'invention de maître Jean le Maire.

Dans la deuxieme de ces Fables, il rapporte les ſentimens qu'on avoit de ſon tems ſur la Maladie Vénérienne: voici ce qu'il en dit.

» Mais enfin, quand le venin fut meur,
» Il leur naiſſoit de gros boutons ſans fleur,
» Si très-hideux, ſi laids & ſi énormes,
» Qu'on ne vit onc viſaiges ſi difformes,
» Ne onc ne receut ſi très-mortelle injure
» Nature humaine en ſa belle figure:
» Au front, au col, au menton & au nez,
» Onc on ne vit tant de gens boutonnés.
» Et qui pis eſt, ce venin tant nuiſible,
» Par ſa malice occulte & inviſible,
» Alloit chercher les veines & artères,
» Et leur cauſoit ſi étranges miſeres,
» Dangier, douleur de paſſion & goutte,
» Qu'on n'y ſçauroit remède, ſomme toute,
» Fors de crier, ſoupirer, lamenter,
» Plorer & plaindre, & mort ſe ſouhaiter,
» Ne ne ſçut onc lui bailler propre nom
» Nul Médecin, tant eût-il de renom.
» Lung la voulut, *Sahafati*, nommer
» En Arabie; l'autre a peu eſtimer
» Que l'on doit dire en Latin, *Mentagra*;
» Mais le commun quand il la rencontra,

» La nommoit *gorre* ou *la Vérole groſſe*,
» Qui n'épargnoit ni Couronne ni Croſſe ;
» *Pockin* l'ont dit les Flamans & Piquarts,
» *Le mal François* la nomment les Lombarts.
» Si encore d'autres noms plus de quatre,
» Les Allemands l'appellent *groitte blâtre* ;
» Les Eſpagnols, *las Buas* l'ont nommée ;
» Et dit-on plus que la puiſſante armée,
» Des fors François à grant peine & ſouffrance
» En Naples l'ont conquiſe & miſe en France.
» Dont aucuns d'eux *le ſouvenir* le nomment,
» Et pluſieurs faits ſur ce comptent & ſomment,
» Les Savoyſiens *la Clavela* la diſent :
» De-là comme pluſieurs gens en deviſent,
» De-là comment l'amour le jeune ivrogne,
» A fait aux gens grant dommage & vergogne,
» Et ne ſcet où, pour ces cloux deſclouer,
» Bien bonnement à quel Saint ſe vouer,
» Néantmoins aucuns par grace Souveraine,
» Ont imploré Madame *Sainte Reine* ;
» Les autres ont eu recours à Saint Job,
» Peu de guéris, en ſont de mors beaucop,
» Car règne à ce trez cruel tourment,
» Par tout le monde univerſellement.

K.

KUNKEL naquit environ l'an 1630. Il fut d'abord destiné à la Pharmacie, ensuite il se tourna du côté de la Verrerie, il devint Chymiste de l'Électeur de Saxe, puis celui de l'Électeur de Brandebourg, & enfin celui du Roi de Suede.

Keiser, Chymiste, Pensionné du Roi.

L.

LOuis-Guillaume *le Monnier*, Conseiller du Roi, & son premier Médecin ordinaire, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre des Académies des Sciences de Paris, Londres & Berlin, Professeur & Démonstrateur en Botanique au Jardin du Roi.

Louis-Alexandre *Gervaise*, Docteur-Régent, & Professeur de la Fa-

culté de Médecine en l'Université de Paris.

Le Duc, Docteur en Médecine, qui a fait le voyage du Levant.

Laugier, Médecin de Vienne, ancien Médecin de la Reine de Portugal.

Le Begue de Presle, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal des Livres.

Le Baron de *Storck*, premier Médecin de leurs Majestés Impériales, à Vienne.

Louis-Claude *Guilbert*, Docteur & Professeur en matière médicale, de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Médecin des Camps & Armées du Roi, & Membre de la Société médicale d'Edimbourg.

La Font, Chirurgien privilégié.

Louis *Duret*, Médecin célebre,

Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris, naquit à Baugela - Ville en 1527. Il eut pour Maître Jacques Houllier d'Etampes, dont par la suite il commenta les Ouvrages; il exerça pendant 18 ans la place de Professeur au Collége Royal, & fut Médecin ordinaire de Charles IX & d'Henri III.

Le Baron de *Wanswiéten*, premier Médecin & Bibliothécaire de leurs Majestés Impériales & Royale, Président perpétuel de la Faculté de Médecine de Vienne-en-Autriche, & de celle des Etats Héréditaires, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Pétersbourg & de Sienne, de la Société Royale de Médecine d'Edimbourg & de plusieurs autres Sociétés Littéraires de l'Europe, Membre de la Noblesse & des Etats du Tirol, de la Carinthie & de

la Carniole, Commandeur de l'Ordre de St.-Etienne, naquit à Leyde le 7 Mai 1700. Sa famille étoit une des plus diſtinguées de la Hollande.

On trouve dès le XV *Siècle* la ſignature de quelques-uns de ſes ayeux, appoſée à des Traités & à d'autres Actes publics, auxquels les ſeuls Nobles avoient droit d'intervenir ; nous ajouterons à tous ces titres le rare avantage d'avoir été le Diſciple & l'ami du grand Boërrhaave.

M.

MARTIN *Akakia*, dit, *ſans malice*, de Paris, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de cette Ville, & Profeſſeur en Chirurgie au Collége Royal. Il fleuriſſoit dans le XVI *Siècle*. Il étudia à Paris ſous le fameux Briſſot, & enſeigna enſuite lui-même avec beaucoup de réputation.

Michel *Peaget*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Magnenus, Docteur en Médecine, & Professeur en l'Université de Pavie.

Maximilien *Locher*, Docteur en Médecine, & Médecin de l'Hôpital St.-Marc de Vienne.

Michel *Ettmuller*, de Leipsick, célebre Médecin. Après avoir voyagé dans la plûpart des Pays de l'Europe, il fut Professeur de Botanique, de Chymie & d'Anatomie à Leipsick, & y mourut en 1683.

Marcel *Malpighy*, excellent Médecin & Anatomiste Italien au XVIIe. Siècle. Il devint Membre de la Société Royale de Londres en 1669.

Le Cardinal Antoine Pignatelli étant devenu Pape sous le nom d'Innocent XII, l'appella à Rome, & le fit son premier Médecin.

Michel-Philippe *Bouvard*, Cheva-

lier de l'Ordre du Roi, Docteur & Professeur des Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, ancien Lecteur & Professeur Royal, & ancien Médecin de l'Hôpital de la Charité.

N.

NICOLAS *Poll*, *Allemand*, Professeur en Médecine, & Médecin de l'Empereur Charles-Quint.

Nicolas *Massa*, de *Venise*, Médecin & Anatomiste très-renommé, fleurissoit vers 1530.

Nicolas de *Cormeilles*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

Nicolas *Liénard*, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Nicolas *Chesnau*, de Marseille Docteur en Médecine, & renommé par ses observations médecinales.

O.

OTTON-Casimir, *Barseknecht*, de *Coslin en Pomeranie*, Docteur en Médecine, Médecin de l'Ambassadeur Turc, & coopté à la Faculté de Médecine de Paris.

Ottman, Docteur en Médecine, & Médecin célébre de Strasbourg.

P.

PIERRE *Deschamps*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

Pierre *Séguin*, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Professeur en Chirurgie au Collége Royal, & ensuite premier Médecin *d'Anne d'Autriche*, Reine de France & femme de Louis XIII.

Paul *Mattot*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

Pierre

Pierre *Bourdelot*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi, & de M. le Chancelier.

Philippe *Hecquet*, d'Abbeville en Picardie, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de M. le Prince Henri-Jules de Bourbon, Prince de Condé.

Ce fut lui qui introduiſit de nouveau dans la Médecine le ſyſtême de la trituration & celui de la force des ſolides : les différens Traités qu'il a donnés au Public tendent tous à établir cette doctrine.

Portal, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, Lecteur du Roi & Profeſſeur de Médecine au Collége Royal de France, Profeſſeur d'Anatomie de Monſeigneur le Dau-

phin, Médecin ordinaire de Monſeigneur le Comte d'Artois, & Membre de l'Académie Royale des Sciences.

Pierre-Joſeph *Macquer*, ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie des Sciences de Paris & de Turin, Cenſeur Royal, Profeſſeur de Chymie au Jardin du Roi.

Pleink, Profeſſeur en Chirurgie, & l'Art des Accouchemens à Prague.

Pierre *Bercher*, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, ancien premier Médecin de feu S. A. R. l'Infante de Parme, & premier Médecin des Armées du Roi, ſur le Bas-Rhin, dans la derniere guerre.

Pringle, *Anglois*, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale & Médecin général des Armées de Sa Majeſté pendant la derniere guerre.

Pibrac, Chevalier de l'Ordre de St. Michel, ancien Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, & Chirurgien Major de l'Ecole Royale Militaire.

Pierre *Fabre*, ancien Prevôt & Démonſtrateur en Chirurgie à St. Côme.

Petit, Maître Chirurgien de Paris, ancien Prevôt de ſa Compagnie, Démonſtrateur dans l'Amphithéâtre de St. Côme, & Membre de l'Académie Royale des Sciences.

Pierre *Lalouette*, ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi.

Paſcal *Borie*, Docteur-Régent, & Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris.

Paul-Jacques *Maloüen*, ancien Profeſſeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, de l'A-

cadémie des Sciences, Médecin de Madame la Dauphine, Censeur & Professeur Royal.

R.

ROYER, ancien Chirurgien-Aide-Major des Armées du Roi.

Raymont, Docteur en Médecine, & célebre Praticien de Marseille.

Richard *Morton*, Médecin Anglois, prit le degré de Docteur en 1760, lorsqu'il accompagna le Prince d'Orange à *Oxford* en qualité de son Médecin. Il fut ensuite aggrégé au Collége des Médecins de Londres, & mourut en Surrey le 30 Août 1698. Il excelloit dans la cure de la Phthisie.

Riolan, naquit à Paris en 1577; il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de cette Ville, & fut Professeur Royal en Anatomie & en Bo-

tanique, & dans la ſuite Médecin de *Marie de Médicis*, mere de Louis XIII.

Il fut habile Anatomiſte, exact & élégant écrivain ; en un mot, il ſoutint très-bien par ſon mérite la réputation de *Jean Riolan* ſon pere, qui s'étoit acquis l'éloge d'avoir été un des plus illuſtres ornemens de la Faculté de Médecine de Paris ; il fut admirable défenſeur de la Doctrine d'Hyppocrate contre les Chymiſtes, & ſes Ouvrages ſeront un monument éternel de ſa capacité.

S.

SULPICE *Rigault*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Simon *Pietre*, Doyen, Docteur & Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur en Médecine au Collége Royal.

Sennert, né à Breslau en Silésie, l'an 1572, Docteur & Professeur de Médecine à Wirtemberg, Médecin de George I, Electeur de Saxe.

Scribonius, surnommé *le Large*, fut Médecin sous Tibere ; il gagna des sommes immenses par ses différentes espèces de remèdes, & il composa un recueil des médicamens souvent cité par Galien, qu'il dédia à Julius Callistius, celui de tous les affranchis de Claude qui étoit le plus en faveur.

Spielman, Docteur & Professeur de Chymie, de Botanique & Matière médicale en l'Université de Strasbourg, Membre des Académies des Curieux de la Nature, & de celle de Pétersbourg, &c. &c.

T.

THOMAS *Sydenham*, l'Hyppocrate de l'Angleterre, naquit dans le

Comté de Dorſet en 1624 ; il fut Docteur en Médecine de la Faculté de *Cambridge* , & célébre Praticien de Londres.

Tiſſot, Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Médico-Phyſique de Baſle, & de la Société Œconomique de Berne.

Thomas *Linacer* , *Anglois* , qui fleuriſſoit au commencement du ſeizième Siècle , avoit la réputation d'être l'homme le plus ſavant de ſon Pays. Il fut choiſi pour être Médecin ordinaire du Roi Henri VII, & puis de Henry VIII ſon fils. *Linacer* avoit obtenu du Roi les Lettres néceſſaires pour la fondation du Collége des Médecins de Londres ; il en fut le premier Préſident, & il légua ſa maiſon à cette Société , pour que les aſſemblées qui s'y étoient tenues de

ſon vivant, continuaſſent encore de s'y faire après ſa mort.

Théophile de *Bordeu*, Ecuyer, Docteur-Régent & ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, Conſeiller, premier Médecin de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Barége.

V.

ULRICH de *Hutten*, Gentilhomme & Chevalier Allemand. Nous avons de lui un Traité ſur la Maladie Vénérienne, où il exalte le Gayac. Il y parle des maux vénériens par expérience ; mais le remède qu'il y propoſe ne lui fut pas auſſi utile qu'il l'eſpéroit, car, s'il faut s'en tenir au rapport de *Conrad Geſner*, il expia par une mort prématurée les ſales voluptés qui en avoient été la cauſe.

Valescus, de *Taranta*, naquit à Montpellier, & y pratiqua la Médecine pendant 36 ans. Il fut premier Médecin de Charles VI, Roi de France, vers l'an 1400. Il a fait d'excellentes observations, sur lesquelles on se forme encore aujourd'hui.

W.

W*arrin*, *Anglois*, Docteur en Médecine de l'Université d'Edimbourg.





TABLE

Des Matières les plus intéressantes contenues dans cet Ouvrage.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

M.

O.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

PAGE 51, *ligne* 13, faire des miracles dans des cas de désespérés. *Ajoutez*, avec le Turbith minéral.

Page 188, *ligne* 8. On soupçonne l'acide vitriolique pour base de la composition. *Lisez* : ces lavemens ne sont composés que d'une dissolution de sublimé corrosif dans quelque liqueur acidulée & colorée par un peu de caramel.

LIVRES

Etrangers & autres qui se trouvent chez DESVENTES DE LA DOUÉ.

SYSTEME végétal, en Anglois, comprenant la structure interne des Plantes, leur vie, leur partie, leur nourriture, rangées par classe, ordre, genre & espece, décrites suivant une méthode entierement nouvelle, &c. avec plus de 1400 figures bien gravées. Londres 1773, 22 volumes *in-folio*.

Jardin, ou corps complet du Jardinage, dirigeant le Jardinier dans son travail pour chaque semaine de l'année, tant pour les plantes que pour les fleurs & pépinieres, &c. Avec l'Histoire, la description & la figure de chaque genre, leur vraie culture & conduite, enrichie de plus de 400 figures, Londres 1773, 1 *vol. in-fol.*

Histoire Naturelle & générale, ou nouvelle & exacte description des animaux, végétaux & minéraux de diverses parties du monde, avec leurs vertus & usages dans la Médecine & la Méchanique, éclaircie par une revue générale des connoissances des anciens, & par les découvertes du dernier tems, avec un grand nombre de figures bien gravées. 1773, 3 *vol. in-fol,*

Botanique étrangere, enrichie de 315 planches de plantes choisies de la Chine & de l'Amérique, &c. *in-fol.* Londres 1772.

Décade d'insectes, dont quelques-uns n'ont pas encore été décrits & présentés dans leur situation naturelle, & tels qu'ils paroissent grossis au microscope, avec leur Histoire, gravés en 10 planches, superbement enluminées dans leur couleur naturelle, *in-4.* Londres 1773.

Decade des plantes curieuses & remarquables, gravées d'après les originaux, & très-richement

enluminées, reçus des Indes Orientales & de l'Amérique en l'année 1772, avec leur Histoire en Anglois & en Latin, *in-fol.* grand papier impérial, Londres 1773.

Construction des bois examinée au microscope, & confirmée par des expériences de différens genres, en 5 Livres, avec figures bien gravées. Londres 1770, 1 *vol. in-fol.*

Idem, in-4.

Herbier d'Angleterre, représentant les Plantes naturelles à l'Angleterre, distribuées suivant une méthode nouvelle pour les fleurs, &c. enrichie de 196 figures. Londres 1769 1 *vol. in-8.*

Le Jardin de Kew, exposant les Plantes étrangeres & indigenes les plus rares parmi celles qu'on cultive dans le Jardin de Botanique, Londres, seconde Edition, enrichie de 20 *fig.* 1769, 1 *vol. in-8.*

Fossilles arrangés conformément à leurs caracteres, avec leur Histoire & description, considérant leur forme, leur dureté, leur poids, leur surface, leur couleur & qualité, le lieu de leur production, & leurs noms distinctifs, Anglois & Latin. Londres 1771, avec figures, 1 volume *in-8.*

Traité de Médecine & Botanique, en 2 *vol. in-8.*

Le premier volume contient:

1°. Les vertus des Plantes de l'Angleterre.
2°. Les vertus du Polypode.
3°. Les vertus de la Sauge.
4°. De la Valériane, pour les Maladies des nerfs.
5°. De la Centaurée.
6°. Du traitement de la Goutte.
7°. De la conduite des personnes âgées pour se conserver en santé.

Le deuxième Volume contient:

1°. L'usage & la connoissance des Plantes.
2°. Leur usage en Médecine.
3°. Le traitement de la Rougeole.

4°. La vertu de la Patience aquatique pour le Scorbut.

5°. La vertu de l'Aigremoine contre la Jaunisse.

6°. Pratique du Jardinage.

7°. Précautions dans l'usage des violens remedes dans les Fievres.

8 Le Jardin de Jauraque, Londres 1772.

Tous ces Ouvrages sont de M. Jean Hill, Docteur en Médecine & en Botanique, & Membre de l'Académie Impériale de Londres, & sont tous reliés en Veau panaché & à l'Angloise bien conditionnés.

ANE d'or d'Apulée, avec le Démon de Socrate, nouvelle édition, Paris 1774.

Alsatia illustrata, Celtica, Romana, Francica, auctore Joanne Daniel Schæphino, Colmariæ, ex Typographiâ Regiâ, *avec figure. 2 vol. in-fol.* 1751.

Arithmétique de Barême, *in-12* 1. vol.

— de le Gendre, *in-12.* 1 vol.

Art de nager, (l') avec 40 figures, *in-12* 1 volume.

Atlas de Buy de Mornas, moyen papier 4, vol. *in-folio*, relié en carton.

Idem, petit papier.

Bains d'eau douce, & d'eau de mer, par M. Maret, Pieces qui ont remportées le Prix de l'Académie de Bordeaux, avec des Tables qui expliquent l'effet des Bains dans toutes les maladies où ils peuvent être nécessaires, *in-8.* 1 vol.

Chef-d'œuvres de M. Sauvage, l'un des plus grands Médecins de ce siecle, où Dissertations qui ont remporté le Prix dans différentes Académies, 2 vol. *in-12.*

Chef-d'œuvres de Corneille, 3 vol. *in-12.* n. édition.

Collection Académique, 10 vol. *in-4.* fig.

Collectio Pysaurensis omnium Poetarum Latinorum, sive Ethnicorum, sive Christianorum, 6 vol. *in-4.* A Pesaro.

Collection des Etrennes à la Noblesse, ou état actuel des Familles nobles de France & Princes Souverains de l'Europe, pour l'année 1774.

Tous les ans on donnera un nouveau volume qui servira de suite à cet ouvrage.

Les personnes Nobles & de Distinction qui desireront se faire mettre dans les Etrennes à la Noblesse, sont priées d'envoyer chez le Libraire, dans les six premiers mois de l'année, un extrait exact de leurs titres de, oblesse & de leurs Alliances, des Anecdotes remarquables qui concernent leurs familles : elles auront la satisfaction de s'y voir l'année suivante avec toute l'exactitude possible.

Comptes faits de Barême, *in*-12. 1 vol.

Idem, *in*-24.

Conte du Tonneau, par Jonathan Swift, traduit de l'Anglois, in-12. 3 vol. figures, à la Haye, 1757.

Coutume de Paris, édit. revue & augmentée, *in-folio*, Paris 1741.

Décence (la) en elle-même. Cette vertu sociale & importante, est présentée sous toutes les faces dont elle est susceptible, & sa nécessité est prouvée par les faits.

Dictionnaire de Moréry, 10 vol. *in-folio*, nouvelle édition, Paris 1759.

— de Trévoux, 8 vol. *in-folio*, derniere édition, Paris 1772.

— de la Martiniere, 6 vol. *in-folio*, nouvelle édition.

— de Richelet, 3 volumes *in-folio*, Lyon, 1759.

— De le Brun, François & Latin *in*-4. Rouen, 1760.

— De Droit & de Pratique, par Ferrieres, 2 vol. *in*-4.

— De Droit Canonique, 4 vol. *in*-4.

Dissertations sur les Antisceptiques, ouvrage de Médecine très-estimé, qui a remporté le prix de différentes Académies, 1 vol. *in*-8.

— Sur les Antispasmodiques, qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon en 1764, par M. Godard, *in*-8. 1 vol. Dijon & Paris 1745.

Essai sur les Corps baleinés, ou le moyen de for-

mer la taille aux jeunes personnes, 1 vol. *in*-12. avec figures.

Fables de la Fontaine, 4 vol. *in-fol.* g. p. Impérial, figures premieres épreuves, reliés en maroquin, trois filets, dorés sur tranche.

Idem in-12. 1 vol. p. papier.

Génération (la) ou exposition des phénomenes relatifs à cette fonction naturelle, de leur méchanisme, de leurs causes respectives & des effets immédiats qui en résultent, traduite de la Physiologie de M. de Haller, augmentée de quelques notes, & d'une Dissertation sur l'origine des Eaux de l'Amnios, 2 vol. *in*-8. Paris 1774.

Ce Livre est suffisamment connu. Voyez les différens Journaux & particulierement celui des Beaux-Arts & des Sciences, t, 1. Février 1774.

Grammaire Allemande, de Gottsched, 1 volume *in*-8.

— De Junker, 1 vol. *in*-12.

Henriade, jolie édition, en 2 vol. *in*-24. Le second volume contient plusieurs petits Poemes de M. de Voltaire.

Histoire de la Russie, depuis l'origine de la Nation Russe jusqu'à la mort du Grand Duc Jaroslaws I, par Michel Lomonossow, Conseiller d'Etat, & Membre des Académies Impériale & Royale de Saint-Pétersbourg & de Stockolm, &c. traduite de l'Allemand, par M.***, augmentée de deux Cartes Géographiques, seconde édition, Paris 1774. in-8.

Histoire Ecclésiastique par M. Fleury, 37 volumes *in*-4.

— De l'Asie, in-12, 15 vol. Les tomes 13, 14 & 15 sont sous presse & paroîtront incessamment.

Idem in-4. le cinquieme volume est également sous presse.

— De la Prédication, par le Pere Romain Joly, 1 vol. *in*-12.

— Du Peuple de Dieu, par le P. Berruyer, 7 vol. *in*-4. Paris 1738

Le Supplément se vend séparément 1 vol. *in-4.*

Idem 12 vol. *in-4.* g. p. avec Supplément sans carton. La Haye 1755.

— D'Alexandre le Grand, par Quint-Curce, raduit par Vaugelas, avec le supplément de, Freins-Hennius, nouvellement traduit par M. D. *in-12.* 2 vol.

Hommes (les) volans, 3 vol. *in-12.*

Hommes (les) illustres de Plutarque, 14 volumes *in-12.*

Idem 4 vol. *in-12.*

Interprétation du Pseaume Exurgat Deus. 1 vol. *in-12.*

Ingénue (l') ou encensoir des Dames, par la Niece à mon oncle, 1 vol. *in-12.*

Journal des Audiences, 7 vol. *in-fol.* seconde édition. Paris 1757.

Leçons de Physique expérimentale de M. Sigaud de la Fond, avec un traité sur l'Electricité, 3 vol. in-12.

Lettres de Cécile à Julie, 2 vol. *in-12.*

— Persannes, *in-12.* 1 vol.

— Juives, du Marquis d'Argens, *in-12.* 8 vol. petit papier.

— Cabalistiques, *id-12.* 7 vol. petit papier.

Chinoises, *in-12,* 6 vol. petit papier.

Livre nécessaire de Barême, *in-12* 1 vol.

Logique (la) ou l'art de penser, par M. l'Abbé Jurain, *in-8.* 1 vol.

Loix Civiles, avec Supplément, nouvelle édition, *in-folio*, Paris 1767.

— Ecclésiastiques, nouvelle édition *in-folio*, Paris 1771.

Maladies des Yeux, par Guérin, 1 volume *in-12.*

Manuale Pastorum, *in-4.* 1 vol.

Manuel des Pasteurs, ou traité des Devoirs des Pasteurs, par M. D. 3 vol. *in-12.*

Mariage (le) joli Roman, 2 vol.

Mémoire d'un Citoyen, ou le Code de l'humanité, dédié à M. De Sartine, 2 vol. *in-12.*

Mysteres (les plus secrets) de la Maçonnerie dévoilés, ou le Vrai Rose-Croix, traduit de l'Anglois, *in*-8. 1 volume, figures.

Monumens érigés à la gloire de Louis XV, par M. P. *in-folio*. grand papier.

Nuit (la) & le Moment, ou les Matinées de Cythere, *in*-12. 1 volume avec figures.

Œuvres de Fontenelle, 3 vol. *in-folio*, superbe édition, la Haye.

Idem in-4. 3 vol.

Idem in-12. 1 vol.

— Œuvres mêlées de M. Durozois, avec des Con. dans le goût de Grécourt, beau papier & belle édition, 2 vol. *in*-8.

— De P. & Th. Corneille, 19 vol. petit papier.

— De Dancourt, 12 volumes petit papier.

— De Gresset, 2 volumes petit papier.

— De Madame Deshoulieres, *in*-12. 2 vol.

Ordonnance de Louis XV, par Sallé, *in*-4. derniere édition,

Orphelin (l') Normand, 4 parties *in*-12.

Pere (le) avare ou les malheurs de l'éducation, 3 volumes *in*-12. Roman très-intéressant.

Recueil de Jurisprudence de La Combe, 1 volume *in-folio*.

Stile du Châtelet, avec le nouveau Code, nouvelle édition, 1 volume *in*-4.

Supplément de Montfaucon, 5 volumes *in-fol.*

Tableau, tarif & arrondissement de la Sénéchaussée de Bellac; par M. Mallebay de la Mothe, Conseiller du Roi, son Avocat au Siége Royal de Bellac, 1 volume *in*-8.

Théâtre d'Hauteroche, *in*-12. 3 vol.

Théâtre Italien, & Opéra-Comique, 9 volumes *in*-12, contenant toutes les Pieces de Comédie & Opéra-Comique, depuis l'établissement de ce Théâtre, jusqu'à nos jours, avec des Anecdotes historiques & curieuses sur les Acteurs & Actrices qui ont composé ce Spectacle.

Thesaurus monumentorum Ecclesiasticorum &

Historicorum, sive Henrici Canisii lectiones antiquæ ad seculorum ordinem digestæ, variisque opusculis auctæ quibus præfationes historicas, &c. Adjecit Jacobus Bernage, cum indicibus locupletissimis *in-folio*, 6 volumes, Amst. 1725.

Traité des Vapeurs, ou Maladies des nerfs, par Pressavin, 1 volume *in-12*.

Traité de la Goutte (nouveau) ou du Rhumatisme, par M. Pousard, 1 volume *in-12*. 1770.

Traité des Ecrouelles, par Renard, 1 volume *in-12*.

Traité de la Communauté de le Brun, *in-folio*, Paris 1754.

Traité des Fiefs, par M. Goesmann, 2 volumes *in-12*.

